



F. F. 3.

HISTOIRE SECRETE
DE LA COUR DE BERLIN.

(*Mirabeau*)
HISTOIRE
SECRETE
DE LA COUR DE BERLIN,

O U

CORRESPONDANCE

D'un VOYAGEUR FRANÇOIS, depuis le 5 Juillet
1786 jusqu'au 19 Janvier 1787.

OUVRAGE POSTHUME.

~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~
TOME PREMIER.
~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

Neumann



~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~
1789.



4725



92642

E

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LES LETTRES qui composent ce Recueil étoient éparſes au milieu des papiers de tout genre d'un voyageur mort l'année paſſée, au fond de l'Allemagne, dans un village ignoré. Elles contiennent non-seulement un grand nombre de faits curieux sur les derniers mois de la vie de Frédéric-le-Grand, & sur les premiers temps du regne de son Successeur ; mais une peinture des principaux personnages qui influent encore aujourd'hui à la Cour de Berlin, aussi fidelle qu'énergique, s'il faut en croire le plus irrécusable des témoins, le temps qui a confirmé pres-

que toutes les prédictions de l'Auteur de ces Lettres.

Nous avons pensé qu'un tel Recueil, très-précieux en lui-même, devenoit plus important dans les conjonctures. Les mouvemens du Nord, les circonstances qui donnent au Cabinet de Berlin, une influence si imprévue & si prodigieuse, la nécessité très-imminente de prendre un parti dans les contentions redoutables qui vont décider du sort de l'Allemagne ; enfin, la probabilité que les États-Généraux demanderont au Gouvernement connoissance des relations & des engagements politiques du Cabinet de Versailles, ne fût-ce que pour décréter les économies possibles, ou les dépenses nécessaires, ce qui suppose une re-

Professeur / Nord, / d'après / d'après

Barid / Pullen, / la 900 / d'après

cherche très-approfondie des motifs de diminuer ou d'augmenter notre état militaire : tout concourt à rendre intéressantes les notions qui peuvent & doivent déterminer les François à favoriser le système Autrichien, ou à défendre les libertés Germaniques.

SUR LA SITUATION ACTUELLE DE
L'EUROPE. (I)

2 Juin 1786.

LE Roi de Prusse va mourir ; il est peut-être mort au moment où j'écris. Il est impossible qu'il vive encore deux mois. Avec lui tombera la clef qui resserroit la voûte politique de l'Europe. Tout annonce la guerre.

L'Empereur s'est engagé d'a-

(I) Aucun des papiers qui vont suivre n'étoit en ordre dans les porte-feuilles du voyageur ; mais ce mémoire précède par sa date toutes les dépêches qui ont été la conséquence d'un voyage , lequel semble avoir été en partie déterminé par ce premier mémoire.

mour-propre & très-récemment encore à *tâter* le nouveau Roi de Prusse, aussi-tôt son avènement au Trône. *Tâter*, c'est son mot : *faire cesser la criante usurpation qui a ravi la Silésie à l'auguste Maison d'Autriche*, c'est le cri de ralliement de tous ses écrivains.

L'Empereur a peu d'argent ; mais quatre cens millë soldâts , quelques officiers , & le fatal pouvoir d'engloutir jusqu'au dernier de ses sujets dans l'abîme de la guerre. Tous ses engagements publics & secrets avec l'Impératrice de Russie , tendent à réaliser & cimenter le systême oriental devenu la passion de Catherine II, le salut, l'espoir & l'asyle de Po-

temkim. L'Empereur n'abandonnera jamais ce systême que pour l'invasion de l'Italie, qui nous feroit encore plus funeste que le démembrement de la Turquie européenne, ou pour le bouleversement de l'Allemagne, qui ruinerait tout équilibre en Europe. Quelque plan qu'il choisisse, sa turbulence naturelle, ses projets gigantesques appellent la confusion, le trouble, la discorde; c'est son élément.

Il est douteux que Frédéric-Guillaume ne le prévienne pas. La préservation de la liberté germanique très-sérieusement menacée, lui feroit un motif spécieux aujourd'hui, dût le nouveau Roi de Prusse vouloir en être un jour le plus actif oppresseur. Mais sa

sûreté personnelle crie plus haut encore , puisque les vastes projets de l'Empereur , la complicité de la Russie , l'agonie de la Pologne , les tracasseries de la Courlande ; nos alliances secretes &c. paroissent compromettre son existence politique. Enfin , indépendamment de toute autre considération , il est difficile qu'il ne soit pas tenté de s'essayer contre un émule , un rival dont il a éprouvé des injures personnelles. Frédéric-Guillaume aura plus de trois cens millions dans ses coffres ; deux cens mille hommes qui composent la meilleure armée de l'Europe , sans comparaison aucune ; le plus grand Général connu , aussi influent dans la paix que dans la guerre , & qui

peut être pressé de cueillir des lauriers pour son compte.

- Frédéric-Guillaume est mécontent de la France. Il craint sa lenteur , ses délais , ses tergiversations , & pour tout dire , ce que nous appellons sagesse & prudence , & ce qu'ailleurs on appelle impéritie ou perfidie. Il adore sa sœur ; il est furieux de la manière dont nous traitons son beau-frère. Les agitations de la Hollande influeront sur-tout dans les premiers momens de son regne , sur son cœur , son esprit & ses projets.

Les Anglois l'observent , le surveillent , l'investissent ; ils l'échaufferont , ils l'exalteront , ils l'enivreront pour troubler la paix du continent , & se ménager l'occa-

sion d'une revanche. On ne sauroit se déguiser qu'il se prépare pour cette occasion cent quinze vaisseaux en commission, un accroissement considérable de revenu, puissante hypothèque pour de nouveaux & immenses emprunts; une caisse d'amortissement très-propre à les favoriser; les intarissables espérances qu'ouvre le prodigieux succès de la commutation de droits; un crédit tel que les trois pour cent; le principal de leurs fonds qui ne représente pas moins de cinq milliards de notre monnoie, a monté depuis huit mois graduellement & constamment de cinquante-sept pour cent à soixante-quatorze; le procès de Hastings qui peut leur rendre la confiance des In-

diens ; la foiblesse , la nullité de leurs ennemis dans cette contrée qui leur vomit l'or , & leur pompe une bonne partie du nôtre ; l'incendie général prêt à s'allumer en Europe ; les divisions inextinguibles des Hollandois , seuls ennemis redoutables pour leur commerce lointain , que la force des choses rendra tôt ou tard leurs alliés ou leurs victimes ; leurs liaisons toujours plus étroites avec la Russie , qui leur donnent le privilege presque exclusif des munitions navales ; les bruits semés dans l'étranger sur la déplorable situation de nos Finances ; tout dispose les Anglois à la guerre ; leur Roi est peut-être le seul en Angleterre qui ne la desire pas :

peut-être aussi ce Prince si entêté par nature, & bien plus ambitieux que ne peuvent le croire ceux qui ne l'ont point étudié, ne la craint-il pas autant que ses liaisons & ses intérêts de famille donnent à le penser; mais, en tout état de cause, il aimera mieux la faire que de s'y voir forcé par l'opposition.

Telle est la crise qui menace le repos de l'Europe : qu'avons-nous à y opposer ?

Plus de deux cens quarante millions d'anticipation ; soixante millions d'excédant de la dépense sur la recette (1) si l'on sup-

(1) Le Lecteur n'oubliera pas que ce Mémoire a été écrit en juin 1786, où l'abyme du

prime le troisieme vingtieme que l'on a juré d'abroger ; trente-huit, si l'on ne fait pas l'outrage à la foi publique de renouveler ce terrible impôt ; nos fonds royaux dans la boue ; l'agiotage ruinant Paris , qui dessèche le Royaume ; les peuples épuisés & mécontents ; le commerce aigri & découragé ; la désunion au-dedans ; le discrédit au-dehors ; une marine non équipée & impossible à renouveler en cas de malheur ; des troupes incomplètes , & incontestablement les plus mauvaises d'entre les bonnes ; l'alliance de

déficit, qu'au reste les bons citoyens doivent regarder comme le trésor de l'Etat , loin d'être connu , étoit à peine deviné.

l'Espagne , qui ne nous a jamais que contrarié dans nos opérations ; l'alliance douteuse de la Hollande , qui fera le premier tison de la guerre ; celle des Suisses , qui tremblent pour eux-mêmes , & peut-être à cause de nous , sur lesquels ils ne comptent plus que précairement & avec inquiétude ; celle du Roi de Sardaigne , qui nous regarde presque comme des ennemis secrets , depuis que nous hésitons à lui garantir ses Etats , & qui ne peut avoir aujourd'hui d'autre ambition que de préserver son existence ; pas un ami en Allemagne ; la méfiance universelle à la place ; la plus profonde ignorance des projets de nos ennemis ; la diplomatie la plus

inactive de l'Europe , bien que la mieux payée ; en un mot , cette situation véritablement caduque & fatale , de n'être ni propres à maintenir la paix , ni prêts à soutenir la guerre.

A la vérité , la France où la nature fait tout pour le gouvernement en dépit de lui-même ; la France , ce Royaume inépuisable en hommes & en argent , pour peu qu'on sache solliciter l'un , & mettre en œuvre les autres , la France offre mille & mille ressources ; mais pouvons-nous trop nous hâter de changer le fatal ordre de choses où nous sommes tombés , de prendre les moyens d'être exactement avertis , d'essayer s'il est donc vrai qu'il soit

impossible de se rapprocher sérieusement & solidement de l'Angleterre, en faisant porter sur un traité de commerce, qui, quelque avantageux qu'il puisse paroître aux Anglois, ne fera pas qu'ils soient jamais autre chose que nos voituriers; une alliance offensive & défensive à laquelle nous associerons la Prusse dans le seul but formellement déclaré de garantir à chaque puissance ses possessions respectives?

N'est-il pas temps, en un mot, si nous ne voulons pas sortir de notre routine par cette sublime révolution qui assureroit la paix du monde, & qui n'a de difficulté peut-être que la pusillanimité qui empêche de la tenter,

de

de nous préparer , ne fût-ce que pour retarder la guerre , de nous préparer, dis-je , sur-tout aux Indes, où l'on frappera mortellement nous & nos alliés au premier moment , sans nous menacer le moins du monde ; en un mot , de rétablir nos affaires au-dehors , & de les ravitailler au-dedans ?

LETTRE PREMIERE. (1)*5 Juillet 1786.***MONSIEUR,**

C'EST de la premiere poste que j'ai l'honneur de vous écrire , pour vous prévenir que le courrier de Berlin que j'ai attendu pour monter en voiture , ne m'a apporté aucune lettre. Il est possible , mais il n'est pas probable que

(1) Cette lettre est évidemment adressée à un Ministre qui avoit chargé le voyageur de quelque commission secrette. Il nous semble démontré que ce Ministre est M. de Calonne , & la lettre qu'on va lire est infiniment curieuse , comme portant la preuve que dès le commencement de 1786 , ce Ministre des Finances étoit décidé à une assemblée des Notables qu'il a cependant convoquée & dirigée , en 1787 , avec une si périlleuse & si fatale précipitation.

la lettre de mon correspondant ait été mise trop tard à la poste ; mais il est possible aussi , peut-être il seroit plus vraisemblable , & même il seroit à-peu-près sûr que le grand événement est , ou très-prochain , ou consommé , si M. le comte de Vergennes de son côté n'avoit rien reçu ; car je tiens pour infailible que , dès l'agonie , les courriers seront arrêtés. Ceci va me presser beaucoup , Monsieur , & je me rendrai avec une très-grande célérité , du moins à Brunswick , où je serai très-sûrement informé , & où je m'arrêterai plusieurs jours , si le Roi est vivant.

Maintenant il ne me reste qu'à vous redire que rien ne me coûtera , efforts , temps , ni peines pour servir vous & la chose publique.

.

Je ne vous répéterai pas nos conversations ; mais je prendrai la liberté

de vous donner un avis , uniquement fondé sur mon attachement pour vous qui ne pouvez pas n'y pas croire , puisqu'indépendamment de la séduction que vous exercez avec tant d'empire , nos intérêts sont solidaires ; le torrent de vos affaires , l'activité des intrigues , les efforts de tout genre qu'il vous faut prodiguer , vous rendent impossible de rédiger vous-même les très - grandes idées que votre génie a mûries , & qui sont prêtes d'éclorre. Vous m'avez montré du regret de ce que je ne voulois pas en ce moment employer mon foible talent à rédiger vos belles conceptions. Eh bien ! Monsieur , souffrez que je vous indique un homme digne de cette marque de confiance sous tous les rapports. M. l'abbé de P**** joint à un talent très-réel & fort exercé , une circonspection profonde & un secret à toute épreuve. Jamais vous ne pourrez choisir un homme plus sûr , plus pieux au culte de la reconnoissance & de

l'amitié ; plus curieux de bien faire , moins avide de partager la gloire des autres , plus convaincu qu'elle est & doit être toute entière à l'homme qui fait concevoir & qui ose exécuter.

Il a un autre avantage pour vous. Son ascendant sur P**** réprime les défauts de celui-ci , dont on cherche à vous effrayer , & met en œuvre toutes ses grandes qualités , ses rares talens , qui vous sont tous les jours plus nécessaires. Il n'est pas un autre homme qui puisse disposer comme M. l'abbé de P***** de M. P*****, lequel vous deviendra à chaque instant plus précieux pour une grande opération d'argent , sans laquelle vous n'en pourrez jamais tenter une autre. Vous pouvez , Monsieur , confier à l'abbé de P**** le travail délicat qu'en ce moment sur-tout vous ne devez pas abandonner à des commis. Cette belle & lumineuse & civique idée de tirer des résultats de

tant d'états faux dont on a infecté les porte-feuilles des Ministres , qui , comparés aux états vrais , décident le Roi , sous l'inspiration de la nécessité , à laisser faire des opérations décisives qui donnent à la France un crédit national & par conséquent une constitution ; ne fauroit être mieux réalisée que par ces deux hommes ; l'un est à vous depuis long-temps , l'autre y sera au premier acte de bienveillance qui parlera à son émulation , & les deux ensemble feront beaucoup plus qu'un homme complet. Daignez m'en croire , Monsieur , vous ne sauriez mieux manœuvrer pour vous-même. J'ai voulu vous le dire ce soir encore , parce qu'il ne seroit ni délicat , ni décent que l'intéressé lût cette lettre , & que c'est la dernière de moi qui vous viendra sans intermédiaire. J'espère pour vous & votre gloire que vous y donnerez quelque confiance , & que ce conseil , si

(8)

ose l'appeller ainsi ; ne vous sera pas
la moindre preuve du très-respectueux
dévouement avec lequel, &c.

L E T T R E II.

Brunswick , 12 juillet 1786.

LE Roi est très-mal , cela est constant ; mais il n'est pas à la mort , & Zimmermann , fameux Médecin d'Hanovre qu'il a fait venir , a déclaré que s'il vouloit se ménager , il vivroit encore ; mais il est incorrigible sur l'insobriété. Au reste , il monte à cheval , & même il trotta , il y a quelques jours , cinquante pas , deux hommes à côté de lui. L'hydropisie n'en passe pas moins , pour incontestable , & la vérité est qu'il n'a jamais été réellement mieux depuis mon départ.

Je ne verrai le Duc régnant de Brunswick que ce soir : il est en campagne. Il a soutenu , avec force , l'élection que les chapitres de Hildesheim & de Paderborn viennent de

faire d'un coadjuteur ; elle est tombée sur M. de Furstemberg. Vienne intrigue prodigieusement en faveur de l'archiduc Maximilien. Il paroît que le Duc n'est pas éloigné de la paix, puisqu'il renforce par toutes voies la confédération Germanique, qui, certainement, n'a que ce but, quoi que l'on puisse penser du moyen. J'ai d'ailleurs des raisons pour être de cette opinion que je développerai une autre fois. Aujourd'hui le Courrier me commande.

Les partis sont très en activité à Berlin sur-tout *celui* du Prince Henri qui est toujours pressé, sans trop savoir ce qui l'attend ; mais tout se tait devant le Roi ; il est encore Roi, il le sera jusqu'au bout.

.

Le Roi ne menaçant pas ruine instante, je resterai plusieurs jours à Brunswick afin de le préparer à mon retour

beaucoup plus prématuré que je ne l'avois annoncé , & pour voir de plus près le Duc.

La monnoie est toujours un objet de contention & de discrédit exagéré. Il me paroît utile d'avoir des raisons apologetiques sur l'or , en avouant la trop haute proportion ; (car à quoi bon nier ce qui est démontré) & des preuves justificatives sur l'argent de soixante-neuf , & ceux depuis 1784 restant toujours proscrits.

Vous savez sans doute que le Duc Louis de Brunswick a quitté Aix-la-Chapelle , & s'est retiré à Eysnack. Les troubles de cette petite république expliquent peut-être sa retraite ; mais son nouveau domicile n'est pas suffisamment expliqué , ce me semble , par cette seule raison , que la Duchesse de Weymar est sa niece.

LETTRE III.

14 juillet 1786.

J'AI dîné & soupé hier avec le Duc. Au sortir de table, après le dîner, il me prit en particulier dans une embrasure, & nous y causâmes environ deux heures, d'abord avec beaucoup de réserve de sa part, ensuite avec plus d'ouverture; enfin, avec le desir évident d'être cru si sincère.

L'occasion de la conversation particulière fut un mot d'estime sur M. le comte de Vergennes, & de crainte sur sa prochaine retraite. Ce mot fut suivi brusquement de cette question faite d'un ton affecté d'indifférence, qui déceloit une très-vive curiosité. *Et sans doute M. de Bre ** sera le successeur ?* La Duchesse étoit en tiers. J'ai répondu en baissant la voix; mais articulant avec

beaucoup de fermeté : *Monseigneur*,
jespere & je suis persuadé que non.
 Je n'avois pas fini de prononcer, qu'il
 m'avoit emmené dans l'embrâsure, au
 bout de l'appartement, & aussi-tôt il
 s'est mis à me parler avec toute la force
 que comportent sa mesure naturelle &
 sa dignité, de l'inquiétude que ne
 pourroit pas ne point avoir le corps
 germanique, si M. de Bre **, qui étoit
 à la tête du parti Autrichien, & depuis
 long-temps le serviteur & l'ami du cabi-
 net de Vienne, venoit à succéder au
 Ministre principal. Alors parlant de M.
 le comte de Vergennes avec toute sorte
 de respect, & des intentions généreu-
 ses & pacifiques du Roi, avec une
 grande confiance, j'ai dit que si M. de
 Vergennes se retiroit, ce seroit proba-
 blement de son plein gré, & que per-
 sonne n'influeroit plus que lui sur le
 choix de son successeur; que soit qu'il
 restât, soit qu'il se retirât, le Ministre

principal ne seroit par conséquent pas du parti Autrichien : qu'assurément la probité du Roi, & la morale de sa politique, rendroient toujours respectables pour notre cabinet nos liaisons avec l'Empereur comme toutes autres; mais que l'intérêt de l'Europe, & le nôtre en particulier, étoient tellement la paix, que ces liaisons ne pouvoient qu'y concourir, bien loin de stimuler à la guerre; que la France étoit assez puissante par la force des choses, & même par la situation de ses affaires, pour se faire honneur d'avouer qu'elle craignoit la guerre & qu'elle l'éviteroit avec beaucoup de soins; que je ne pensois pas que rien la rendît probable de sitôt, sur-tout lorsqu'en étudiant l'administration du duc de Brunswick, je voyois qu'il avoit fait son métier de Souverain & de pere avec une telle assiduité & un si grand succès, que quelque tenté que fût naturellement

l'homme de suivre la carrière où il est incontestablement le premier , je ne pouvois croire qu'il sacrifiât à des idées de gloire militaire dont il étoit déjà si comblé , son ouvrage chéri , ses véritables jouissances & le patrimoine de ses enfans ; que tout l'appellant à la suprême influence sur les affaires de Prusse , après la mort du grand Roi , & la Prusse étant aujourd'hui , dans le continent , le pivot de la paix ou de la guerre , lui duc de Brunswick seroit presque le seul à en décider ; qu'il avoit assez été le Dieu de la guerre ; que j'étois convaincu qu'il seroit désormais l'ange de la paix. — Alors il s'est défendu avec beaucoup de force d'avoir jamais aimé la guerre , même au temps où il y avoit été le plus heureux ; il m'a montré combien , indépendamment de ses principes , ses combinaisons de famille & ses intérêts personnels l'éloignoient de la guerre ; » & s'il falloit ,

» m'a-t-il ajouté, ne consulter dans une
 » si grande cause que les vils intérêts
 » de l'amour-propre, ne fais-je donc pas
 » quel jeu de hasard c'est que la guerre ;
 » je n'ai pas été malheureux, peut-être au-
 » jourd'hui serois-je plus habile & cepen-
 » dant infortuné. Jamais homme sensé,
 » sur-tout avançant en âge, ne compro-
 » mettra sa réputation dans une carrière
 » si hasardeuse, s'il peut s'en dispenser ».

Cette partie de son discours, qui a été longue, vive, chaleureuse, évidemment sincère ; avoit été précédée d'une phrase d'étiquette & de représentation, où il m'avoit assuré qu'il n'auroit jamais d'influence en Prusse, & qu'il étoit loin d'en desirer.

J'ai repris cette phrase, & lui prouvant, par un tableau rapide, que je connoissois bien Berlin, les principaux acteurs, & la situation des esprits & des affaires, je lui ai démontré ce qu'assurément il fait mieux que moi, que son intérêt, celui
 de

de sa maison , celui de l'Allemagne , celui de l'Europe lui faisoient un devoir de prendre en Prusse le timon, pour la préserver de l'ouragan le plus fatal aux Etats dont la puissance porte principalement sur l'opinion ; je veux dire les petites intrigues , les petites passions , le manque de fermeté , de suite & de système. Votre dignité personnelle , ai-je ajouté , vraiment immense & mille fois plus élevée que votre rang , quelqu'éminent qu'il soit , vous défend , sans doute , de vous offrir ; mais votre devoir est , je ne dis pas de ne point refuser , je dis de vous mettre en mesure , & d'employer votre force & vos talens à prendre de l'empire sur le successeur , & à saisir le sceptre des affaires.

Cette manière de traiter l'a fort développé. Il m'a parlé avec vérité , & par conséquent avec quelque confiance , de Berlin ; il m'a dit que Mi

de Hertzberg ne lui avoit point laissé ignorer nos liaisons ; il m'a signalé chacun des personnages influens tels que je les connois. J'ai vu clairement qu'il y avoit de la froideur fondée sur quelque chose d'ignoré entre lui & le Prince de Prusse , [le Duc de Brunswick] n'aimoit ni n'estimoit le Prince Henri , & que sa partie à lui Duc étoit aussi puissamment liée , qu'elle pouvoit l'être dans un pays jusqu'ici peu habitué à l'intrigue , mais dont le jour en viendra bientôt peut-être. Comme j'avois eu , à dessein , l'air de croire beaucoup aux dispositions à la guerre de la part du cabinet de Berlin , le Duc m'a très-bien montré qu'indépendamment de ce que le successeur , bien que très-brave , n'étoit pas belliqueux , ne fût-ce qu'à cause de ses mœurs , de ses habitudes & de sa monstrueuse stature , il y auroit de la démence à commencer ; que le temps des acquisitions par les armes , qui peut-être

feroient encore nécessaires à la Prusse; n'étoit pas venu; qu'il falloit consolider, &c. &c. Tout cela a été très-sérieux, très-sensé, & très-fort de détails.

Système Oriental, Russie, Pologne, Courlande, tout a passé en revue.

Ils ne sont point rassurés sur le système Oriental; c'est-à-dire, sur la part que nous y prendrons. Ils paroissent croire que la Russie ne secondera jamais fortement l'Empereur que pour le système Oriental, & dans tout ce qui peut amener son succès. La Pologne est à reconstruire. Nous avons remis à en parler ainsi que de la Courlande, Tout-à-coup, & par une transition très-brusque [il les emploie, ce me semble, pour surprendre le secret de celui auquel il parle & qu'il fixe prodigieusement en l'écoutant], il m'a

B 2



demandé ce que j'allois faire à Berlin; *achever de connoître le Nord*, lui ai-je dit, *que je ne puis guere étudier que là, puisque Vienne & Saint-Petersbourg me sont interdits. Eh! qui sait? On présume toujours de ses forces; on on espere que dans un beau sujet, l'ame élèvera le génie. J'oserai peut-être essayer d'arracher le portrait de César aux barbouilleurs qui s'empresseront de s'en emparer.* Cette idée a paru le satisfaire; j'ai pu facilement y coudre des choses agréables pour lui; je lui ai dit qu'il nous avoit beaucoup plus conquis que battus; que nous regardions les destinées de l'Allemagne comme reposant sur sa tête, &c. &c., & qu'ainsi le projet d'écrire la plus brillante partie de l'histoire de mon siècle m'avoit placé, même avant de le connoître, au rang de ses plus curieux observateurs, & par conséquent de ses plus fervens admirateurs. Je ne fais s'il m'a tout-à-fait cru uniquement occupé de littéra-



ture ; mais l'idée que j'écris l'histoire me le rendra probablement plus accessible, si même ce n'est plus confiant ; car il paroît posséder au plus haut degré l'amour & même la jalousie de la gloire.

Le courier me presse , parce que n'ayant point quitté la Cour de tout hier , je n'ai pu écrire que ce matin , & le courier part à onze heures. Or , chiffrer est très-long. J'ometts donc mille & mille détails qui me font croire , 1°. que les Anglois ne réussiront pas , à beaucoup près , aussi vite dans leurs tracasseries du Nord , qu'on pourroit le craindre , pour peu que le Cabinet de Berlin puisse compter sur celui de Versailles ; 2°. qu'il est temps de parler un peu plus clair à celui-là , & de ne pas confondre le mystere & le secret , la finesse & la prudence , l'équivoque & la politique ; 3°. que le Duc de Brunswick , que je crois être , & de beaucoup , le plus habile prince de l'Allemagne , veut sincèrement

la paix, & qu'il la fera vouloir au Cabinet de Berlin, pour peu que l'on con-
tienne l'Empereur, lequel, m'a-t-il dit,
a outragé, en propos, devant lui sept
ou huitieme témoin, le Prince de
Prusse : que le plan personnel du Duc est
de gouverner la Prusse, & d'obtenir en
Europe une grande confiance, une
grande considération : qu'il craindroit,
tout au moins, de ne pas l'augmenter à
la guerre : qu'il est convaincu que Ber-
lin doit l'éviter, & sur-tout qu'elle n'est
réellement à redouter qu'autant que la
France encouragera l'Empereur, qui
n'osera jamais rien sans nous.

Je n'ai le temps aujourd'hui que d'es-
quisser ce Prince tel qu'il m'a paru.
Assurément il ne seroit pas un homme
ordinaire, même parmi les gens de
mérite. Sa figure annonce profondeur
& finesse, envie de plaire tempérée de
fermeté, & même de sévérité. Il est
poli jusqu'à l'affectation; il parle avec

précision , & même élégance ; mais il cherche un peu à parler ainsi , & le mot propre lui manque souvent. Il fait écouter & questionner du sein de la réponse. La louange embellie de graces & enveloppée de finesse lui est agréement ; il est prodigieusement laborieux , instruit , perspicace. Quelque habile que soit son Ministre principal , M. de Féronce , le Duc a la surintendance de tout , & le plus souvent il décide par lui-même. Ses correspondances sont immenses , ce qu'il ne peut devoir qu'à sa considération personnelle ; car il n'est pas assez riche pour payer tant de correspondans , & peu de grands Cabinets sont aussi-bien informés que le sien. Ses affaires de tout genre sont excellentes ; arrivé , en 1780 , à la souveraineté , qu'il a trouvée surchargée de près de quarante millions de dettes , il a tellement administré qu'avec un revenu d'environ cent mille louis & une caisse

d'amortissement, où il a versé les reliquats des subsides de l'Angleterre, dès 1790, il aura parfaitement liquidé non-seulement les dettes de la souveraineté, mais celles des Etats. Son pays est libre autant qu'il peut l'être, heureux & content, bien que la classe des Marchands regrette la prodigalité du pere. Le Duc actuel ne seroit pas moins sensible qu'un autre aux plaisirs & aux élégances; mais sévère observateur des décences, [sa maîtresse, mademoiselle de Hartfeld, est la femme la plus raisonnable de sa Cour, & ce choix est tellement convenable, que le Duc ayant montré, il y a peu de temps, quelque velléité pour une autre femme, la Duchesse s'est liguée avec mademoiselle de Hartfeld pour l'écarter.] religieusement fidele à son métier de Souverain, il a senti que l'économie étoit sa première ressource. Véritable Alcibiade, il aime les graces & les voluptés; mais elles ne prennent jamais

rien sur son travail & sur ses devoirs , même de convenance. Est-il à son rôle de général Prussien ? Personne n'est aussi matinal , aussi actif , aussi minutieusement exact que lui. Une marque d'un très-bon esprit , ce me semble , & d'un caractère supérieur , c'est moins encore qu'il suffit au travail de chaque jour , que le travail de chaque jour lui suffit ; sa première ambition est de le bien faire. Enivré de succès militaires , & universellement désigné , comme le premier dans cette carrière , sur-tout depuis la campagne de 1778 , où il a soutenu pendant l'hiver le mauvais poste de Troppau , auquel le Roi de Prusse mettoit de l'amour propre , contre tous les efforts des Autrichiens , il paroît avoir laissé de bonne foi cette carrière pour les soins de la Souveraineté. Accueilli par-tout , curieux de tout , il fait s'ennuyer très-affidument à Brunswick , pour y conduire ses affaires. Encore une fois , cet homme est d'une trempe rare , mais trop sage

pour être redoutable aux sages. Il aime , au reste , beaucoup la France , qu'il connoît à merveille , & paroît très-sensible à tout ce qui vient de là. Son fils aîné , en revenant de Lausanne , a parcouru la Franche-Comté , le Languedoc & la Provence. Il brûle de retourner en France. Je saurai bientôt si on l'y renvoie ; je crois qu'on ne sauroit trop l'y fêter de toutes les manieres qui témoignent confiance pour son pere , car il paroît sensible ; & de ce côté , il en feroit assez aidé & flatté pour en être fidele dépositaire.

Je ne saurois , en ce moment , parler du souper où le Duc m'ôta de la place d'honneur , [vis-à-vis de la Duchesse] , que j'avois occupée à dîner , pour me mettre à côté de lui , qui est toujours à l'extrémité de la table. La conversation fut très-vive , & absolument particuliere , mais point politique , [nous étions entourés] & de pure curiosité sur la France. Je dîne aujourd'hui avec le Duc , &

soupe avec la Duchesse douairière , à Antoinetten-Ruh. Je n'ai pu éviter cette corvée , qui m'ôte l'occasion de souper avec le Duc , faveur qu'il accorde très-rarement , & qui a paru hier fort marquée ici , où l'on m'observe avec inquiétude , mais seulement , peut-être , parce qu'on me croit un chercheur de places.

Le voyage de Zimmermann à Potsdam s'est prolongé plus qu'on ne croyoit. Il a écrit que l'hydropisie n'étoit point déclarée , & il reparle de l'asthme. C'est un lieu commun. Il est l'homme du Roi , il n'est pas celui du public. Ce qui est certain , c'est qu'il n'a pu remporter aucune victoire sur la *Polenta* & les pâtés d'Anguilles ; qu'il n'a plus de rides au visage ; que tout est affecté d'enflure , & d'enflure édemateuse. Cependant le Prince Henri est retourné à Rheinberg , où le jeune & très-beau R * * * , fait la pluie & le beau temps , dit-on.

Un fait que je puis garantir , c'est qu'un Ecoffois , premier Médecin de

Cathérine II , étant dernièrement à Vienne , a dîné à la table de l'Empereur , assis à côté de lui , & même la chose a été avouée dans les Gazettes ; mais ce qu'on n'y trouve pas , c'est que pendant le séjour de ce Médecin à Vienne , M. de Cobenzl , Ministre de Vienne , en Russie , mais alors auprès de l'Empereur , ayant été chargé de montrer à ce Médecin une maison de plaisance aux environs de la Capitale , l'Empereur s'est trouvé à cheval sur le chemin du Docteur , & a suivi à la portiere du carosse , pendant plus de deux lieues , toujours s'entretenant avec l'Ecoffois.

L E T T R E I V.

16 Juillet 1786.

J'AI été aujourd'hui en tête-à-tête trois heures avec le Duc au sortir du dîner. La conversation a été vive, loyale & presque confiante. Elle m'a confirmé dans toutes les opinions que j'ai énoncées N° 3; mais elle m'a inspiré beaucoup de craintes sur la situation de la Prusse après la mort du Roi. Il paroît que le successeur a tous les symptômes de la plus irrémédiable foiblesse, & que ses entours les plus corrompus, usurpent tous les jours plus d'empire, à commencer par le visionnaire & sombre Bishopswerder. Le Prince est, dit-on, en froid avec ses oncles. Le co-adjutorat de l'ordre de Saint-Jean, donné avec une

grande folemnité au Prince Henri ; fils aîné du Prince Ferdinand , & qui ôte près de cinquante mille écus de rente au fucceffeur , eft la plus récente occafion de ce refroidiffement. Il paroît que l'on a intrigué fortement pour l'établiffement de ces deux jeunes Princes , que la ville & la cour regardent comme les enfans du Comte S****. On a cimenté toutes les mefures prises à cet égard , & cela au moment où l'on croyoit le Roi à l'agonie , de maniere à lier le fucceffeur , auquel on a par conféquent au moins montré de la méfiance. Le Prince Henri , frere du Roi , a été de moitié de tout cela ; le Prince de Pruffe n'a pas même effayé de mafquer fon mécontentement. Il réfulte de là , que tous les partis fubalternes , toutes les fales intrigues en prennent plus d'activité , de forte que la confidération du Cabinet de Berlin , qui eft bien la premiere puiffance , n'eft peut-être que trop liée à la vie du Roi , fi le Duc de Brunf-

wick ne faifit pas les rênes du Gouvernement ; il paroît sérieufement en craindre le fardeau. En effet , un tel Etat qui n'a point de bafe réelle , fera cruellement tourmenté fi les vents de Cour l'agitent , & ce Prince qui s'eft formé fans paffer à l'école du malheur , & dont il eft impoffible de s'exagérer la raifon & la fageffe , peut redouter de changer tout le fyftême de fa vie ; mais il ne recule pas aux chofes difficiles , & il eft trop intéreffé à la profpérité de la Pruffe , pour ne pas chercher à y influer.

Au refte , il me paroît constant que les premiers fix mois & même la première année ne peuvent guere apporter de changemens , mais feulement en préparer. Le Duc m'a très-fouvent répété que toute l'Allemagne proteftante & une bonne partie de l'autre , feroient incontestablement à la France le jour où elle raffureroit pleinement le corps germanique fur fes intentions ; & quand je lui ai de-

mandé quelle caution on nous donneroit, que le rôle éminent, dont l'Electeur de Hanovre étoit chargé dans la confédération des Princes, ne tourneroit jamais le cabinet de Berlin du côté de l'Angleterre, & ne seroit pas un obstacle invincible à une sincere union entre Versailles & Potsdam, & il m'a montré avec beaucoup de netteté, & d'une maniere sans réplique, que la ligue germanique n'auroit jamais existé, ou du moins pris cette forme, sans l'ambiguité de notre conduite relativement à l'Escaut, à la Baviere, & même au système oriental; ajoutant au reste que l'Electeur de Hanovre étoit très-distinct du Roi d'Angleterre, & les Anglois fort étrangers aux Allemands; sur quoi je dois observer qu'il m'a semblé que le Duc charge avec affectation toutes les fois qu'il s'agit de déprimer l'Angleterre, (quoique je sache très-bien qu'il l'aime,) peut-être parce qu'il sent que ses liaisons de famille le rendent plus suspect à cet égard. En

un

un mot je ne saurois trop répéter qu'il me paroît qu'on n'a pas confiance en nous ; mais qu'on voudroit sincèrement y avoir confiance , d'autant qu'on ne craint pas le moins du monde l'Empereur sans la France , & qu'on est convaincu qu'il n'osera jamais faire un pas , quand le Cabinet de Versailles dira : *nous ne souffrirons point d'agression.* Remarquez cependant que l'incohérence des démarches de l'Empereur & ses brusques disparates déjouent souvent toutes les combinaisons. Le Duc apprend aujourd'hui un fait de ce genre qui lui donne à penser.

Le Baron de Gemmingen a écrit il y a quelque tems une brochure très-violente contre la confédération germanique. Dohm , excellent publiciste prussien a répondu d'une manière forte & victorieuse. Alors le Cabinet de Vienne a prié le nôtre de demander à celui de Berlin que la guerre de plume cessât ; Berlin y a consenti : aujourd'hui il paroît ,

à la vérité sous la rubrique de Munich , mais venant incontestablement de Vienne , une réplique âcre & mordante contre Dohm ; or la guerre de plume est rarement insignifiante à Vienne où elle ne se fait jamais que sous les auspices de l'autorité.

Autre fait très-grave , s'il est vrai. On écrit de Vienne au Duc que quatre à cinq mille Russes sont entrés en Pologne , où la diète menace d'être fort orageuse ; le Duc desire que nous prenions un parti décisif sur & contre toute nouvelle modification tendant à dissoudre ou amincir la Pologne. Je n'en fais point assez relativement à ce pays , pour avoir pu m'engager dans les détails ; mais je lui ai parlé de la Courlande , en lui exposant celles de mes idées relativement aux dernières démarches de la Russie envers ce pays , que l'on trouvera dans mon mémoire à ce sujet ; je les lui ai exposées , dis-je , comme naissant de la conversation ; il les a saisies avec avidité ,

& m'a promis d'en écrire dans mon sens à M. de Hertzberg. Je comprends assurément que les circonstances du moment ne sont rien moins que favorables; mais cet assentiment même chaleureux d'un très-excellent politique m'enhardit à prier qu'on prenne en considération mon mémoire, ne fût-ce que pour l'avenir, & que l'on me donne quelques instructions sur la manière dont je pourrois tâter, à cet égard, le Duc de Courlande que je vais trouver à Berlin, & les principaux personnages de la Courlande avec qui je puis très-facilement correspondre, mon métier de voyageur connu, & avide de faits & de résultats me donnant de grandes facilités pour parler de tout.

M É M O I R E (1)

*REMIS à la Cour de France , sur la
Déclaration que la Russie a faite à
la Courlande , & qui se trouve dans
les Gazettes de Leyde , du 20 Mai
au 3 Juin 1786.*

LA Courlande vint d'être menacée officiellement d'encourir l'indignation de la Souveraine des Russies , dans le cas où seroit fondé le bruit qui s'est répandu au sujet de l'abdication du Duc de Courlande , en faveur du Prince de Wurtemberg , général au service de Prusse.

On fait que le Duc actuel , Ernest-

(1) Voici apparemment le mémoire dont il est question dans la lettre précédente.

Jean , homme féroce , abhorré dans son pays au point de n'y pouvoir rester , quand il ne craindrait pas les violences du Cabinet de Petersbourg , est fils du fameux Biren , réintégré Duc de Courlande , en 1760 , par l'influence , ou plutôt par la terreur de la Russie , qui chassa , à l'aide de quarante mille soldats , Charles de Saxe , oncle de l'Électeur , & Duc légitime , pour installer l'ancien favori d'Elisabeth , qu'une intrigue de Cour venoit de rappeler de Sibérie. On fait aussi que cet Ernest-Jean a , plus d'une fois , éprouvé tout le poids des ressentimens de Catherine II ; qu'il a été relégué près de vingt années en Sibérie ; que son influence est nulle en Courlande , & son abdication universellement désirée.

Ce qui n'est pas aussi connu , ou plutôt ce qui est très-secret , c'est qu'un *Ukase* lui enjoignit , il y a six ans , d'avoir à remettre son Duché au Prince Potemkim , & que par le conseil du

Chancelier Taubé , & du Chambellan Howen , il conjura l'orage en faisant passer au Prince Potemkim , (alors & toujours fort dérangé) deux cents mille ducats. C'est Rason , secrétaire du cabinet du Duc , qui fut chargé de porter cette somme.

La crise recommence aujourd'hui , soit parce que Potemkim , en attendant l'exécution de ses grands projets , qui tiennent peut-être au système oriental , ou à des circonstances qui ne sont pas mûres , veut ramasser cette bonne fortune , soit parce qu'il a besoin d'argent , soit , & sur-tout parce qu'on sent combien le Duc de Courlande , lors de son existence précaire , devenu par ses économies & son avarice , l'un des plus riches Princes de l'Europe ; amolli par l'adversité , la vieillesse & les instances journalières de sa dernière femme qui a pris sur lui quelque empire , aspire à se mettre à l'abri des événemens. Le cabinet de Petersbourg n'ignore aucune de ces

choses ; il craint sans doute que celui de Berlin ne forme quelque spéculation sur la Courlande , à l'aide d'un nouveau Duc , tout entier à sa disposition. Les conditions qui donnoient à la Pologne un droit de protectorat sur la Courlande , ayant cessé par le fait d'avoir force de loi , au moment où cette République anéantie s'est trouvée dans l'impossibilité de les remplir , il n'est pas absurde d'appréhender que la Prusse ne se subroge à la place de la Pologne , & ne consolide ainsi à son profit le fait par le droit.

En effet , la Courlande est loin d'être un pays méprisable. Son climat assez froid , puisqu'elle est située par le 57° degré de latitude , n'est cependant pas insupportable ; son étendue est de quatre-vingts lieues de longueur , sur cinquante de largeur ; son terrain est fertile , & ses productions naturelles sont précieuses pour toutes les puissances maritimes & commerçantes. Deux principales rivières

navigables , (l'A & la Windau) la coupent de l'orient à l'occident. Plusieurs ruisseaux & canaux la traversent en tout sens. Elle a deux ports sur la Baltique , (Windau & Liebau.) Dans l'état d'impuissance & d'industrie où elle se trouve , son commerce actif ou passif n'occupe pas moins de six à sept cents vaisseaux de trois à quatre cents & même à huit cents tonneaux. Elle contient sept à huit petites villes ; on évalue sa population à plus d'un million & demi d'habitans ; & l'on peut juger que les propriétaires n'y sont pas misérables , par cette seule circonstance que les revenus du Duc régnant , qui a si peu d'influence dans cette république , montent à deux cents mille louis annuels . . . Telle est en apperçu la situation de la Courlande.

Il seroit parfaitement inutile d'établir ici que cette République étant un Etat libre , dont le chef est purement électif ; de sorte qu'il peut

bien abdiquer ; mais non par céder ses droits ; la Russie n'a pas celui de se mêler des affaires de la Courlande , qui devroit être indépendante de fait , comme elle l'est de droit. Le mot droit est vuide de sens , lorsqu'on l'oppose à celui de force. La Russie est depuis long-temps en possession de vexer la Courlande au-dedans & au-dehors , de lui dicter ses choix , de contraindre ses suffrages , d'extorquer ou d'arracher son or , ses denrées , ses hommes ; & c'est de tout temps qu'elle s'est fait un principe de familiariser les Cours de l'Europe avec l'idée que la Courlande n'occupe un rang dans le monde qu'autant que la Russie veut bien en disposer. Tout cela est connu.

Ce que je voudrois examiner ici en peu de mots , c'est :

1°. Si nous n'avons pas un intérêt évident à établir un autre ordre de choses.

2°. Si nous en avons les moyens.

La Courlande retardée & opprimée par toutes sortes de tyrannies intérieures & extérieures , n'a pas une manufacture ; elle abonde en munitions navales de tous les genres. Il est donc entr'elle & la France qui tient le premier rang parmi les nations industrieuses , des rapports que la nature des choses établit sur les diverses especes de productions des deux pays , productions dont l'échange le plus direct feroit naître le commerce le plus avantageux.

En effet , il existe bien actuellement une sorte d'échange entre la Courlande & la France ; mais d'une maniere si peu directe , que ce n'est que de la seconde ou troisieme main , par l'entremise des Hollandois , des Anglois , des Suédois , Danois , Prussiens , Villes Anseatiques , &c. Cette entremise absorbe & détruit pour nous les bénéfices de ce commerce précieux , qui ne devrait pas moins que nous procurer avec abondance & à un prix modique , inconnu dans nos chan-

tiers & dans nos marchés , les bois de construction , de mâture , de charonnage , de marqueterie , &c. &c. Les grains , les viandes , les poissons salés , les légumes , &c. &c. , dont les retours naturels feroient toutes les productions de notre industrie , depuis la plus grossière jusqu'à la plus perfectionnée (car il n'en existe d'aucun genre dans la Courlande) , que les Courlandois , très-conformateurs & très-avides de luxe , même de celui de décoration , tiendroient désormais de nous à des prix tolérables , & cependant infiniment lucratifs pour nos fabriques.

L'avantage de ce commerce direct ne feroit pas seulement pécuniaire : outre l'influence que des liaisons intimes avec la Courlande nous donneroient sur la Baltique & dans cette partie du Nord , où nous deviendrions les médiateurs entre la Prusse , la Pologne , qui éprouvera nécessairement bientôt une nou-

velle métamorphose, & la Russie ; la France s'assureroit par un traité de commerce avec la Courlande deux ports sur la Baltique , au moins neutres , & presque exclusifs. Ils nous serviroient en guerre comme en paix de lieux de dépôt & d'approvisionnement pour la plupart des matériaux nécessaires à notre marine royale & marchande , & compenseroient puissamment le désavantage toujours plus imminent que nous préparant dans le Nord , c'est-à-dire , dans la mine des marins , les liaisons étroites de l'Angleterre & de la Russie. L'Angleterre offre à l'observateur attentif tous les symptômes qui peuvent menacer les possessions des Hollandois dans les Indes ; & annoncer le desir d'une revanche. La Russie peut dès aujourd'hui ravir à la France une bonne partie des moyens de la guerre maritime dans les mers d'Europe.

On ne sauroit trop se hâter de changer cet ordre de choses.

Et prenez garde qu'il ne s'agit point ici d'un traité à faire , mais seulement à renouveler ; car le cardinal de Richelieu en fit un avec la Courlande en 1643, qui fut enregistré au parlement de Paris en 1647 ; de sorte qu'en traitant aujourd'hui avec la Courlande , nous pouvons dire nettement & démontrer que nous n'innovons rien.

C'est là , ce me semble , une observation fort importante , qui ne doit pas peu influencer sur la résolution à prendre , & sur les formes à donner à la résolution une fois prise.

Les États de Courlande desirerent ce rapprochement politique des deux pays. Le chambellan de Howen , dont je viens de parler , est un des hommes les plus influens de sa République , & le plus Anti-Russe des Courlandois , parce qu'étant ministre de son pays à la cour de Warsovie , il a été enlevé par ordre de l'Impératrice , & relégué en Sibérie. Son

neveu avoit été chargé indirectement , mais formellement , de fonder à cet égard le gouvernement de France. Je fais positivement qu'il en a parlé à M. de Vergennes , & que , pour toute réponse , ce ministre lui a dit :

1°. Que ce n'étoit pas à lui , ministre des affaires étrangères , de traiter cet objet.

2°. Qu'il falloit que le duc de Courlande , conjointement avec les Etats , fît officiellement au Roi la proposition d'un traité de commerce.

Je réponds à cela :

1°. Qu'assurément le ministre des affaires étrangères doit en effet se concerter avec celui des finances pour tout traité de commerce ; mais qu'il ne me paroît pas que ce soit-là une raison suffisante pour en rejeter l'idée , ou pour en repousser la proposition.

2°. Qu'il seroit absurde de supposer que la Courlande, ployée sous le sceptre

de fer des circonstances actuelles, s'exposât à faire aucune démarche ouverte avant d'avoir la certitude d'être non-seulement accueillie, mais protégée contre la puissance qui, ayant la force en main & l'habitude de la prendre pour code, s'efforcera de contrecarrer & de prévenir tout ce qui pourroit tendre à donner une constitution solide à la Courlande; & à faire respecter son indépendance politique.

Je ne vois (& c'est ici le second point que je me suis proposé d'établir dans ce mémoire) que le cabinet de Berlin que l'on puisse espérer d'y intéresser.

1°. Parce que la situation des États Prussiens est telle que la stabilité & la prospérité de la Courlande ne doit pas moins toucher le Roi de Prusse, que si elle étoit une de ses provinces.

2°. Parce qu'il ne peut avec sagesse convoiter ce pays, dont la Russie ne lui permettroit jamais une tranquille pos-

session , & qui ne feroit que prolonger les flancs de ses Etats , déjà beaucoup trop étendus , sans rendre sa puissance ni plus réelle , ni plus compacte.

Ce dernier point se démontre par sa propre énonciation ; & , quant à l'avantage que la Prusse retireroit d'une plus grande stabilité de la Courlande , & d'un développement plus énergique de son activité , cela est évident par la seule inspection de la carte. La maison de Brandebourg n'a entre ses possessions & la Russie que ce démembrement de la Pologne , qui forme aujourd'hui une partie de la Lithuanie Prussienne & de la Courlande , dont le Roi de Prusse sera , politiquement parlant , le propriétaire utile , le jour où il en sera le gardien & le protecteur. Or , la Russie n'est nécessairement & incontestablement redoutable en Europe que pour la Prusse à qui elle peut faire du mal , sans en recevoir.

D'un

D'un autre côté, on fait qu'entre les Etats Prussiens & la Courlande, il n'y a qu'une très-étroite lisiere de la Lithuanie Polonoise ; cette lisiere est à peine de cinq ou six lieues. La Prusse y feroit aisément des acquisitions légales & amiables , suffisantes pour que le *Méme*l & les canaux qu'on en peut tirer jusqu'aux rivieres de Courlande , lui ouvrissent cette branche précieuse de commerce de *transit* , & les ports de la Baltique , dont j'ai déjà parlé.

Je me trompe fort , ou il ne seroit pas difficile de faire entendre au Cabinet de Berlin , qu'au lieu de former des projets ambitieux sur cette république , son véritable intérêt est de se déclarer en quelque sorte pour le représentant des engagements de la Pologne envers la Courlande , stipulés par les *pacta conventa* & les *pacta subjectionis* , lesquels sont détruits par le fait & la nécessité. La Prusse trouvera cent

raisons de droit public à alléguer ; indépendamment de sa dignité & de sa sûreté. Cette proposition & celle d'accéder à notre traité de commerce avec les Courlandois , ne seroit donc pas une imprudence ; ce seroit peut-être même un assez bon moyen de rassurer la maison de Brandebourg sur notre politique dans le Nord ; & il ne me paroît pas impossible qu'à cette condition le Roi de Prusse appuie à la Cour de Pétersbourg notre déclaration , que nous voulons protéger & ne pas laisser humilier un pays libre , lié à la France par d'anciens traités , & sur lequel nous ne souffrirons l'influence directe & législative d'aucune Cour.

Cette déclaration qu'on adoucira par toutes les formules diplomatiques qu'il est si aisé de trouver , me paroîtroit suffisante en ce moment , surtout si elle étoit concertée avec la Cour de Berlin , pour amortir du moins les pro

jets usurpateurs de la Russie sur la Courlande. Quoi qu'il en soit , ce petit pays, trop peu connu, réclame aussi-bien que la Pologne & le Corps Germanique , l'attention sérieuse du Roi de France , qui ne me paroît pas avoir en général d'autre intérêt dans le continent , que celui de maintenir la paix & la sûreté des possessions réciproques.

L E T T R E V.

19 *Juillet* 1786.

LE Duc m'accorda hier au matin , avant mon départ , environ trois heures d'audience , ou plutôt m'indiqua lui-même une conférence , sous le prétexte de me remettre des lettres pour Berlin , dont en effet il m'a chargé. Nous reparlâmes des affaires générales , & de la situation particulière de la Prusse ; des doutes qu'il prétend que l'on ne peut pas ne point avoir sur nos intentions & notre système ; (Comment lui répondre qu'il est tel désordre de finances avec lequel il est impossible d'avoir un système ?) de la terreur tous les jours mieux fondée que doit inspirer l'Empereur , qui fait mal le bien , mais qui fait assez de bien pour se donner une grande

puissance , dont il a une superbe base ; très-disproportionnée à toute autre , la France exceptée ; de l'impossibilité de lui trouver un autre contre-poids que la sagesse du Cabinet de Versailles ; du peu d'espoir que le nouveau régime de la Prusse soit imposant ; des différentes inflexions qu'alloient prendre les divers partis qui y fermentoient ; de la verve militaire , & des fumées ambitieuses qui s'emparoisent du Duc de Weymar , lequel aspiroit à entrer au service de Prusse & à brouiller les cartes ; de la nécessité pour nous & pour les autres que le Cabinet de Versailles envoie à Berlin un homme de mérite pour en imposer , pour donner des conseils , pour surveiller les intrigans & les incendiaires , &c. &c. &c. Enfin , questionnant mon opinion avec l'air de craindre que je ne regardasse comme une absurdité ce qu'il alloit me dire , il m'a demandé si je traiterois donc de chimere impraticable le projet.

d'une alliance entre la France , l'Angleterre & la Prusse , dont le but solennellement avoué seroit de garantir en Europe , à chacun , ses possessions respectives , mesure noble , & digne des deux premières puissances , qui ordonneroit à toutes les autres une paix ; fondée sur l'intérêt évident & combiné des deux rivales , & dont la plus grande difficulté peut-être , est qu'on n'ose pas tenter de l'exécuter. Cette idée , qui me roule depuis sept ans dans la tête , est trop grande pour n'être pas séduisante : elle immortalisera infailliblement le Souverain qui la réalisera , & le Ministre qui saura le seconder ; elle changera la face de l'Europe , & totalement à notre avantage ; car , encore une fois , les traités de commerce les plus avantageux aux Anglois , ne feront pas qu'ils soient alors autre chose que nos voituriers , & nos plus utiles agens. Le Duc m'a permis d'être en correspondance avec lui ; il me

l'a même demandé , & je me suis mis auprès de lui à-peu - près dans la mesure que je desirois.

21 *Juillet* 1786.

Premier P. S. J'arrive , & je n'aurai peut-être pas de détails aujourd'hui ; au reste , l'hydropisie est dans l'estomac , & même dans la poitrine ; il le fait depuis jeudi ; il a pris cette nouvelle avec beaucoup de magnanimité , disent les uns ; il a très-mal traité le médecin trop sincère , porte une autre version ; il pourroit traîner , s'il vouloit se ménager , & même , dit le Docteur Baylies , plus d'une année ; mais je doute qu'il renonce jamais aux pâtés d'anguilles. M. de Hertzberg est depuis huit jours à Sans-Souci ; il n'y avoit jamais été appelé ! Deux jours auparavant celui où le Roi lui a fait cette espece d'amende honorable , si

pourtant c'est autre chose que le besoin de soulager la poitrine de ses interlocuteurs, & de recruter sa conversation, le prince de Prusse avoit dîné chez ce ministre dans sa terre, & passé un après dîné presque entier avec lui & le prince de Dessau; cela déjoue beaucoup les partis très-animés contre cet homme ridicule, mais estimable, auquel notre légation a toujours marqué, ce me semble, trop peu de confiance & de considération.

2^e. P. S. J'apprends par une source que je crois sûre & profonde, & qui est indépendante du Cabinet de Berlin, que l'Empereur vient de faire les dispositions les plus menaçantes vers la partie de la Moldavie & de la Valachie qui lui convient; qu'on s'attend qu'il se portera lui-même très-incessamment vers ces frontieres, & qu'on ne peut expli-

quer de tels mouvemens que par le projet de faire jouer à ces contrées le rôle de la Crimée. Cette nouvelle , combinée avec l'ultimatum que la Russie a présenté à la Porte , me paroît souverainement importante. Je ne connois pas les intentions précises de la cour de France ; mais si l'aggrandissement indéfini de l'Empereur , & sur-tout l'exécution du système oriental , doivent lui devenir aussi redoutables que je le pense , je supplie que l'on délibere s'il peut être de la dignité du Roi de laisser recommencer le drame de la Pologne ; de l'intérêt de l'état de perdre le commerce du levant ; d'une sage politique de temporer lorsqu'on allume la meche. Pour moi je ne saurois mettre en doute que notre inaction ne fût en pareil cas d'autant plus gratuite , qu'assurément l'Empereur ne nous bravera pas , & d'autant plus fatale , que nous sommes précisément les seuls qui ayions tout

à la fois la force & l'intérêt de l'empêcher. L'Angleterre ne s'en embarrasse guere, la Prusse n'y peut rien sans nous.

L E T T R E V I ,

21 Juillet 1786.

.....
.....
.....

Il m'arrive quelque chose d'assez bizarre. Je viens de chez le Ministre de France, qui m'a fait dire qu'il ne pouvoit avoir l'honneur de me recevoir, parce qu'il avoit affaire. Il faut, pour sentir toute la portée de ce procédé, savoir qu'il a paru ces jours-ci, dans la gazette de Hambourg, un article, disant en toute lettres, que j'ai eu ordre de quitter la France. Vous concevez en outre, qu'en général, le Ministre de France montre un très-grand empressement à voir les François arrivans. Mais les circonstances combinées font, que ce qui ne seroit qu'une impolitesse

assez grave en toute autre occurrence ; est une affectation fort embarrassante en ce moment. Je n'ai que faire de vous dire , je crois , que je suis fort au-dessus du *Punctilio* ; mais ceci n'en est pas un. La prépondérance naturelle de la France est telle que la considération d'un François , ne peut absolument point être indépendante de l'accueil que lui fait son Ministre ; à plus forte raison quand ce François est envié , jaloué , surveillé , quand on ne cherche que des prétextes pour le rendre équivoque ; à plus forte raison encore , quand ce François , loin de pouvoir faire la guerre à son Ministre , doit & veut en tout état de cause le ménager , & lui sauver des ridicules , au lieu de lui en donner. Vous comprendrez aisément qu'il y a ici complication , & que j'ai à réfléchir au parti que je prendrai. Il sera pour le moment de tout dissimuler , & de m'exposer à un nouveau refus demain : mais ce nouveau refus , il seroit impossible de le

passer sous silence. Je vous prévien de tout cela , afin qu'à tout événement , & plus tôt que plus tard , vous fassiez prévenir M. d'E*** que l'intention du Gouvernement n'est pas que je sois traité d'une maniere peu convenable , encore moins en proscriit. Il est bien assez trembleur , pour que le paragraphe de Hambourg lui en ait imposé. Je ne le crois pas assez astucieux pour l'avoir composé. Ce qui est certain , c'est qu'il a paru ridiculement inquiet de mon retour , & qu'il est tout-à-fait sorti de sa circonspection silencieuse , pour tâcher de découvrir , par ceux qu'il croyoit en liaison avec moi , quelles étoient mes vues. Quelques-unes des très-nombreuses personnes qui ne l'aiment pas, sur-tout dans les diplomaties étrangères , se sont amusées à m'en prêter , à faire des contes des mille & une nuits. Sa tête est en fermentation , à cet égard , & d'autant plus qu'il est hors de son caractère ; de sorte qu'il en pourroit résulter de tels embarras pour

moi , que je fusse ici très-déplacé. Avisez à empêcher cet ordre de choses ; au reste , je vous en dirai davantage avant de fermer cette Lettre , & dans tous les cas nous n'avons point affaire à un de ces hommes qui résiste à la plus légère insinuation ministérielle.

LETTRE VII.

23 juillet 1786.

LIL n'y a personne ici : ma vie, dans ces premiers jours, est par conséquent peu active. Il n'y a de cour que celle du Prince Ferdinand ; elle est actuellement convalescente (1) & toujours nulle. Le Prince Frédéric de Brunswick ne fait rien. La légation angloise me caresse & se méfie de moi. M. de Hertzberg est encore à Sans-Souci. Il faut donc me contenter de la stérilité du moment. Je crois savoir seulement que la véritable occasion de la déclaration menaçante de la Russie envers la Courlande, a été la proposition sourde d'un mariage entre

(1) Le Prince Ferdinand venoit d'échapper à une grande maladie.

la comtesse de Wartemberg, fille naturelle du Duc & un Prussien ; & les liaisons plus étroites du Duc avec le prince de Prusse, qui a trouvé dans la bourse de ce Scythe sauvage des secours pécuniaires que nous aurions dû lui offrir il y a long-temps. Le duc de Courlande est parti bientôt après la menace de St. Petersbourg, avec sa femme qui est grosse, dit-on, pour les eaux de Pymont. Les apparences font, qu'au retour il ira à Mittaw, au lieu de demeurer à Berlin. Au reste, il fait toujours des acquisitions dans les possessions Prussiennes : il vient d'acheter le comté de Sagan en Silésie, & le Roi qui étoit assez fâché de voir le prince de Lofkowitz porter à Vienne le revenu de cette belle terre, traite très-favorablement le Duc de Courlande. Outre les remises des lods & ventes, il a consenti à allodier, ou du moins à transporter aux filles ce fief qui étoit réversible à la Couronne, en cas de défaut

défaut de mâles, de sorte que le Duc, qui n'a point de fils, se trouvoit, par une étourderie ou une ignorance fort bizarre, avoir confié à l'événement le plus hasardeux 600,000 écus d'Allemagne.

Il est incontestable que le Prince Potemkim est, ou paroît plus en faveur que jamais. On a été obligé de lui savoir gré de sa désobéissance. On murmure qu'il cherche & réussit à se raccommo-der avec le grand Duc.

Le nouveau Ministre de Petersbourg (M. de Romanzow, fils du Feld-Maréchal), ne réussit pas ici. Les connoisseurs lui trouvent cependant de l'esprit & de l'instruction. Je fais qu'il a de vives prétentions contre moi, & j'entreprendrai de les détruire & de m'accoller de lui, parce qu'il est de nature à ce qu'on puisse en tirer beaucoup de choses; mais on doit sentir que j'aurois besoin de quelques instructions, ou tout au moins d'une série de questions qui me servissent de houffole pour prendre des informations

véritablement usuelles. Depuis bien des années , la politique générale est très-incohérente , faute de porter sur un système connu. . . . Laquelle de ces deux alliances , celle de la maison d'Autriche avec la France , ou la convention des deux cours impériales doit-elle être regardée comme stable , sacrée , subordonnée à l'autre ? La France est - elle résolue de quitter son allure naturelle , je veux dire le système continental pour le système maritime , lequel , sage ou non , expliqueroit du moins nos extrêmes ménagemens pour les projets de la cour de Vienne ?

Faute de ces données , on ne peut guère qu'errer à l'aventure ; on peut être gazetier plus ou moins instruit ; on ne peut pas être négociateur , car on manque de bases. Je supplie qu'on ne croie pas que j'ai la présomption d'interroger. Je ne prétends qu'expliquer en très-peu de mots quelques unes des raisons qui ;

indépendamment de mon insuffisance naturelle & du peu de moyens que me donne ma position, circonscrivent infiniment l'utilité dont je voudrois, & dont je m'efforcerai d'être.

J'espère qu'on ne me soupçonnera pas de donner beaucoup d'importance au précis des gazettes allemandes, que j'enverrai désormais tous les courriers. C'est un objet de pure curiosité; mais que j'ai cru pouvoir être agréable, dans un pays où je ne pense pas que l'on reçoive un seul papier public allemand, & où tant de ministres envoient, pour toutes dépêches, des autorités de gazettes. Au reste, je ne parlerai que des nouvelles du Nord.

1^{er} P. S. Milord Dalrymple a reçu hier ordre de partir pour aller porter la Jarretiere au Landgrave de Hesse-Cassel.

2^e P. S. Je reçois une très-aimable lettre de Sans-Souci, où l'on paroît espérer de vivre encore assez long-temps; mais où cependant on s'occupe beaucoup plus de foi & de ses ananas que des affaires étrangères. On y montre (chose surprenante !) quelque étonnement, d'ailleurs très-obligeant dans la forme, de ce que M. de Vergennes le fils voyage à Hambourg, Dresde, Vienne, &c. sans qu'on puisse espérer de le voir à Berlin. Je réponds que je suis reconnoissant, pour ma nation, de l'importance que l'on attache à la topographie du voyage du fils de notre ministre des affaires étrangères; qu'il me semble que c'est tout ce qu'on pourroit faire de plus flatteur pour son pere; qu'au reste, je ne fais rien du tout à cet égard, & suis persuadé seulement que si l'on réserve la cour de Berlin pour la dernière, c'est par amour pour le *crescendo*. J'ai dit la même chose au comte de Goertz qui m'a fort questionné sur cela.

LETTRE VIII.

Berlin 26 Juillet 1786.

LES beaux jours soutiennent la vie du Roi ; mais il est mal. Mercredi il se fit promener quelques instans en brouette, il s'en trouva fort incommodé , & souffrit beaucoup pendant & après. Le jeudi il s'en ressentit plus vivement encore , & hier il n'étoit pas mieux. Je persiste à croire que son terme est marqué vers le mois de septembre.

Le Prince de Prusse ne quitte point Postdam ; il fait la guerre à l'œil. Toujours même passion respectueuse pour Mlle de Voss (1). Dans un court voyage qu'elle vient de faire avec son frere , un valet de chambre de confiance sui-

(1) Aujourd'hui Madame la Comtesse d'Ingenheim.

voit de loin sa voiture , & si la belle ; qui , selon moi , est fort laide , témoignoît la moindre fantaisie , (de pain blanc , par exemple) , elle trouvoit à une demi-lieue de là tout ce qu'elle avoit désiré. Elle ne s'est point encore rendue , cela paroît incontestable. Au reste , son oncle ni ses freres ne sont propres à tirer un grand parti de cette chance. Les Françoises arrivent déjà mais je doute qu'il y ait beaucoup de profit , si ce n'est pour les aubergistes ou pour les marchandes de modes.

Le duc de Courlande a prêté au Prince de Prusse de quoi payer ses dettes de Berlin , & l'on croit qu'elles le sont toutes , si ce n'est celles de la Princesse qu'on ne se soucie pas d'éteindre de peur de l'y accoutumer.

J'ai parlé à fond à Struensée ; il regarde le projet de la banque comme une grande & superbe opération qui ne peut que réussir ; il demande des détails quand

il en fera temps , & promet d'y placer
& d'y faire confier une somme confidé-
rable ; mais il faut qu'il foit feul pré-
venu , & que cela fe traite uniquement
entre nous.

Les lettres de commerce de ...

LE LETTRE R. E. I. X.

31 Juillet 1786.

.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
.

Je pense bien qu'en effet , dans ces premiers momens , on attend de mes lettres pour m'écrire ; cependant si l'on a bien déchiffré & médité mon N°. V (23 juillet) , on ne disconviendra pas que je n'aie besoin de renseignemens. La politique est dans la crise , je le répète ; il est impossible qu'elle ne change

pas ; soit par la force accélérée des choses , soit par les efforts pour la retarder. Tout annonce que le système oriental est plus que jamais en vigueur. Je ne doute pas qu'il ne soit tôt ou tard destructif de celui de l'occident. Mais il s'agit d'aujourd'hui , de demain , du passage d'un ordre de choses à l'autre. Si la Turquie Européenne , en langage politique & commercial , est une de nos Colonies ; si nous ne sommes pas décidés à l'abandonner à son sort , n'est-il donc pas temps d'y regarder , au moins sous ce rapport , abstraction faite du système général de l'Europe ! Si le Roi de Prusse avoit dix ans de moins , il sauroit bien rétablir l'équilibre ; car il prendroit en Pologne autant que les autres prendroient ailleurs ; mais il meurt , & il n'aura pas de successeur. Quoi qu'il en soit , il est aisé de comprendre que pour mon fait particulier , je me consumerai en stériles efforts , & je serai beaucoup moins

utile avec beaucoup plus de peine , si je ne fais pas sur quelle piste marcher & m'informer.

Le Roi peut mourir tous les jours ; mais il peut aussi vivre plusieurs mois. Je persiste dans mes pronostics de l'automne. Le prince Henri m'ayant mandé à Rheinsberg , par une lettre très-formelle & fort aimable , il y auroit de l'affectation à n'y pas aller , & je partirai mercredi après le courrier. J'y ferai huit jours tout au plus : au reste , je me trouverai là très en mesure de savoir des nouvelles du Roi , & de m'informer de beaucoup de choses.

P. S. Le Roi est sensiblement plus mal ; il a eu la fièvre ces deux derniers jours ; elle peut , ou le tuer , ou le prolonger. La nature a toujours tant fait pour cet homme extraordinaire , qu'il ne faut qu'une explosion des hémorroïdes pour lui redonner de

la vie. La force musculaire est très-grande.

On écrit de Vienne à la Légation Anglaise, que l'Empereur est en Transylvanie, & qu'on ignore ce qu'il fait, ce qu'il fera, & même quel point il occupe.

On a arrêté pour son compte, sur le Danube, tous les bateaux.

.
.
.
.
.

La société maritime vouloit accaparer le privilege exclusif de la vente du tabac en Suede, moyennant un demi-million annuel qu'elle auroit donné au Roi de Suede; mais les Etats se font entièrement refusés à défendre la culture du tabac dans le royaume, & c'étoit la condition *sine quâ non*. Sur le tout les actions de ce Roi baissent beaucoup; une autre diete comme

celle-ci , & l'autorité monarchique succombe encore une fois dans ces contrées. Il paroît certain que le bruit qui s'est répandu que ce prince s'est fait catholique à son passage à Rome , a aliéné tout le peuple ; mais les intrigues de la Russie ne font-elles pour rien dans la fermentation.

Struensée répète qu'en cas de banque , il est tout prêt , lui , ses amis , c'est-à-dire , les plus gros capitalistes d'ici , & probablement sous le nouveau regne , le gouvernement. Cet homme est très à ménager. Il seroit important que je pusse lui donner souvent de bons avis sur l'état de la place. Avisez à cela. Il a ses racines en lui-même , & probablement il survivra à son Ministre. Il a immensément gagné dans les fonds anglois ; il faut le détourner de là , & il y est porté ; car il sent & dit que la chance des fonds Anglois est épuisée pour le reste de sa vie.

L E T T R E X.

2 Août 1786, écrite avant mon départ pour Rheins-
berg.

Le Roi est sensiblement mieux ; du moins du côté de la souffrance, quand il ne se remue pas. Il a laissé là même l'usage du *taraxicum* (vulgairement pissent - lit), la seule chose que lui ait ordonné Zimmermann, qui par conséquent en a désespéré. Il prend tout simplement une teinture de rhubarbe, mêlée de diurétiques, qui le purge assez copieusement. L'appétit est très-bon, & l'on ne garde aucune mesure à cet égard. Les choses les plus mal-saines sont de choix favori. Une indigestion survient-elle, (ce qui ar-

rive fréquemment) il double la dose de son apéritif.

Frese (son médecin de Postdam) est toujours à peu près disgracié , pour avoir osé articuler le mot hydropisie , sur la demande qui lui avoit été faite (en interpellant sa conscience) du nom & du caractère de la maladie. Le Roi est extrêmement frilleux , sans cesse enveloppé de pelisses , & couvert de lits de plume. Il n'est pas entré dans son lit , depuis plus de six semaines. Il dort constamment d'un fauteuil à l'autre , assez long - temps , & toujours incliné du côté droit. L'enflure augmente ; le scrotum est même très-gonflé. Il le voit & ne veut pas se persuader , ou avoir l'air de croire que ce soit autre chose que l'enflure de la convalescence , & le résultat d'une grande foiblesse.

Voilà des informations infiniment exactes , & très-récentes. Ce qui paroît sûr , c'est qu'on ne veut pas mou-

rir ; & des gens bien instruits pensent qu'aussi-tôt que l'on se croira vraiment hydropique & à l'extrémité , on se soumettra à la ponction & aux remedes les plus violens & les plus décisifs , plutôt que de se résigner à s'endormir au sein de ses peres : on vouloit même , il y'a déjà quelque temps , des incision dans les hanches & dans les cuisses ; mais le médecin n'a pas osé les risquer. Au reste , la tête est parfaitement libre , & l'on travaille même beaucoup.

LETTRE XI.

8 Août 1786.

LE Roi est extraordinairement mal, quelques-uns ne lui donnent que peu d'heures à vivre ; mais il y a probablement de l'exagération. Le 4 il s'est déclaré érépèle avec des cloches sur la jambe ; cela annonce ouverture & bientôt gangrene ; il y a maintenant suffocation & puanteur infecte , & la moindre fièvre doit finir le drame.

LETTRE

LETTRE XII.

12 Août 1786.

LE Roi paroît beaucoup mieux, l'évacuation que fournit l'ouverture des jambes a procuré diminution d'enflure & soulagement, mais affoiblissement & appétit excessif, très-dangereux. Encore une fois, cela ne faudroit être long; préparez-vous à une grande dépêche à mon retour de Rheinsberg.

L E T T R E X I I I .

15 Août 1786.

J'ARRIVE de Rheinsberg, où j'ai été dans la très-intime familiarité du prince Henri, & où j'ai reçu une foule de communications qui se développeront à fur & mesure du besoin ; je ne présenterai aujourd'hui que des résultats.

Le prince Henri est dans la plus grande incertitude sur ce qu'il fera ou ne fera pas, sous le nouveau regne. Il redoute infiniment, & plus qu'il ne veut le paroître, quoiqu'il le montre beaucoup, l'influence de M. de Hertzberg, qui est toujours à Sans-Souci, mais je crois uniquement pour la conversation, du moins quant au vieux Roi. Ce M. de Hertzberg s'est jeté ouvertement dans le système anglois ; mais quoique les

flatteries de Ewart (1) & ses mé-
nées secrètes aient prodigieusement
mis à profit les longs mépris de la
légation françoise pour ce minis-
tre, je le crois principalement jeté
du côté de l'Angleterre, parce que
le prince Henri, son ennemi impla-
cable, est le protecteur avoué &
fanatique du systéme françois, &
qu'ainsi M. de Hertzberg a imaginé
ne pouvoir devenir indispensa-
blement nécessaire que dans l'autre parti,
en faveur duquel il se revêt de la peau
stathoudérienne.

En conséquence, & persuadé com-
me je le suis, que le prince Henri
n'a pas assez de crédit auprès du
successeur las du despotisme avun-
culaire, pour culbuter Hertzberg,
qui battra toujours en breche son
ennemi par sa jactance, ses petiteesses,
le fidele portrait de ses entours, la

(1) Alors secrétaire de légation, aujour-
d'hui ministre d'Angleterre à Berlin.

jalousie qu'il faudra inspirer au nouveau Roi, du rôle de faiseur que jouera & voudra jouer le prince Henri, s'il est quelque chose; convaincu, d'un autre côté, qu'il est utile à la France que l'oncle influe, parce qu'il a en horreur le système anglois; tous mes efforts ont tendu à engager le prince Henri, auquel il ne manque que du caractère, à diffimuler avec Hertzberg, à se laisser raccommo-der avec lui, à mettre ainsi son neveu à son aise; ce qu'il peut avec d'autant plus de sécurité, que Hertzberg, relativement à lui, ne peut être qu'un premier commis; que s'il marche droit, vaut autant celui-là qu'un autre; qu'au contraire, s'il fait fausse route, il fera plus aisé de l'écraser quand on l'aura admis pour collègue.

J'ai eu beaucoup de peine à persuader, parce que le baron de Knyphausen, beau-frère de Hertzberg, & son ennemi irréconciliable, pour des

discussions d'intérêt, a toute la confiance politique du prince, & doit l'avoir, car c'est un homme fort habile, & peut-être le seul habile de la Prusse; mais comme il touche à une paralysie absolue, comme il baisse au moral & tombe au physique, comme le prince lui-même s'en apperçoit, j'ai pu venir à bout, en appuyant sur toutes ces circonstances, au milieu d'un déluge d'éloges pour le baron de Knyphausen & de regrets sur sa situation, de décider le prince Henri, & j'ai personnellement la commission de négocier le rapprochement de Hertzberg. Je vais pour cela après-demain à Potsdam.

Sur le tout, que puis-je pronostiquer? Rien que foiblesse & incohérence. Il paroît constant que les petites intrigues, les beaux-arts, les bleus, les subalternes, la garde-robe, & sur-tout les illuminés, meneront le nouveau Roi. J'ai des révélations sans nombre à cet égard,

dont je tâcherai de tirer parti, & que je communiquerai au besoin. A-t-il un système? je ne le crois pas. De l'esprit? j'en doute. Du caractère? je n'en fais rien; & je pense qu'on n'a le droit de nier ni d'affirmer en ce genre. A des mémoires très-bien faits du prince Henri & du baron de Knyphausen, tous tendans à montrer que si la Prusse se jette dans le système anglois, Frédéric-Guillaume fera, dans quinze ans, marquis de Brandebourg; il répond lentement, vaguement, laconiquement, hiéroglyphiquement. Il écrivoit l'autre jour, par exemple, (& j'ai vu la lettre) *le prince des Asturies est tout Anglois*; cependant le baron de Boden qui est son correspondant confident, & qui a tout-à-l'heure été enfermé huit jours à Postdam dans son jardin, a juré au prince Henri que ses dispositions (au successeur) étoient toutes françoises, & qu'il l'avoit chargé d'aller tâcher

de convertir Hertzberg. Notez ceci. Notez, en outre, que Boden est un vil finasseur, qui peut vouloir tromper le prince Henri, au service duquel il a été, avec lequel il s'est brouillé & raccommodé, Dieu sait comment ! notez encore que le prince de Salm-Kirbourg a été aussi, à peu près dans le même temps, caché huit jours à Postdam. Quelle incohérence ! Le prince Henri recommande qu'on ménage Boden, qui est retourné à Paris : il voudroit aussi, car les grands hommes ne dédaignent pas les petits moyens, que l'on envoyât une blonde un peu grasse, à talens sur-tout musicaux, qui passât pour venir d'Italie ou d'ailleurs, mais pas de France ; qui n'eût point eu d'aventure d'éclat ; qui parût plutôt disposée à accorder des faveurs, qu'à montrer des besoins, &c. &c. ; des échantillons d'élégance ; mais pensez toujours que cet homme est avare. Les bulletins, du moins ceux que

je montrerai , doivent porter qu'on dit du bien de lui ; que le Roi de France en a dit ; qu'il a dit sur-tout : celui-là sera un honnête homme comme moi. Qu'on reparle des succès du prince Henri en France ; (ici je conseille sobriété , car je crois que le prince Henri en a trop parlé , & s'est sur-tout trop donné l'air de divination sur le nouveau regne ; on ne veut pas être prédit) ; au reste , on assure qu'en effet si le nouveau Roi étoit engagé , il seroit le plus fidele & le plus fervent des alliés ; (le prince Henri en jure son honneur & sa tête , & en effet , le prince de Prusse n'a encore manqué de sa vie à sa parole). On ajoute , comme vous croyez bien , qu'il n'est ni possible ni juste d'exiger davantage ; car enfin on se méfie de nous , & à bon droit , &c. &c. &c.

Vous sentez qu'on n'a pas tellement plaidé la cause de la France , qu'on n'ait aussi fait valoir celle de

la Prusse : on a prétendu me montrer, la carte à la main, soit par les détails militaires, soit par les détails politiques, que l'alliance de la Prusse vaut beaucoup mieux pour la France contre les Anglois, que celle de l'Autriche; je ferai, si l'on veut, un mémoire sur les bases qui m'ont été fournies. On n'entend d'ailleurs point du tout nous brouiller avec Vienne. On ne demande qu'un traité de confraternité portant sur la garantie de la paix de Westphalie, traité connu de toutes les Cours, & avec ce seul article secret qu'en cas d'infraction à la paix, on ira plus loin. Si même en ce moment on ne veut pas un traité, on se contentera d'une lettre réciproque des deux Rois, cachetée, devant rester telle jusqu'à l'événement, & ignorée du porteur même. Enfin, on veut un gage contre le système autrichien, & l'on se contentera de la parole d'honneur du Roi de France écrite. On ne demande & l'on ne demandera en aucun cas de subsides.

Peut-être même subsidieroit-on Brunf-
 wick & la Hesse. On se plaint beaucoup
 de ce que la France a permis & même
 favorisé la confédération germanique;
 car enfin, ne faut-il pas tôt ou tard que
 l'Allemagne prenne une assiette? que
 la Prusse ait une frontiere? Eh!
 quel autre moyen que la sécula-
 risation interdite par cette confédé-
 ration? Comment arranger cette Saxe
 autrement, que par la Westphalie &
 Liège? (cette dernière phrase m'a
 paru très-remarquable.)

..... Je ne jette & ne puis
 jeter que les masses aujourd'hui.
 Encore une fois, ce prince est, il
 sera, & mourra François. Influera-
 t-il? Je l'ignore. Il tapisse trop en
 dehors, & le duc de Brunswick est
 tout autrement l'homme qu'il faut,
 & au pays & au Roi, quoique ce-
 lui-ci ne l'aime pas. Au reste, on
 m'a donné des moyens secrets de cor-
 respondance, de perquisition, de
 succès; & l'on ne peut pas avoir plus

lié cause commune avec moi, toujours me promettant de faire valoir infiniment mes services de citoyen au jour de l'alliance avec la France, &c. &c.

J'oubliois un fait curieux. Le prince de Prusse a écrit à Boden auparavant son voyage à Berlin, pour savoir ce qu'on pensoit de lui à Paris : *Que vous sèrez foible, inappliqué & gouverné*, a répondu en substance Boden. Le prince, en lisant sa lettre, a frappé du pied, & dit : *F..... j'ai souffert seul, mais je régnerai seul.*

P. S. Par l'écoulement naturel de l'eau hors des jambes, que l'on peut calculer à une pinte par jour au moins, l'enflure du scrotum s'est dissipée; le malade croit même que l'enflure en général a diminué. Il est probable qu'une fièvre se manifeste tous les soirs, quoique l'on tâche de se faire illusion à cet égard. L'appétit est si extraordinaire, qu'on mange la plupart du temps de dix à douze plats, tous des

plus recherchés. Pour déjeuner & souper, on prend des beurrees couvertes de langues fumées & d'une bonne dose de poivre; si l'on se sent oppressé de trop de nourriture, on a recours, & c'est ordinairement le cas, une heure ou deux après le dîner, à une dose d'*anima rhei*. On veut purger six à sept fois dans les vingt-quatre heures, indépendamment des lavemens. Vous pouvez faire fonds sur tout ceci; & le résultat très-constant est que nous sommes à la dernière scene plus ou moins filée.

LETTRE XIV.

17 Août 1786.

L'ÉVÈNEMENT est consommé : Frédéric-Guillaume regne , & l'un des plus grands caractères qui aient occupé le trône est brisé avec l'un des plus beaux moules que la nature ait jamais organisés.

Je mettois beaucoup d'amour-propre d'amitié à ce que vous fussiez instruit le premier de cet événement , & toutes mes mesures étoient prises avec un très-grand soin. Je savois le mercredi , dès huit heures du matin , que l'on étoit aussi mal que possible ; que la veille on n'avoit donné le mot qu'à midi , au lieu de le donner à onze heures comme il est d'usage ; qu'on n'avoit parlé qu'à midi aux secrétaires qui attendoient depuis cinq heures du matin ; que

cependant les dépêches avoient été nettes & précises ; que l'on avoit encore excessivement mangé ce jour-là , & notamment un homard. Je savois en outre que l'excessive malpropreté qui régnoit dans la chambre du malade & sur lui , par les hardes humides qu'il gardoit sans en changer , paroissoit avoir excité une fièvre d'une espece putride ; que d'ailleurs l'affoupissement de ce jour , mercredi , étoit à peu près léthargique ; que tout annonçoit une apoplexie hydro-pique , une dissolution de cerveau , & qu'enfin quelques heures devoient terminer probablement la scene. A une heure après midi je me promenois à cheval sur le chemin de Postdam , poussé par je ne fais quel pressentiment , & aussi pour reconnoître les sinuosités de la riviere qui est sur la droite , lorsqu'un palefrenier arrivant à bride abattue , vint chercher le médecin Zelle , qui reçut ordre de faire toute diligence , & qui

partit dans la minute. Je fus bientôt que le palefrenier avoit crevé un cheval.

Alors je fus dans quelque perplexité ! Il étoit sûr que les portes de la ville seroient fermées : il étoit même possible que les ponts de l'isle de Poßdam fussent levés aussi-tôt l'événement, & dans ce dernier cas on pouvoit être aussi long-temps incertain que le nouveau Roi le voudroit. Dans la première supposition, comment faire partir un courrier ? Nul moyen d'escalader les remparts ou les pallissades, sans s'exposer à une affaire ; les sentinelles faisant une chaîne de quarante en quarante pas derrière la palissade, de soixante en soixante derrière la muraille, que faire ? N'ayant & ne pouvant point avoir d'ordres, ne disposant que de mes moyens personnels, m'exposerois-je au ridicule de donner une nouvelle déjà sue. Huit jours plutôt, ou plus tard, valaient-ils même,

dans un événement si prévu, la
 dépense d'un courier ? Si j'eusse été
 ministre, la certitude des symptô-
 mes mortels m'auroit décidé à expé-
 dier avant la mort ; car, que fait de
 plus le mot *mort* ? Dans ma position
 le devois-je ? Quoi qu'il en fût, le
 plus important étoit de servir, &
 non pas de paroître avoir servi.....
 Je cours chez le ministre de Fran-
 ce ; il n'y étoit pas ; il dînoit à
 Charlottenbourg ; nul moyen de le
 joindre à Berlin ; je me fais habiller ;
 je pars pour Schoenhausen ; & j'entre
 en même temps que notre ministre
 chez la Reine ; il ne savoit point
 les détails, & n'imaginoit point que
 le Roi fût si mal ; pas un ministre
 ne le croyoit ; la Reine ne s'en dou-
 toit pas ; elle ne me parla que de
 mon habit, de Rheinsberg, & du
 bonheur qu'elle y avoit goûté étant
 Princesse royale. Milord Dalrymple,
 avec qui je suis trop lié pour qu'il
 me fût possible de lui dissimuler mon
 opinion,

opinion , m'assura que j'étois trompé : Cela peut être , répondis-je ; mais je dis à l'oreille de notre ministre que ma nouvelle étoit du chevet du lit , & qu'il devoit croire les *AGIO-TEURS* aussi bien instruits que les *DIPLOMATIES* (1). Je ne fais s'il me crut ; mais il ne se laissa point engager au jeu non plus que moi , & partit assez à temps pour donner la nouvelle de l'agonie :

Cependant j'avois de grandes raisons de me méfier de l'activité de notre légation. Que fais-je ? J'envoie sur un cheval vif & vigoureux un homme sûr , à quatre milles de Berlin , dans une ferme , du pigeonnier de laquelle je possédois depuis quelques jours deux paires de pigeons , dont le retour avoit été essayé ; en sorte qu'à moins que

(1) On comprend qu'il s'agissoit de faire entendre au ministre de France qu'on ne lui faisoit pas concurrence.

Les ponts de l'isle de Postdam ne furent levés, j'étois sûr de mon fait. Et pour n'avoir pas une seule chance contre moi, car je trouvois que la nouvelle tarδοit beaucoup, je fais partir par la journaliere M. de N * *, avec ordre d'attendre aux ponts de l'isle. Il connoissoit la station de mon autre homme ; la levée des ponts lui en disoit assez ; il avoit l'argent nécessaire pour pousser plus loin : il n'étoit donc pas au pouvoir humain de me faire échouer ; car mes hommes n'avoient besoin de l'intervention d'aucune poste prussienne : ils alloient chercher la Saxe en évitant toute ville de guerre ; leur route étoit tracée.

M. de N * * sortoit à six heures & demie du matin avec la journaliere, lorsque le général Goetz, aide-de-camp du feu Roi, arrivant ventre à terre, a crié : *de par le Roi, baissèz la herse* : & M. de N * * a rebroussé. Cinq minutes après,

j'étois à cheval (mes chevaux avoient passé la nuit sellés) ; & pour remplir tous les procédés , j'ai couru chez le ministre de France ; il dormoit ; je lui ai écrit aussi-tôt que je connoissois une occasion sûre dans le cas où il eût quelque chose à envoyer : il m'a répondu (& je garde ce billet comme un monument curieux , si , ce qui cependant me paroît impossible , M. le comte de Vergennes n'a pas de courier) (1) : « le comte d'Est * * a l'honneur de faire ses remerciemens à M * * * * , il ne profitera pas de ses offres obligeantes. » Alors j'ai réfléchi , ou qu'il avoit envoyé un courier (ce qui pourtant ne pouvoit avoir trait qu'à l'agonie , & devoit par conséquent lui laisser quelque chose à dire) , ou qu'il avoit ordre de n'en point expédier , sans quoi cette apathie seroit trop inconcevable. J'ai su en outre que

(1) C'est par la gazette de Leyde que M. de Vergennes apprit la nouvelle.

l'envoyé de Saxe avoit fait partir dès la veille au soir son chasseur ; de sorte qu'il avoit vingt heures sur moi & quarante lieues ; or il seroit inconcevable que M. de V*** ne fût pas à Dresde la nouvelle de l'agonie ; il ne le seroit pas moins que l'aide - de - camp Wittinkoff , qui a porté la nouvelle à la duchesse douairiere de Brunswick , ne l'ébruirât pas , de maniere à ne me laisser aucune marge à moi qui avois cru ne devoir écrire qu'après la mort. J'ai donc trouvé que nous n'étions pas assez riches pour jeter cent louis par la fenêtre ; j'ai renoncé à toutes mes belles avances , qui m'avoient coûté quelque méditation , quelque activité , quelques louis , & j'ai lâché mes pigeons avec des *REVENEZ*. Ai-je bien fait ? Ai-je mal fait ? je l'ignore ; mais je n'avois pas mission expresse , & l'on fait quelquefois mauvais gré de la surérogation. Au reste , j'ai cru devoir vous mander ces détails,

yeux, même de ministres étrangers, car ils y étoient tous (au serment des troupes), le nôtre excepté!

Cette cérémonie est imposante ; elle le seroit davantage , si le serment que répètent mot à mot les soldats n'étoit pas si long. Cependant tout cet appareil militaire , ces groupes de soldats qui , depuis ce matin , inondoient les rues , cette précipitation du serment légionnaire , annoncent trop exclusivement , selon moi , la force militaire : cela semble dire : JE SUIS SUR-TOUT LE ROI DES SOLDATS. JE ME CONFIE A MON ARMÉE , PARCE QUE JE NE SUIS PAS SUR D'AVOIR UN ROYAUME..... Je suis persuadé que ces formes toutes militaires seront tempérées sous le nouveau regne.

LETTRE XV.

28 Août 1786.

LE prince Henri a été averti un peu tard de la mort (seulement hier 17 à minuit); mais peut-être parce que pour lui envoyer un officier de sa connoissance, on lui a dépêché un fort mauvais écuyer. La lettre du Roi étoit d'une page & demie, toute de sa main, très-amicale, & le mandoit. Il est arrivé aujourd'hui à trois heures après midi. Aussi-tôt qu'il a fait nuit, son aide-de-camp est venu me chercher; & tout ce qui va suivre est le précis de la relation du Prince. Il a eu une conversation d'une heure & demie avec le Roi, & n'en est pas plus avancé, dans la connoissance de ce que sera lui, prince Henri. Le Roi a été très-simple avec sa famille, très attendri

avec le prince , dit celui-ci , & cependant nullement confiant. Au reste , l'oncle n'a rien entamé que la politique extérieure. Il a reçu immédiatement la grace qu'il a demandée pour son favori Tauensien , (capitaine & aide-de-camp de son altesse royale.)

Résolu au système françois , mais voulant voir venir..... pourquoi?..... la dignité , la prudence , les vifs mécontentemens de la Hollande..... Etes-vous frere ou roi ? Comme frere , intéressez-vous. Comme roi , ne vous mêlez pas , vous n'en aurez que plus d'influence. Au reste , votre pere , dont vous ne parlez qu'en pleurant , étoit aussi François que moi : je vous le démontrerai par ses lettres.... Oh ! a répondu le Roi , j'en ai vu la preuve dans celles de la Reine de Suede.

Vienne..... On compte sur des avances. On les recevra. On finira de bonne foi la guerre de paix.

Le système anglois Dieu m'en préserve ! (C'est Hertzberg qui chauffe pour la Hollande ; & sous ce masque , le bout de l'oreille angloise passe.) La Russie . . . A peine y a-t-on pensé.

Tout ce jour s'est écoulé en charlatanisme bien entendu. Le Roi s'est montré à cheval avec son fils aîné ; il a parlé aux généraux avec toutes sortes de caresses « Si vous serviez moins bien que vous n'avez fait , c'est moi qui serois puni d'être obligé de punir. » Un peu plus sérieusement aux ministres , avec lesquels pourtant il a dîné. Sévèrement aux secrétaires « Je fais que vous avez commis beaucoup d'indiscretions. Je vous conseille de changer de maniere. »

Jusqu'ici Hertzberg a la grande main : (le Roi n'a pas prononcé son nom au prince Henri , ni le prince à lui) ; cependant le Roi a embrassé tendrement le comte Finchestein ,

(grand chevalier des François, & le seul homme après Knyphausen, à qui le prince Henri se fie, volontairement du moins)... « Je vous remercie, lui a-t-il dit, des éminens services que vous avez si infatigablement rendus à mon oncle, & je vous demande de vouloir m'en rendre à mon tour. » Il est à noter que le comte Finch est l'ennemi implacable de Hertzberg, mais l'oncle de la bien-aimée, mademoiselle de Vofs.

Le testament sera ouvert demain devant les intéressés. Le Roi n'en chicane pas une ligne, sauf un article que, dit-il, il soumet à ses oncles, pour décider de la nécessité de l'abroger. Le vieux Roi a été généreux. La part du prince Henri est deux cents mille écus & une belle bague, indépendamment de ce qui lui revenoit par la convention de famille. Les autres sont très-bien traités aussi, mais moins magnifiquement.

Le prince Henri a une occasion naturelle de rester ; l'enterrement qui se fait à Postdam lui en donne le prétexte. Le Roi ira de là en Prusse & en Silésie , pour recevoir les hommages. C'est un vieil usage de la monarchie. Le prince Henri aura une explication avant le départ ; mais il est résolu d'attendre jusqu'au bout , afin , s'il est possible , de laisser le Roi entamer de lui-même.

Le Roi a dit , en parlant de moi : « je soupçonne qu'il est chargé de m'observer ; probablement son amour pour l'Empereur ne l'exposera pas à la tentation de dire du mal de moi , lorsqu'il n'y en aura pas à en dire. »

Le prince Henri craint , qu'au genre de vie près , la méthode , & sur-tout les rites du gouvernement , ne restent les mêmes. Il me charge de dire que le comte d'Ést** est beaucoup trop froid , trop pincé , trop ministre pour le nouveau Roi. Il supplie qu'on ne marchande pas long-

temps les gages de confiance. On dit, & j'ai oublié de le demander au prince Henri, qui peut-être d'ailleurs ne l'auroit pas su, que le duc de Brunswick est mandé. Le ministre Schulembourg est dans la crise. Le prince Henri, qui l'a si long-temps abhorré & décrié, est résolu de le soutenir. Ce ministre n'est revenu que ce matin. Il a fait, ou plutôt fait faire par Struense, un mémoire apologétique très-adroit, très-sophistique, & où il met sur le compte du feu Roi l'ordre de choses auquel il propose de remédier. Il se déchaîne contre les monopoles, lui qui est à la tête de tous les monopoles; mais il s'efforce de prouver qu'ils (& sur-tout celui de la société maritime) ne peuvent pas être brusquement détruits.

L E T T R E X V I.

22 Août 1786.

LE prince Henri est singulièrement content du nouveau Roi, qui passa avant-hier dimanche la plus grande partie de l'après-midi chez son oncle. Celui-ci avoit été le matin prendre le mot. Il prétend que son neveu lui marque toute sorte de confiance; mais j'ai peur qu'il ne prenne des complimens pour des paroles. Il assure que Hertzberg est prêt à tomber, & je ne le crois pas. Son neveu & lui s'en sont expliqués, dit le prince; je crains qu'en ce cas le neveu n'ait trompé l'oncle; l'esprit conciliateur du Roi, sa bonté naturelle, qui le porte à faire à tout le monde le même accueil, peuvent d'ailleurs induire en erreur, même sans mauvaise foi, & montrent plutôt que son cœur est sen-

sible, qu'ils n'annoncent que son caractère est fort.

Le prince Henri assure que le nouveau Roi est entièrement à la France. Il demande en grace que l'on ne fasse pas attention à ce qu'on a envoyé le colonel ou major Geyfau à Londres pour complimenter ; ce n'est, dit-il, que comme famille ; on a d'ailleurs trompé le Roi : on lui a dit que la cour de Saint-James avoit envoyé complimenter à la mort du roi Georges, ce qui n'est pas vrai. C'est, ajoute-t-on, un tour de M. de Hertzberg. Le prince Henri n'est pas arrivé à temps pour l'empêcher. Si cela étoit à faire, on ne le feroit pas ; (c'est toujours le prince qui parle). On n'a envoyé ni à Vienne, ni à Pétersbourg. (A Vienne, au chef de l'Empire ; presqu'aussi parent que le roi d'Angleterre. — A Pétersbourg ; aussi M. de Romanzow en a-t-il porté des plaintes si amères, que le comte

Fincheſtein, tout modéré qu'il eſt, lui a demandé s'il avoit donc ordre de ſa cour de lui parler ainſi.) Mais, choſe aſſez ſinguliere ! on a envoyé par-tout ailleurs, & nommément le comte Charles de Podewils ; (frere de celui qui eſt à Vienne) pour porter la nouvelle en Suede. Ceci s'écarte du vieux ſyſtème auquel le Roi veut d'ailleurs, dit-on, paroître reſter fidele ; car le Roi de Suede étoit un objet d'averſion pour le feu Roi, & il ne l'eſt pas moins pour le prince Henri. Le colonel Stein (eſpece de favori de l'intérieur) eſt allé en Saxe, à Weymar, à Deux-Ponts, &c.

Le prince Henri voudroit que le miniſtre des affaires étrangères écrivît, & bientôt, que la cour de France eſpere que le nouveau Roi conſolidera l'amitié commencée par ſon prédéceſſeur, donnât à entendre qu'on ne croit pas tous les miniſtres pruffiens auſſi bien intentionnés pour

la France que le Roi lui-même. (Je ne suis pas du tout de cet avis ; car c'est signaler Hertzberg , & l'acharner à la guerre contre notre cabinet ; si ce ministre est à détruire , il ne le faut essayer qu'en lui imputant de gouverner le Roi) ; & que la réciprocité de bienveillance & de bons offices , peut & doit amener une liaison plus étroite. Il voudroit que M. de Calonne lui écrivît bientôt , à lui prince Henri , une lettre ostensible & très-aimable , mais qu'une occasion sûre devroit apporter : il voudroit que l'on recommandât à M. d'Est **, de se déridier ; il voudroit sur-tout que l'on trouvât une maniere de calmer un peu les affaires de Hollande , & que l'on se fît valoir beaucoup par-là.

Le duc de Brunswick a été mandé , & il doit arriver jeudi. Il apporte , dit-on , un second testament , qui étoit déposé dans ses mains. Le premier n'a point été lu devant la famille ,

famille , mais seulement devant les deux oncles & les deux ministres. On a d'ailleurs été porter à chacun son article ; la date de ce testament est de 1769 ; il est fastueux , écrit avec soin & d'un ton oratoire. Le Roi a grande attention de spécifier que les dons qu'il fait sont sur ses épargnes personnelles. Voici le précis des legs. — La Reine a dix mille écus annuels d'augmentation de revenu. — Le prince Henri deux cents mille écus une fois payés , un gros diamant verd , un lustre de crystal de roche , estimé quinze mille écus , un attelage de huit chevaux , deux chevaux de main richement caparaçonnés , cinquante anteaux (petits tonneaux de vin de Hongrie.) — Le prince Ferdinand cinquante mille écus une fois payés , & du vin de Hongrie. — La princesse Ferdinand dix mille écus annuels ; (ce qui ne s'explique que parce qu'elle étoit en 1769 la seule

princesse de la maison qui eût des enfans) & une boîte. — La princesse Henri six mille écus annuels. — La douairière de Brunswick dix mille écus annuels. — La princesse Amélie dix mille écus annuels , & toute la vaisselle particulière du feu Roi. — La princesse de Wurtemberg vingt mille écus une fois payés. — Le duc de Wurtemberg une bague. — Le landgrave de Hesse dix mille écus une fois payés. — Le prince Frédéric de Brunswick idem. — Le duc régnant de Brunswick idem , huit chevaux (entr'autres les derniers que Frédéric a montés) & une bague de diamans estimée vingt-deux mille écus , &c. &c. &c. Le Roi a confirmé tout cela de très-bonne grace. Le seul article qu'il n'ait pas passé , est une fantaisie bizarre que le feu Roi avoit eue pour son corps ; il vouloit être enterré près de ses chiens. Telle est la dernière marque

de mépris qu'il a jugé à propos de donner aux hommes. Je ne fais si l'on aura autant de respect pour le testament qu'on attend , que pour celui qu'on vient d'ouvrir lors même qu'ils ne seroient pas contradictoires. Quant à la situation de cour , la vérité est , je crois , qu'on ignore absolument ce que fera le Roi , & que le prince Henri s'exagere son ascendant ; il bavarde beaucoup avec son neveu ; mais en résultat , il n'y a pas eu encore un seul point convenu entr'eux. A peine cinq jours sont-ils écoulés il est vrai ; mais pourquoi présumer ? Il soutient le ministre Schulembourg , & je fais que Schulembourg a trouvé le roi sec & froid. Il avoit un choix pour la mission de France , & je fais que le Roi en a un autre , qu'il ne le lui a pas même caché. D'ailleurs , il écoute tout & ne s'explique sur rien. Bishopswerder lui-même ne fait peut-être pas ce qu'il fera ; & s'il est sage , il ne se pressera pas.

J'ai vu deux fois M. Hertzberg. Je l'ai retrouvé le même, à un peu de diffimulation près. Il s'est beaucoup défendu avec moi d'être Anglois. Il ne m'a pas paru croire le moins du monde avoir besoin du prince Henri, chez lequel il n'a pas même été, ce qui est très-marqué ou plutôt indécent, d'après sa promotion à l'Aigle-noir. J'ai voulu lui insinuer qu'il lui seroit très-aisé de se rapprocher de l'oncle par le neveu. Il a décliné en me remettant cependant pour le prince Henri un mémoire apologétique sur ses discussions personnelles avec le baron Knyphausen. Ou le prince Henri, ou Hertzberg sont très-trompés ; & peut-être ils le sont tous deux : toujours est-il, que Hertzberg soupe presque tous les soirs avec le Roi, & que l'opinion de quelques gens instruits est que ce ministre & le général Moellendorf seront chargés de l'éducation du prince de Prusse.

Le marquis de Luchefini a conservé sa place auprès du nouveau Roi ; mais jusqu'ici il n'a été chargé que du poëme pour l'enterrement ; c'est le secrétaire du prince Henri qui , dit-on , fait la musique. Et voilà une de ces choses qui tournent la tête à l'oncle !

J'ai envoyé au Roi mon grand mémoire : il m'en a seulement accusé la réception , en ajoutant que je pouvois être sûr que ce qui lui viendrait de moi lui feroit toujours plaisir , & que les choses obligeantes qui lui arriveroient , ne lui paroîtroient jamais plus flatteuses que de ma part.

.
.
.
.
.
.

P. S. Les ministres ont prêté serment hier à trois heures ; ainsi , point

de changemens probables d'ici à quelque temps. Le comte d'Arnim Boytzembourg, mandé par le Roi, est venu en toute diligence, & a passé la soirée hier avec lui. Je ne le crois propre qu'à une place de cour ; cependant, il pourroit être question de la mission de France ; plus probablement de la place de grand-maréchal, ou du ministère du Landſchafft, espece de président des États, qui influe sur la répartition de l'impôt & autres arrangemens intérieurs.

L E T T R E X V I I .

26 Août 1786.

JE crains que mes prophéties ne se vérifient. Le prince Henri me paroît n'en être plus qu'à l'attitude avec son neveu. Un article du testament de l'aïeul du Roi a disposé la succession de certains bailliages , de manière à donner quarante ou cinquante mille écus de rente de plus au prince Henri , y compris une augmentation de revenu au prince Ferdinand. Les circonstances n'étant pas exactement les mêmes que celles qu'a prévu le testateur , les ministres , c'est-à-dire Hertzberg , ont prétendu que la substitution n'avoit plus lieu ; & le Roi , en éludant l'exécution du legs , a proposé à son oncle de faire juger la question de droit en Allemagne , en

France ou en Italie. Le Prince lui a écrit une lettre ingénieuse & noble, mais où il indique l'ennemi. Le Roi a redoublé de caresses extérieures pour son oncle, & soumis le procès aux trois ministres de justice qu'a nommés le Prince; mais j'en conclus que l'oncle gagnera le procès du bailliage, & jamais celui de la régence. Cependant Hertzberg m'a chargé de quelques avances auprès du Prince, & cela montre, ce me semble, qu'il n'est pas parfaitement sûr de son fait. Je n'ai j'amaïs pu engager le prince à s'y prêter; tantôt bouffi, tantôt agité, il ne fait commander ni à son visage, ni à ses premiers mouvemens: il est faux, & ne fait pas être dissimulé; doué d'idées d'esprit, & même de quelque talent, il n'a pas un avis à lui. Petits moyens: petits conseils: petites passions: petites vues: tout est petit dans l'ame de cet homme: tandis qu'il y a du gigantesque, &

nulle méthode dans son esprit ; haut comme un parvenu ; vaniteux comme un homme qui n'auroit nul droit à la considération ; il ne peut ni mener , ni être mené. C'est un de ces exemples trop fréquens , qu'un petit caractère peut tuer les plus grandes qualités.

Ce que le nouveau Roi craint le plus , c'est de passer pour être gouverné : sous ce rapport , le prince Henri est de tous les hommes celui qui lui convient le moins ; car je crois qu'il consentiroit à ne pas gouverner , pourvu qu'il passât pour tout faire.

Changement notable. Le directoire général est remis sur le pied où il étoit sous Frédéric-Guillaume premier. C'est une bonne opération. De la fureur de Frédéric II de tout faire , il avoit résulté qu'il étoit un des Rois de l'Europe le plus trompés. De la manie d'expédier toutes les affaires du royaume en une heure & demie ,

il suivoit que les ministres étoient maîtres absolus dans leurs départemens. Maintenant ils seront obligés de tout conclure en comité; chacun aura besoin de l'aveu, de la sanction de tous les autres. C'est en un mot une espece de conseil. Cela sans doute a ses inconvéniens; mais où n'y en a-t-il pas?

L'arrêt de suppression de lotto est signé, à ce qu'on assure. J'aurai du moins fait ce bien à ce pays; mais le Roi laisse sortir le dernier tirage, & cela est mal-adroit; il auroit fallu qu'il n'y en eût point sous son regne. Au reste, ceci n'est peut-être qu'un bruit populaire.

Le duc de Brunswick est arrivé cette nuit. M. de Ardenberg-Reventlau, homme de mérite, & son ministre favori, comme M. de Feronce est le principal, l'avoit précédé à quatre heures un quart. Le Duc est entré chez le Roi qui se lève à quatre heures; à six heures & demie

il étoit aux manœuvres. Le Roi n'a été avec lui ni froid ni chaud. Il se pourroit qu'à ce voyage il n'y eût entr'eux que de la politesse. La seule force des choses peut amener un tel premier ministre , qui au reste ne tapiferoit pas en dehors, & une fois arrivé seroit tenace. Je ne causerai avec lui que demain. Le testament qu'il a apporté sera probablement brûlé ; il est, dit-on , fort antérieur à l'autre , & remonte à 1755.

Le landgrave de Cassel vient , à ce qu'on assure ; le duc de Weymar aussi ; celui des Deux-Ponts encore , & même le duc d'Yorck ; je doute au moins de celui-ci.

Hertzberg prétend que le Roi , se portant caution du Stadhouder , nous devons être tranquilles sur la Hollande ; mais il ne nous dit pas les moyens de faire respecter cette caution.

Le prince Henri voudroit que l'on fît mettre dans un bulletin , que

M. de Hertzberg, dont tout le monde ne dit pas du bien, paroît avoir toute la confiance du nouveau Roi, & même être le maître des affaires. Il est probable que cette dernière imputation est en effet le meilleur moyen de perdre un homme sous ce regne.

Il y a beaucoup de petites faveurs de cour d'accordées, & pas une grande place de donnée. J'ai essayé (j'étois en mesure pour cela) de raccommoder Hertzberg & Knyphausen, en leur montrant que leur coalition seroit un trône inébranlable. Knyphausen a refusé, parce que, m'a-t-il dit, Hertzberg est si faux, qu'on ne peut jamais savoir s'il est sincèrement réconcilié; or, il vaut mieux, dit le baron, être ennemi ouvert, qu'ami équivoque d'un homme qui a plus de crédit que nous.

Je suis porté à croire qu'il faut culbuter Hertzberg, si l'on veut que les Prussiens soient François. Au

reste , trois mois sont nécessaires pour tirer un pronostic un peu raisonnable ; mais , encore une fois , si vous avez quelque grande vue politique sur ce pays & sur l'Allemagne , finissez ces querelles bourgeoises de la Hollande , qui aussi bien ne sont que des tracasseries bonnes à ceux qui ont leur fortune à faire , & non à ceux qui ont leur fortune faite.

L E T T R E X V I I I .

29 Août 1786.

LE pronostic devient tous les jours plus difficile à tirer ; & ce n'est que du temps que l'on peut en attendre un raisonnable. Le Roi paroît vouloir renoncer à toutes ses habitudes ; c'est le prendre bien haut. Il a fait trois voyages à Schuenhausen ; il n'a pas même regardé mademoiselle de Voff ; il n'a pas eu l'apparence d'une orgie , pas touché une gorge de femme depuis qu'il est sur le trône. Un confident de foibleffes lui a proposé d'aller à Charlottenbourg ; il a dit *non ; toutes mes anciennes allures sont là*. Il se couche avant dix heures du soir , & il est levé à quatre : il travaille prodigieusement , & certainement avec quelque difficulté ! S'il persévère , il fera l'exemple uni-

que d'une habitude de trente ans vaincue, & fans doute alors il a un grand caractere qui nous déjouera tous; mais dans cette supposition-là même, qui est si loin d'être probable, combien peu d'esprit & de moyens! Il faut que cela soit bien fort, puisque ceux-là même qui le louent le plus extatiquement, commencent par abandonner la cause de son esprit. Le dernier jour où il a fait manœuvrer, il fut ridicule, lent, lourd, monotone. Les troupes furent mises quatre fois de suite en colonne, & finirent par parader; cela dura trois heures, & cela sous les yeux d'un connoisseur tel que le duc de Brunswick. Tout le monde étoit mécontent; hier il fut mal au premier jour de cour; il oublia quelques-uns des ministres étrangers, ne dit que des mots communs, hâtés, embarrassés, mal arrangés, cela dura à peine cinq minutes; il nous quitta aussi-tôt pour

aller à l'église, car il ne manque point à l'église, & déjà le zele religieux, les homélies, les flatteries dans la chaire sortent de toutes parts.

Le prince Henri a gagné le procès des bailliages, comme je l'avois prévu; il n'est d'ailleurs pas plus avancé qu'il n'étoit, & par conséquent il l'est moins. Il dîne tous les jours avec le Roi, & fait mal; il affecte de lui parler à l'oreille, & fait mal; il ne cesse de lui parler affaires, & fait mal. Le Roi va seul chez le duc de Brunswick; il y va aussi avec Hertzberg, ou l'y rencontre. Le duc prétend ne se mêler que du militaire, la seule chose qu'il entende, dit-il. Je ne l'ai encore vu que devant du monde. Il m'a fait donner pour mercredi matin un rendez-vous particulier.

Le parti anglois s'agite toujours beaucoup; mais cela même prouve qu'il rencontre des difficultés; & en effet c'est une alliance si fort contre nature,

nature que celle qu'il peut offrir en comparaison de la nôtre, qu'il ne faudroit pas même, ce me semble, se laisser dévoyer par des gaucheries ; si le nouveau Roi en faisoit.

Au reste, ce prince devient très-difficile à observer utilement. Il prend les rites sévères de l'étiquette allemande. On croit qu'il ne verra point d'étrangers, du moins de quelque temps. Or, je saurai bien ce qu'on peut apprendre par l'espionnage subalterne des valets, des courtisans, des secrétaires, & l'intempérance de langue du prince Henri ; mais il n'y a que deux moyens d'influer ; c'est en donnant, ou plutôt faisant naître des idées au maître, ou à ses ministres. Au maître ? Comment, dès qu'on ne l'aborde pas ? Aux ministres ? Il n'est ni facile ni très-convenable de leur parler d'affaires, quand on n'est pas accrédité, & les discussions de hasard sont courtes, vagues & tronquées. Si l'on me croit

propre à quelque chose , on doit m'envoyer en lieu où je sois accrédité ; autrement , j'ai peur de ne cou-
ter ici plus que je n'en rapporterai. Le comte de Goertz va en Hollande ; je ne fais si c'est pour relever Thulemeier ou *ad tempus*. Le fils du comte Arnim le suit. C'est un plançon pour le corps diplomatique. Ce M. de Goertz n'est point un homme sans habileté : envoyé en Russie avec toutes sortes de défavantages , il est parvenu à bien connoître le pays ; il est froid , sec , disgracieux , mais fin , maître de lui , quoique violent , & bon observateur. Certainement , au reste , il est du parti anglois : féal de Hertzberg , & convaincu que l'alliance de la Hollande avec nous , tout-à-fait contre nature , ne sauroit durer longtemps. J'avoue que je le pense comme lui , sur-tout si nous abusons de nos avantages.

Il y a un nouveau ministre de désigné *in petto* pour la France ; je n'ai

pas pu découvrir encore qui c'est ; mais Hertzberg soutiendra autant qu'il pourra ce ridicule Goltz. Le Schulenburg baissé tous les jours. Déjà l'on a entamé à la société maritime son monopole du café : ce n'est pas un objet de moins de quatre millions & demi de livres pesant de cette féve pour les diverses provinces de la monarchie prussienne, sur quoi l'on peut remarquer qu'en général l'usage du café, tous les jours plus universel en Allemagne, fait tomber successivement & beaucoup celui de la bière. Il y auroit un profit prodigieux à ôter à la même compagnie les sucres ; mais ce n'est pas trop la peine de détruire des monopoles pour les remplacer par des monopoles, même au compte du Roi.

On paie les dettes personnelles du nouveau Roi ; c'est le ministre de Blumenthal qui a ce détail. Il y aura, dit-on, d'assez grandes déductions, mais elles doivent n'être pas injustes,

car on ne crie point à cet égard. Au reste, Frédéric II, outre le trésor, a laissé des épargnes considérables, que les dettes personnelles de Frédéric-Guillaume absorberont à peine; il réformera son opéra italien, dit-on; tout le monde croit qu'il en aura un françois: cela, certainement, ne feroit pas un médiocre point d'appui pour l'intrigue. La liberté du scrutin est rendue à l'académie, & les Allemands y seront désormais admis. Je regarde la curatelle de ce corps comme une faveur & un assez grand ressort pour Hertzberg, qui sera curateur de nom, & président de fait. Or, la présidence de l'académie est si bien un ministere, que Frédéric l'avoit pris pour son compte depuis l'inquiet & morose Maupertuis. M. de Hertzberg m'a dit à la cour: « Vous me devez un » compliment; » lequel? » — Je suis » curateur de l'académie, & j'y suis » plus sensible, je m'en trouve plus » honoré que du cordon.» (Quarante

personnes nous écoutoient.) — « Af-
» surément, lui ai-je répondu, si c'est
» le ministère de l'instruction, c'est
» le premier de tous. »

Le Roi ne se ruine pas en dons.
Il n'a encore conféré, au-delà des pré-
bendes qui ne lui coûtent rien, qu'une
pension de trois cents écus (au géné-
ral Levald)... J'apprends qu'il vient
d'en donner une de huit cents écus au
poète Rammler: il y auroit peut-être
plus de délicatesse à ne pas commen-
cer par les trompettes.

L E T T R E X I X.

2 Septembre 1786.

T O U T confirme mes prédictions. Le prince Henri est à peu près brouillé avec son neveu ; l'oncle ne s'en console pas , & pense à faire retraite à Rheinsberg : il y retournera presque certainement pendant le voyage du Roi en Prusse & en Silésie ; ce n'est probablement qu'au retour de ces deux voyages que nous verrons de grands changemens , s'il doit y en avoir. Il en est cependant , outre celui que j'ai mandé , un autre très-marqué ; c'est une commission pour examiner la régie , ce qu'il faut en conserver , les droits que l'on peut en faire disparoître , ce qu'il faut relâcher , sur-tout en fait d'accises.

M. de Werder , ministre d'Etat ,
ami intime de Hertzberg , ennemi de

Schulembourg qui l'a mis en place, beau-père du secrétaire de la légation angloise, ou peut-être de sa femme, est à la tête de cette commission : les autres membres sont des choix ridicules ; mais ce seul projet de réforme est très-agréable à la nation, autant que la pension de huit cents écus faite au poète Rammler, & la promesse de l'admission des Allemands dans l'académie l'est aux distributeurs de la renommée. Reste à savoir si ce n'est pas trop tôt faire espérer au peuple, & s'il ne falloit pas être sûr des remplacements, avant de faire pressentir des soulagemens.

Le Roi va en Prusse avec messieurs de Hertzberg ; (chose sans exemple qu'un ministre suive le Roi hors de son département !) Goltz, surnommé le Tartare ; Boulet, ingénieur françois ; le général de Goertz, Gaudi, & Bishopswerder.

Ce Goltz le Tartare est celui qui, dans la dernière campagne de la guerre de

sept ans, amena cinquante mille Tartares de la Crimée & des environs, qui venoient faire une diversion en faveur du Roi de Prusse, & déjà étoient à Bender, lorsque la paix se conclut. Avec tout cela, ce Goltz est peu de chose, au-delà d'un bon officier & d'un homme très-actif. Il ne dut ce grand & singulier succès qu'à un Hollandois nommé Biskamp, qu'il trouva en Crimée, & s'attacha cet homme très-habile, très-actif, qui favoit la langue, connoissoit le pays, & il servit à souhait Frédéric II, qu'à la vérité il a bien fait payer. Ce Biskamp est à Warsovie oublié, & cela est fort étrange. J'ai cru que le détail de ce fait, très-peu connu, pourroit intéresser.

Boulet est un honnête homme, auquel le Roi, qui lui doit ce qu'il fait sur les fortifications, montre de l'affection.

Le général de Goertz est le frere de celui qui va en Hollande, & ne

le vaut pas ; c'est un homme fin , astucieux , & dont la foi est très-soupçonnée.

Gaudi est le frere du célèbre général de ce nom ; peu connu jusqu'ici comme ministre du département de Prusse , mais homme capable , instruit , ferme , décidé , & incontestablement le plus fait pour influencer dans l'intérieur depuis la reconstruction du grand directoire.

Vous savez qui est Bishopswerder ; il vient d'être fait lieutenant-colonel aussi-bien que Boulet.

Le Roi a dit à Schulembourg qu'il décideroit au retour de la Prusse , lesquels de ses neuf départemens lui seroient ôtés. Lui & sa femme sont les seules familles de ministres non invitées à la cour. Toutes les probabilités sont , que Schulembourg demandera son congé , si ses collegues continuent à l'humilier & le Roi à le dédaigner ; mais Struensée restera probablement ;

& alors il se propose de travailler dans nos fonds publics de concert avec nous ; sur-tout si le Roi lui donne , comme il est apparent , la manutention des quatre millions d'écus (à peu près seize millions de notre monnoie) qu'il destine à des opérations de finance antérieures. Struensée est le seul qui les entende , & ceci n'est pas à négliger , comme on l'a fait jusqu'ici , au point même de me mettre dans l'impossibilité de le tenir au courant. Nous pouvons tirer parti de lui pendant la paix ; mais si , par malheur , les nouvelles qui se disent à l'oreille , de la plus mauvaise santé de l'Electeur de Baviere , s'aggravoient , comptez sur la guerre , car elle me paroît inévitable. Est-il bien temps de vivre au jour le jour comme nous faisons , quand chaque mois (la mort de ce Prince peut arriver même avec probabilité tous les mois) menace de jeter l'Europe dans une inextricable confusion ?

M. de Larrey , envoyé pour complimenter de la part du Stathouder , dit hautement qu'il est impossible que les affaires de la Hollande s'accommodent sans effusion de sang ; & sur cela Hertzberg spécule à perte de vue ; mais le secret est fort bien gardé par les entours du Roi.

L E T T R E X X.

*A M. le Duc de**.**2 Septembre 1786.*

PAR quelle fatalité, Monsieur le Duc, votre lettre du 16 ne me parvient-elle qu'aujourd'hui, & sur-tout pourquoi n'a-t-elle pas été écrite quelques semaines plutôt? On ne saura jamais peut-être combien la proposition qui termine cette lettre, laquelle faite dans d'autres circonstances que les derniers jours de la vie du Roi, eût été acceptée courier par courier, pouvoit être importante. On ne saura jamais ce que, présentée à temps, elle eût fait, empêché, dirigé, avec un Prince qui a peu d'étoffe peut-être, mais qui est reconnoissant, & qui est plus certainement un honnête homme

qu'il ne fera un grand Roi ; de forte que c'est plus à son cœur qu'à son esprit qu'il faut parler , & sur-tout qu'il le falloit dans un temps où il étoit tout autrement accessible qu'aujourd'hui , que le voilà palissardé par système & par l'intrigue. Comment aucun autre que vous n'a-t-il eu cette idée dans le pays que vous habitez ? Comment le cabinet de Versailles a-t-il abandonné à Serilly le mérite d'offrir , & de petites sommes encore ? Comment a-t-on laissé au duc de Courlande celui de nettoyer toutes les dettes criardes ? Que les vues mesquines , & l'étroite routine , & la lourde prudence de certains personnages sont impolitiques & désastreuses ! Dans quelles mesures cela mettoit nous , & moi personnellement avec lui ! Tout m'eût été possible & facile ! ... mais il n'y faut plus penser ; il ne faut que se souvenir de cette preuve nouvelle , que vous avez toujours raison.

J'ai tenu depuis la mort du Roi votre cabinet très au courant des phrases auliques ; & ma dépêche d'aujourd'hui , dont notre ami commun vous lira sans doute une grande partie , est un résumé fait de mon mieux des probabilités actuelles & futures. Vous y verrez que le prince Henri a déjà fait son sort ; que son petit caractère a échoué contre l'écueil de sa grande vanité dans cette circonstance si grave , comme dans tant d'autres ; qu'il a montré tout à la fois une avidité prodigieuse de régner , une morgue repoussante , un pédantisme insupportable , le dédain de l'intrigue ; tandis que sa vie n'est que petite , basse & sale intrigue ; le mépris des ministres influens ; tandis qu'à un seul homme près , (le baron de Knyphausen , tous les jours à la veille d'une apoplexie) il n'a pas un entour marquant qui ne soit sot , vil ou fripon ; qu'enfin il est impossible d'être plus loin

de la faveur , & sur-tout du crédit ; & même de s'être mis en situation où il soit plus difficile de la recouvrer.

Je persiste donc à croire que le duc de Brunswick, maître de lui, nullement ostentateur, & profondément habile, fera l'homme de la chose, non pas aujourd'hui, mais au jour de la nécessité. J'en ai longuement déduit les raisons, & je les crois sans réplique, vu l'ordre de faits & de circonstances que je vois & celui que je prévois. Tout cela ne rend que plus nécessaire l'exécution de votre projet que je regarde comme très-praticable, même avec les *à poco*, par les mains desquels il vous faudra les faire passer, si vous suivez, avec votre dextérité naturelle & votre irrésistible séduction, le plan d'y intéresser l'amour-propre du maître, de manière que ce soit sa chose, & que, comme vous dites si bien, par lui seul elle soit apprise, à ses mi-

nistres. Je dis que votre projet n'en devient que plus nécessaire à réaliser, car l'Angleterre intrigue ici avec une grande activité pour son compte, à l'ombre des intérêts de la Hollande qui tiennent fort au cœur du cabinet de Berlin. Or, ce que j'insinue souvent ici, à savoir que la puissance prussienne n'est point assez consolidée pour que le choc de notre système combiné avec celui de l'Autriche ne la réduisît pas en poudre, n'est pas tellement irreplicable, grâce à la Russie, qu'il n'y ait beaucoup de choses à m'objecter : & toujours resteroit-il même, dans les suppositions les plus défavorables à la Prusse, 1°. que ce seroit ouvrir une déplorable carrière à des jeux sanglans, sous un directeur aussi mal habile que l'Empereur le moins militaire des hommes; 2°. que le plus grand succès laisseroit, sans contre-poids en Europe, un prince qui a des droits & des prétentions à tout; 3°. enfin, & sur-tout que
c'est

c'est chercher bien péniblement ce que la nature des choses nous offre , comme le printemps fait succéder des bourgeons productifs à du bois mort & sec.

Il y a quelques fautes de chiffres qui font que je n'ai pu saisir la base de votre dissentiment avec moi sur le système maritime ; mais je connois trop l'extrême justesse de votre esprit qui ne se paie pas d'illusions , pour croire que nous soyons très-oppoſés ; & , quant à moi , je n'ai jamais prétendu dire que nous ne dussions avoir une marine capable de faire respecter notre commerce. Il s'agit seulement de déterminer jusqu'où doit s'étendre ce commerce , du moins activement protégé. Vous sentez , tout aussi bien que moi , qu'une alliance avec l'Angleterre ne peut porter solidement que sur un traité de commerce , qui trace une ligne de démarcation nette , précise & distincte ; car ils n'auroient pas aussi beau jeu que

nous à une liberté illimitée ? comment soutiendroient-ils notre concurrence ? Et ces Indes, ces Antilles ne feront-elles pas jusqu'à la fin le pommier de la discorde, si l'on n'en cerne pas les racines parrafites & voraces ?

Quoi qu'il en soit, monsieur le Duc, ne vous laissez décourager ni par les dégoûts, ni par les difficultés ; gravissez d'un pas ferme, quoique mesuré, & avec une suite inflexible, le seul sentier non frayé qui puisse mener aujourd'hui à la gloire politique, & ce qui est plus substantiel, à la pacification de l'univers. Il est si beau de réunir à tous les talens des héros, les principes d'un sage, & les vues d'un philosophe ! c'est une couronne si peu vulgaire, que de changer par un seul acte diplomatique toutes les vieilles formules, toutes les pitoyables rubriques, toutes les tracasseries meurtrières de la politique moderne, que

vosre courage doit être bien puissamment soutenu par une si magnifique perspective.

Vous savez si je vous suis tout dévoué , & si vous pouvez disposer de moi.

L E T T R E X X I.

5 Septembre 1786.

IL est impossible que l'on vous donne des nouvelles plus exactes sur la situation du prince Henri avec le Roi, que celles dont mes précédentes sont remplies. Le prince lui-même ne se farde plus sa position, & passant d'une extrémité à l'autre; comme tous les hommes foibles, clabaudant déjà, disant que le pays est perdu; que les prêtres & les fots, & les catins & les Anglois vont le précipiter dans l'abyme, il acheve par l'intempérance de sa langue, ce que les indiscretions du chevalier d'O***, & les confidences personnelles de l'oncle au neveu quand il n'étoit que prince de Prusse, ont probablement trop fait connoître à Frédéric-Guillaume; il acheve, dis-je, de se perdre dans

l'esprit du Roi. Voilà mon opinion ; il quittera , si on le lui permet , ce pays où il n'a pas un ami , ni une créature , si ce n'est dans le subalterne le plus abject ; il quittera ce pays ; ou il deviendra fou ; ou il mourra : voilà mon pronostic.

Ce n'est pas que je sois convaincu que ce gouvernement-ci doive toujours marcher par des subalternes. Le Roi a trop peur d'avoir l'air d'être gouverné , pour n'en avoir pas besoin. Pourquoi seroit-il le premier homme chez qui les prétentions n'auroient pas été en raison inverse de la réalité ? Frédéric II , que la nature avoit si bien fait naître pour le commandement , n'a jamais montré la peur de paroître être mené. Il étoit sûr de ne l'être pas ; celui-ci en tremble ; il le fera donc. Tant que les choses iront toutes seules , il n'en aura pas l'air ; rien n'est plus aisé dans ce pays-ci , que de recevoir & de dépenser. La machine

est montée de manière qu'il y a de si gros excédens ! quelques attentions de détail , quelque surveillance de police , quelques changemens dans les sous-ordres , quelques coquette-ries à la nation ; (à laquelle , soit dit en passant , on paroît résolu d'im-moler l'amour-propre des étrangers , de sorte qu'ainsi que je l'ai toujours dit , la gallomanie du prince Henri nous a fort mal servi , même en ceci) cela va tout seul. Il se fera du bien ; car ce n'est pas ici comme ailleurs , où le passage entre le mal & le bien est quelque-fois pire que le mal , & où les ré-sistances sont terribles. Tout se fait *ad nutum*. D'ailleurs , les cordes sont si tendues , qu'elles ne peuvent qu'être relâchées. Le peuple a été si opprimé , si vexé , si pressuré , qu'il ne peut plus qu'être soulagé. Tout ira donc , & presque de soi-même , tant que la politique exté-rieure sera calme & uniforme. Mais

au premier coup de canon , ou seulement à la première circonstance orageuse , comme il crouleroit , tout ce petit échafaudage de médiocrité ! comme les ministres subalternes se rapetisseroient ! comme tout , depuis la chiourme effrayée , jusqu'au chef éperdu , appelleroit un pilote !

Qui seroit ce pilote ? le duc de Brunswick. Je n'en doute presque pas ; parce que le petit amour-propre n'est plus rien au jour de la bagarre , qu'une aptitude de plus à la peur ; parce que d'ailleurs le Prince est de tous les hommes celui qui ménagera le plus le petit amour-propre ; qu'il se contentera de faire sans paroître qu'il sera le serviteur des serviteurs , le plus poli , le plus humble , & à coup sûr le plus adroit des courtisans , en même temps que sa main de fer enchaînera toutes les petites vues , toutes les intrigues , tous les partis. Voilà mon horoscope , & je ne crois pas qu'il y en

ait un autre de raisonnable à tirer aujourd'hui.

En l'état, c'est Hertzberg qu'il faut ménager, & le comte d'Est** n'y est pas propre, parce qu'il l'a trop déserté autrefois, & qu'il sent bien qu'il y auroit indécatesse & lourde gaucherie à revenir trop brusquement. Au reste, ce Hertzberg peut se perdre lui-même par ces jactances & son ostentation vaniteuse. C'est un moyen de culbuter les gens en place que les courtisans emploieront, vu le caractère du Roi, & qui pourra réussir.

Mais c'est la Hollande, cette Hollande convulsive, à laquelle il faudroit aviser. On est convaincu que nous y pouvons tout; & bien que je ne croie pas cela aussi vrai qu'on le tient pour indubitable, je pense du moins que si l'on disoit au parti qui s'est tant avancé, probablement sur la conviction, que nous étions derrière lui pour le soutenir, (car com-

ment se chargeroient-ils sans sûretés dans les futurs contingens d'une telle responsabilité ?) *arrêtez-vous à tel point*, on ne fut pas obéi. On sent bien qu'à cet égard je ne prétends ni ne veux donner d'avis. Je suis trop loin de la vérité ; je ne la vois que par le verre à facettes des passions, & M. d'Est * * ne me dit rien ; mais ce que j'apperçois distinctement, c'est que l'orage qui se forme sur ces marais, peut envelopper d'autres pays. La légation françoise de Berlin ne vous dira pas cela ; ce n'est pas sa manière de voir : elle est persuadée que l'intérêt de frère n'influera point sur les liaisons du Roi. Moi, j'en doute ; j'ai de fortes raisons d'en douter. Hertzberg est tout Hollandois ; c'est la seule façon décente qu'il ait d'être Anglois ; & ce ministre peut beaucoup pour la politique extérieure qu'au demeurant il n'entend pas. Je lui disois l'autre jour sur son éternelle répé-

tition : LE ROI SERA CAUTION
 DU STATHOUDER. « Je respecte
 » trop le Roi pour vous demander
 » qui fera la caution de la caution ;
 » mais j'oserai vous dire : *comment*
 » *fera-t-il respecter sa caution ?* Qu'ar-
 » rivera-t-il , lorsque la France lui
 » aura démontré que le Stadhouder
 » est contrevenu aux engagemens
 » pris sous sa sanction ? Ce n'est
 » pas de la Hollande que le Roi
 » est beau-frere ; & l'affaire de Na-
 » ples vous montre assez comment
 » on fait éluder les interventions
 » de famille. Que peut le Roi contre
 » la Hollande ? Et n'est-il pas trop
 » équitable pour exiger que nous ,
 » qui ne pouvons pas vouloir que les
 » Hollandois soient Anglois , nous
 » risquions notre alliance pour le
 » chevalier des Anglois ? » . . . A
 tout cela Hertzberg , qui ne voit
 dans ce monde sublunaire que Hertz-
 berg & la Prusse , répondit des cho-
 ses vagues ; mais à ces mots : *que*

peut le Roi contre la Hollande? il dit entre ses dents avec un air très-sombre : *elle ne le défieroit pas , je crois.* Encore une fois , prenez garde à la Hollande , où la légation angloise assure , par parenthèse , que nous avons acheté la ville de Schiedam ; que M. de Calonne nommément y prodigue l'or , & qu'en un mot il est personnellement le tison de la discorde.

J'ai réservé les questions qui commencent votre lettre pour les dernières : d'abord , parce qu'elles sont moins pressées , puisqu'il paroît impossible que l'Empereur entreprenne rien sur la Turquie européenne avant le printemps prochain ; ensuite , parce qu'il me faut me recorder , le concours des circonstances de la mort du Roi & de l'avènement de Frédéric-Guillaume au trône , ayant demandé presque exclusivement mon attention , & repoussé dans un plus grand éloignement les objets moins

voisins : encore crains - je bien que ma moisson ne soit stérile ; la Prusse n'ayant , avec ces pays dispersés à plus de quatre cents lieues , aucune relation ni de commerce ; parce qu'il n'y a point de grand négociant ; ni de politique , parce que les diplomaties prussiennes sont extrêmement mauvaises. Et quant aux particuliers qu'on voit dans le monde , ils sont si ignorans , qu'on n'en peut tirer aucune lumière. Buckholz qu'ils ont à Varsovie , homme très - ordinaire , mais actif ; & leur chargé d'affaires à Pétersbourg , Huttel , homme instruit , leur mandent que la Russie est plus pacifique que le Turc , & que les provinces de l'intérieur ottoman invoquent la guerre. Quant aux provinces frontieres , celles qui appartiennent aux Tartares , ne sont certainement pas amies des Russes. La Moldavie & la Valachie ont des Hospodars , qui en leur qualité de Grecs sont sûrement vendus

à qui veut les acheter , & par conséquent à la Russie. L'Empereur les tracasse , & se fait haïr là comme ailleurs. J'en dirai davantage , & je tâcherai d'esquiffer l'idée d'un voyage sur les bords de ces contrées , fait sous le déguisement de marchand & dans le plus sévère incognito ; il instruiroit de l'état des frontieres , des magasins , des dispositions des peuples , &c. &c. ; enfin , de ce qu'on doit craindre ou espérer dans le cas où il en faudroit venir au VETO armé (dans lequel il est bien probable que le Prusse nous aideroit très-volontiers & de toute sa force) ; c'est-à-dire , si l'Empereur se décidoit à ne tenir aucun compte de nos représentations , comme il en a déjà fait montre deux fois. Peut-être serois-je plus utile dans un tel voyage qu'à Berlin , où ma carrière est semée de chausses-trapes , & où elle le fera aussi long-temps , qu'on ne m'accréditera pas , du moins comme conver-

feur ; ce qui seroit d'autant plus convenable peut-être , qu'on s'ouvre quelquefois davantage à un tel interlocuteur qu'à un ministre ; attendu que les refus ou les propositions n'ont plus les conséquences ministérielles , & qu'ainsi l'on s'éclaircit les uns les autres sans se compromettre.

Faites une sérieuse attention à ceci , je vous prie. En vain me recommandez-vous de *peu marquer*. Permettez-moi de vous le dire : il est impossible , malgré tous mes efforts , que je ne marque pas. J'ai trop de célébrité & d'affinités avec le prince Henri , qui est un vrai héros - femme , & qui n'a aucune espece de secret ; on me fait parler lorsque je n'ai rien dit ; on dénature ce que j'ai dit , lorsque j'ai parlé. Il est impossible de se faire une idée de tout ce qu'on m'a prêté depuis la mort du Roi ; c'est-à-dire , depuis une époque où j'ai profité de l'interruption des sociétés , pour me tenir absolument

clos , & ne travailler qu'en minant. Le comte d'Est * * me défavorise autant qu'il peut. La légation angloise crie : *fœnum habet in cornu : longè fuge*. Les favoris m'écartent ; les beaux-esprits , les prêtres & les visionnaires font ligue , &c. &c. : chacun craint pour son domaine , parce que ma destination n'est pas connue. Je ne puis rester avec utilité , qu'autant qu'on trouvera moyen de faire dire au comte Fincheſtein , que je ne ſuis rien qu'un bon citoyen & un bon obſervateur ; mais que je ſuis cela , & qu'on m'a permis de donner mon avis. Je ne puis pas douter que ce Miniſtre ne deſire fort qu'on lui diſe ce peu de mots ; quoi qu'il en ſoit , je dois-en conſcience le répéter : mon rôle devient tous les jours plus difficile & plus louche ; & pour que je ſois vraiment utile , il me faut un caractère quelconque , ou être employé ailleurs.

Le prince Henri chante aujourd'hui la palidonie. Il réprétend encore une fois Hertzberg enferré, & incessamment perdu. Il dit des merveilles du duc de Brunswick. Il se promet tôt ou tard une grande influence ; il ne se pressera pas ; il louvoiera six mois ; il assure que les projets anglois sont absolument avortés. Hertzberg, dit-il, se conduit comme s'il avoit perdu la tête, & précisément comme si lui prince Henri le conseilloit, pour le précipiter, &c. &c. Enfin, c'est un mélange d'exaltation & de rodomontades, de présomption & d'anxiétés, un flux de paroles sans rien de positif, de demi-mots sans valeur déterminée ; que de l'exagération & de l'enflure ; d'où il est difficile de conclure s'il se trompe, ou s'il veut tromper : s'il soutient le procès de son amour-propre, ou s'il se repaît d'illusions, ou même s'il a lui récemment à ses yeux quelque rayon d'espoir ;

d'espoir; car, ainsi que j'ai l'ai dit, il n'est vraiment pas impossible que Hertzberg se perde par sa jactance. Au reste, le prince Henri me presse de me faire donner un caractère pendant que le Roi sera en Prusse & en Silésie, ou du moins un crédit quelconque auprès du comte Finchestein, qui puisse le communiquer au Roi.

Rien n'est changé dans les nouvelles habitudes de celui-ci; madame Rietz est allée le voir une seule fois. Mais samedi passé il écrivit au fils qu'il a de cette femme, avec cette souscription: *à mon fils Alexandre, comte de la Marche*. Il a ennobli & même baronnisé la maîtresse du margrave Schwedt, (baronne de Stoltzenberg; c'est le titre d'une baronnie d'environ huit mille écus de rente que le Margrave lui donne) qui n'est autre chose qu'une assez jolie Allemande, autrefois comédienne, & dont le Margrave a un fils. On n'a pas voulu refuser la seule chose que demande &

que puisse demander ce vieillard de soixante-dix-sept ans. C'est peut-être aussi pour se donner un prétexte d'en faire autant pour madame Rietz. Le mari de celle-ci est Erzkammerer, ce qui revient à peu près à premier valet-de-chambre & trésorier de la cassette ; mais on croit qu'il ne fera que sa fortune pécuniaire ; sa femme n'a jusqu'ici nulle influence sérieuse.

Le maréchal de cour Ritwitz, étant soudainement devenu fou furieux à la suite d'un démêlé avec un des officiers de la bouche, on a proposé au Roi un M. de Marwitz, homme tout-à-fait insignifiant. Autant vaut celui-là qu'un autre, a dit le Roi. Est-ce insouciance ? Est-ce peur d'importance attachée à une place, qui véritablement n'en mérite guère ? C'est ce qu'il est impossible de décider.

M. de Lucchésini augmente de prétentions. Il veut une place, finance ou commerce, probablement la direction de la société maritime ; mais

c'est tendre bien haut. Avec de l'esprit & des connoissances , il a une de ces tournures auxquelles on ne s'accoutume pas à marier l'ambition ; tout au plus le jettera-t-on dans le corps diplomatique auquel il est propre. Je crois cet Italien un des plus ardens à m'écarter du Roi, qui , au reste , sera très-peu abordable jusqu'à l'hiver.

La commission pour la régie paroît jusqu'ici plutôt une espece de chambre ardente qu'une commission paternelle. On parle beaucoup plus de sommes dont l'emploi n'est pas justifié, que d'aléger les accises. M. de Werder , président de la commission , est d'ailleurs connu pour l'ennemi personnel de quelques-uns des membres de la régie. Cela, peut-être , a donné lieu au soupçon ; c'est cependant le duc de Brunswick qui a proposé Werder : à la vérité ce prince avoit besoin de lui pour quelques affaires relatives à son pays.

Hertzberg a certainement essuyé

une bourrasque, & le crédit du comte Fincheſtein en paroît augmenté. Mais j'avoue que la nuance me ſemble imperceptible, & je perſiſte à croire que Hertzberg eſt inébranlable par toute autre choſe que ſes propres mal-adreſſes.

L E T T R E X X I I .

8 Septembre 1786.

LE fix , à la revue de l'artillerie , j'étois descendu de cheval pour suivre le Roi sur le front des troupes. Le duc de Brunswick m'a joint , & , tout en causant mortiers , bombes & batteries , nous nous sequestrions ; & aussi-tôt que nous avons été seuls , il s'est mis à me parler de la prodigieuse connoissance que j'avois du pays , de maniere à me faire sentir qu'il avoit lu mon mémoire au Roi ; puis , me parlant de l'aurore du nouveau regne , il a fauté brusquement à la politique extérieure ; & après beaucoup de détails trop longs & peu utiles à rapporter , il m'a dit : « au nom de Dieu , arrangez - vous » en Hollande ; mettez le Roi à son aise ; le Stathouder sera-t-il jamais

» là-bas autrement que *ad honores* ?
 » Vous y avez tout crédit ; vous
 » ne pouvez pas le perdre ce crédit :
 » le parti qui vous le donne feroit
 » trop en danger si vous le perdiez.
 » Encore une fois , mettez - nous à
 » notre aise de ce côté , & je vous
 » répons de tout le reste sur ma tête ;
 » mais hâtez-vous , je vous en prie.
 » Je pars dimanche pour Brunſwick.
 » Venez m'y voir pendant le voyage
 » du Roi en Silésie ; nous pourrons
 » cauſer librement , & nous ne le
 » pourrons bien que là ; mais écrivez
 » à vos amis qu'ils emploient leur
 » influence à décider le miniſtere de
 » France à la modération avec le
 » prince d'Orange , qu'encore ne
 » peut-on pas proſcrire ſans convul-
 » ſions. Rien n'eſt mûr pour s'en
 » paſſer ; qu'ils le ſauvent , ils ne
 » peuvent pas rendre un plus grand
 » ſervice à l'Europe. Ne ſont-elles
 » donc pas connues chez vous , les
 » formes qui ne changent rien à

» rien, & qui font tout supporter? »
 Nous nous sommes séparés, parce
 que cela commençoit à faire sensa-
 tion ; mais dites-moi si je ne dois pas
 aller à Brunswick causer avec lui à
 son aise ?

Je dois ajouter à ceci que le comte
 de Goertz a emmené huit chasseurs
 avec lui, qui sont destinés à porter
 ses lettres jusqu'aux frontieres des
 Etats prussiens, afin qu'il ne passe
 point de dépêches sur terre, ni par
 mains étrangères. Au reste, le duc
 de Brunswick m'a répété ce que
 m'avoit dit le prince Henri, & que
 j'avois oublié de mander, que l'un
 des principaux motifs du choix du
 comte de Goertz est son ancienne
 amitié avec M. de Veyrac.

J'ai conclu de ma conversation avec
 le Duc, qu'il étoit ou qu'il seroit
 bientôt le maître des affaires, &
 cela m'a expliqué le nouvel accès
 de joie, d'espoir & de présomption
 où est le prince Henri, à qui le

madré Brunswickois aura persuadé ; qu'avec de la patience le sceptre lui seroit dévolu , & que lui , duc , ne seroit que connétable. (On dit qu'à Kœnigsberg il sera déclaré feld-marchal.) Cela joint , à ce que le Duc aura fait arrondir & disparoître les discussions d'intérêt pécuniaire , tourne la tête au prince , qui me disoit l'autre jour : *que le Duc étoit le plus loyal des hommes , & son meilleur ami ; qu'à la vérité il ne pensoit pas ainsi il y a quinze jours ; mais , &c. &c. &c. ;* de sorte que c'est en quinze jours que s'est opérée cette métamorphose. Il n'y a en résultat nulle différence entre un imbécille & l'homme d'esprit qui se laisse ainsi tromper. Il n'y a en résultat nulle différence entre un sot & l'homme d'esprit qui se laisse persuader qu'un sot est un homme d'esprit. Or ces deux choses arrivent tous les jours au prince Henri. Il part le 13 pour Rheinsberg , & il en reviendra la veille du retour du Roi.

La ferveur de novice paroît se ralentir un peu. J'ai de fortes raisons de croire que mademoiselle de Vofs est prête à céder : œillades , conversations fréquentes , (car cette assiduité à Schoenhaufen n'est pas pour la Reine douairiere) présens acceptés , (un canonicat pour son frere) crédit essayé : (c'est elle qui a fait placer mademoiselle de Viercy auprès de la princesse Frédérique de Prusse) or , demander c'est promettre. En un mot , depuis l'avénement tout annonce que le diadème est un beau fard : tant mieux au reste ; il n'y a que la chute qui puisse rendre cette maîtresse peu dangereuse ; elle est toute Angloise , & n'est pas incapable d'intrigue. D'ailleurs , quand on pense que le crédit d'une madame du Trouffel a pu , sous un Frédéric II , donner des places , même importantes , on sent ce qui arrivera sous un autre Roi , aussi-tôt que l'on s'avisera que l'intrigue peut

quelque chose à la cour de Berlin comme aux autres.

Madame Rietz a reçu hier un diamant de quatre mille écus. De l'argent, un titre, peut-être, paroissent devoir être ses lettres de vétéranee.

On montre son fils à présent comme comte de la Marche. Il a une maison particulière.

Le général Kalchstein, disgracié par le feu Roi, & regretté de tout le monde, a reçu un régiment.

Maintenant, & jusqu'à ce que j'aie de nouveaux détails sur Berlin, voici une anecdote importante, & que je crois devoir envoyer dans l'état douteux de santé de l'impératrice de Russie. Il y a environ six ans qu'un jeune étranger au service de France, bon gentilhomme, fut adressé à la G** - D*** par une femme qui a été élevée avec elle, & qui est restée son intime amie. Ce jeune homme avoit l'intention

d'entrer au service de Ruffie ; il fut présenté au G** D** par la D***, qui sollicita avec de vives instances, & en sa présence même, une place pour ce jeune homme auprès de son mari.

Cependant le jeune protégé, bien fait, & d'une figure agréable, alloit souvent chez la P***. Attiré par elle, fêté, distingué, comblé de bontés, il devint amoureux, & son trouble extrême l'apprit à la G**-D***. Un soir de grande cour & de bal masqué, elle le fait conduire par une de ses femmes dans un appartement mal éclairé, & assez écarté de ceux où étoit la cour. Peu de momens après, la conductrice du jeune homme le quitte, en lui recommandant d'attendre, & la G**-D*** arrive en domino noir. Elle ôte son masque, prend le jeune homme par la main, le conduit près d'un sofa, & l'y fait asseoir à côté d'elle. Alors la G**-D***

lui dit, qu'il faut opter entre le service de France & celui de Russie, lui laissant d'ailleurs un certain temps pour se résoudre. Les agaceries, les careffes mêmes succèdent ; le jeune homme incertain, épris, éperdu d'amour & de peur, fut fort gauche au commencement de l'entrevue. La G** - D*** le rassura, l'enhardit, lui fit toutes sortes d'avances ; enfin le jeune homme triompha de sa propre timidité, & fut même très-vailant.

A cette scene de transports succéderent soudain des adieux qui tenoient autant de la terreur & du despotisme que de l'amour. La G** - D*** ordonne au jeune homme du ton le plus tendre, mais le plus absolu, de dire au G** - D** qu'il ne peut accepter la place de capitaine qu'on lui destinoit ; elle ajoute qu'il faut partir, partir aussi-tôt ; qu'il lui en coûteroit la tête, si la moindre chose transpiroit ; enfin,

elle le presse de demander une marque de souvenir; & le jeune homme, effrayé, saisi, tremblant, demande un ruban noir qu'elle detache de son domino; il reçoit ce gage; il perd tellement la tête, qu'il part du bal même, & quitte Pétersbourg, sans prendre ni moyens de correspondance, ni arrangemens pour l'avenir, ni précautions d'aucun genre pour sa fortune. Très-peu de jours après il vuida le pays, courant jour & nuit, & n'écrivant au G** - D** qu'après avoir franchi les frontieres de Russie; il en a reçu une réponse très-gracieuse, s'en est tenu là, & est revenu en France, où il suit le service. Cet homme a peu de caractère, mais il ne manque pas d'esprit; dirigé, il pourroit assurément être utile, du moins pour courir une chance aussi extraordinaire; mais alors il faudroit qu'il allât en Russie avant le changement de regne, & qu'il tâtât le terrain, aujourd'hui que

la G** - D*** n'a plus tant de peur. Je ne le connois point personnellement ; mais je puis disposer de son ami intime , qui est un homme parfaitement sûr. Au reste , je n'ai pas cru devoir nommer le héros de l'aventure , qu'il n'est pas nécessaire de connoître , si l'on ne veut pas s'en servir. Si au contraire on croit utile de suivre cette ouverture , je le nommerai courier par courier.

Certainement l'électeur de Bavière n'est pas bien. Il pourroit ne pas vivre jusqu'à l'hiver , & il paroît difficile qu'il aille jusqu'au printemps. J'irai d'ici à Dresde , afin de n'avoir pas l'air de ne m'absenter que pour le duc de Brunswick ; j'y ferai sept ou huit jours , autant à Brunswick , & trois ou quatre semaines en tout. Mon voyage sera précisément du même nombre de jours que celui du Roi , pendant lequel il n'y a rien à apprendre ; au lieu qu'assurément je mettrai ma

course à profit, & j'aurai en huit jours à Brunswick, ce que je ne devinerois pas en trois mois ici.

En voilà trop long pour parler aujourd'hui de la Turquie européenne. Je doute qu'on puisse empêcher l'Empereur, s'il n'est pas dépourvu de toute habileté, d'aller le jour où il voudra, jusqu'à l'embouchure du Danube ; mais aussi ce jour-là il devient l'ennemi naturel de la Russie, qui le trouveroit de trop dans la mer Noire, & là peut-être avorteront des deux côtés les projets combinés. On m'assure que la Moldavie & la Walachie desirent appartenir à l'Empereur. Je ne ferois le croire, puisque ses propres paysans désertent & vont en Pologne même, plutôt que de rester chez lui ; mais ces pays sont absolument ouverts, & je pense que ce n'est que dans la Romélie & la Bulgarie qu'on pourroit tenir ferme. Je crois enfin que nous seuls, par

promesses ou menaces ; pouvons empêcher l'Empereur de travailler à cette grande démolition ; que la Russie opéreroit demain seule , s'il faut en croire toutes les rodomontades de Saint-Pétersbourg ; mais après-demain que feroit-elle ? Au reste , vous n'ignorez pas sans doute qu'elle a reçu quelqu'échec ; que le prince Héraclius a été obligé de déserter sa cause ; qu'elle est encore une fois réduite à défendre le Mont-Caucase , comme frontiere ; qu'elle n'a rien sur le pendant , qui lui mettoit le pied dans les entrailles ottomanes , & que ce feroit peut-être le vrai moment de lui reprendre la Crimée. Si toutes ces nouvelles sont vraies , & ces conjectures fondées , il est impossible que je sache , aussi-bien que vous , aucune de ces choses.

La question relative au bailliage de Wusterhausen a été accommodée très-noblement par le Roi. Il le reprend , & donne annuellement cinquante

quante mille écus au prince Henri, qui est obligé d'en laisser dix-sept au prince Ferdinand ; le bailliage n'en rapporte qu'environ quarante-trois.

Maintenant le prince Ferdinand revient contre la renonciation au margraviat d'Anspach. Or, comme on fait que le prince Ferdinand ne veut rien & ne fait rien par lui-même, il est évident qu'il est poussé par le prince Henri ; & d'autant que c'est-là le *manet alta mente repostum* contre M. de Hertzberg. Il est difficile d'imaginer rien de plus gauche, & de plus propre à se brouiller à jamais avec le Roi.

J'avois toujours regardé la singularité de M. de Romanzow, de ne point draper, & son démêlé avec le comte de Finchestein, sur le non envoi d'un complimenteur à Pétersbourg ; démêlé assez vif pour que le Comte lui ait demandé s'il avoit ordre de sa cour de lui parler ainsi ;

comme un coup de tête de jeune homme, d'autant plus que le baron de Reeden, envoyé de Hollande, n'a pas drapé non plus par économie, & qu'ainsi l'on n'a pas mis une très-grande importance à cet appareil. D'ailleurs, comme ces débats ont très-ridiculement occupé le corps diplomatique pendant huit jours, & que M. d'Est **, qui s'y est bien conduit, n'en aura pas fait faute à son cabinet, j'avois cru inutile d'en parler. Mais M. de Romanzow, seul entre tous les ministres étrangers, n'allant point à l'enterrement à Potsdam, cette marque d'infouciance ou de mécontentement faisant sensation, & le temps nécessaire pour recevoir des ordres étant écoulé, j'avise de ce fait, auquel cependant je ne donne pas autant d'attention que le parterre, mais qui déplaît beaucoup aux loges. Au reste, le cabinet de Berlin devroit savoir depuis long-temps que la Russie est entièrement perdu pour

(177)

lui jusqu'au regne du Grand-Duc ;
mais il est impossible de heurter de
front plus & plus impoliment que
ne fait M. de Romanzow.

L E T T R E X X I I I .

20 Septembre 1786.

VOICI quelques détails sur ce qui s'est passé à Potsdam le jour de l'enterrement.

Le Roi est arrivé à sept heures. Il est allé à sept heures & demie avec mesdames les princesses Frédérique , Louise de Brunswick , les demoiselles de Knisbec , de Vofs , &c. voir la chambre de Frédéric ; elle étoit petite , tapissée en drap violet , chargé d'ornemens noirs & argent. Au fond se trouvoit une estrade sur laquelle étoit placé le cercueil au-dessous du portrait du héros. Ce cercueil étoit richement garni en drap d'argent galonné d'or. Vers la partie correspondante à la tête , on voyoit un casque d'or , l'épée que Frédéric portoit , le bâton de commandement , le ruban de l'Aigle-noir , des éperons d'or. Autour du cercueil étoient huit

tabourets , sur lesquels on avoit placé huit carreaux d'or destinés à porter , 1°. la couronne royale ; 2°. la boule d'or , surmontée d'une croix ; 3°. la boîte d'or , contenant le sceau ; 4°. le bonnet électoral ; 5°. le sceptre ; 6°. l'ordre de l'Aigle-d'or , en diamant & autres pierres précieuses ; 7°. l'épée royale ; 8°. la main royale. La balustré étoit couverte de velours violet. Un lustre superbe pendoit au milieu , & aux deux côtés s'élevoient deux pyramides tronquées de marbre blanc veiné de noir ; c'étoit du drap blanc marbré avec beaucoup de vérité. Cette chambre m'a paru trop peu éclairée.

Sa Majesté a passé ensuite dans le salon du dais , tendu de noir & orné avec des plaques d'argent du château de Berlin , puis dans la grande salle tendue de noir. Huit colonnes postiches & noires avoient été ajoutées à cette immense salle. Pour tout ornement il y avoit des guirlandes

de branches de cyprès , & encore trop peu de lumieres.

Au bout d'une demi-heure le Roi est rentré dans ses appartemens ; à huit heures & demie les princes Henri, Ferdinand & le duc de Brunswick sont venus voir les mêmes salles & n'y sont restés que cinq minutes.

A neuf heures & un quart le Roi est venu chez le prince Henri. Les régimens des gardes se sont formés sous les fenêtres ; on a apporté le dais ; c'étoit un fond de velours noir , entouré d'un drap d'or , garni d'une crépine ou frange. Sur le fond d'or étoient des aigles noirs. Douze bâtons couverts de velours supportoient le dais & étoient surmontés de douze aigles d'argent de la hauteur d'un pied , ce qui faisoit un bon effet.

Après le dais est venu le corbillard , fort large , fort peu élevé , couvert de satin blanc , garni en franges d'or , tiré par huit chevaux couverts de velours noir.

Le corbillard , suivi d'un carrosse coupé de velours noir , surmonté d'une couronne noire , attelé de huit chevaux blancs , enharnachés de velours noir , sur lequel on avoit attaché des aigles noirs brodés en or. La livrée, les laquais de chambre, les heyducs , les coureurs , les piqueurs , les pages suivoient.

Les princesses conduites par MM. de Goertz & de Bishopswerder ont été à l'église.

A dix heures on s'est mis en marche. Le lieu de l'assemblée étoit la grande salle aux huit colonnes. On avoit pratiqué une rampe douce , qui alloit jusqu'à la porte , & c'est là que le corbillard est venu prendre le cercueil. Le chemin depuis le château jusqu'à l'église étoit de planches & couvert de drap noir. La marche, vraiment superbe , s'est faite avec beaucoup d'ordre. Les troupes formoient deux haies.

On est arrivé à l'église, illuminée

en bougies & en lampions ; on a déposé le cercueil sous une coupole soutenue de six colonnes en marbre blanc ; les orgues se font fait entendre , & bientôt après a commencé la musique ; elle a duré une demi-heure , & l'on s'en est retourné sans désordre , mais non pas processionnellement.

De retour au château on a trouvé les tables préparées ; à midi on a servi ; à une heure & demie on s'est levé. Le Roi , le prince Henri , le duc de Brunswick & les princesses ont été à Sans-Souci.

Nulle comparaison pour la magnificence , le goût , la richesse , avec nos catafalques de l'église de Notre-Dame ; mais pour le pays , pour le temps , on a fait tout ce qu'on pouvoit faire.

Beaucoup d'ordre depuis le commencement jusqu'à la fin. La musique médiocre , sans effet , sans force ,

sans charme, mauvaise exécution, pas une voix, excepté Conciliani qui a mal chanté.

Les tables bien servies, abondance, choix; beaucoup de domestiques, bon ordre.

Chaque aide-de-camp-général faisoit les honneurs d'une table. Vins de France, du Rhin, de Hongrie à profusion.

Le roi allant à table, conduisoit le prince Henri. Sa Majesté a salué avec noblesse dans toutes les occasions. Sa physionomie n'étoit ni féroce ni trop gaie.

Elle a témoigné son contentement à M. de Reck, qui lui a répondu : c'est M. le capitaine Gonthard qui a tout fait : je n'ai d'autre mérite que celui de lui avoir procuré tout ce dont il a eu besoin.

Le Roi avoit le grand uniforme de ses gardes. Les princes étoient en bottes : celui de Goethen avoit des

(184)

éperons de deuil, ce qui a été remarqué.

Le Roi est allé seul & revenu seul avec le duc de Brunfwick.

L E T T R E X X I V .

22 Septembre 1786.

LE Roi part demain ; rien n'est changé à l'ordre de son voyage ; il fera de retour le vingt-huit, & repartira le deux pour la Silésie. J'aurai très-probablement à son retour une occasion naturelle de parler finances, & des moyens de remplacement. Il faut absolument que d'ici là Panchaud combine avec moi un plan de commerce dans nos fonds, bon pour nos finances, & sur-tout bon pour le Roi, qu'il s'agit d'allécher. Sentez l'importance de ceci.

Bishopswerder augmente en crédit & s'en cache avec soin. Welner, entour un peu subalterne, mais pourvu d'esprit, de manége & de connoissances de l'intérieur ; visionnaire quand il l'a fallu pour plaire ; guéri des visions, depuis que le Roi veut

— tout au moins qu'on s'en cache ; actif, appliqué, & sur-tout assez obscur pour qu'on puisse s'en servir sans jalousie, Welner paroît s'accréditer infiniment ; il a ce qu'il faut pour réussir, & même déjouer tous les concurrents. (1)

Je vous répète que Boden n'est pas à négliger pour les insinuations ; il est vain & doit être corruptible ; car toujours soupçonné de la cupidité la plus infatigable & la plus vile dans ses moyens, il a perdu une place de huit mille écus d'Allemagne par la mort du landgrave de Cassel, & il est, dit-on, aux expédiens ; il est avec le Roi en correspondance, même assez intime ; ce qu'il répétera souvent portera coup ; c'est bien l'homme pour tuer Hertzberg, qui au reste a eu du dessous sur la Hollande, & malgré qui on pourroit bien rappeler Thulemeier.

(1) Il est aujourd'hui ministre absolument principal.

Le prince Henri est toujours bercé d'espérances : je ne doute pas que le duc de Brunswick ne l'ait enjollé. Au reste , il est exactement au point où il étoit , excepté le moins bien de Hertzberg. C'est M. d'Alvensleben que le Roi destine à la mission de France : homme de grande naissance , de sens & de sagesse , dit-on : il est à Dresde ; je tâcherai de le voir avec soin ; j'emporte des lettres pour lui.

Personne n'est content ; militaire , civil , cour , ministres , tous font la moue. Je crois qu'ils s'attendoient à la pluie d'or ; au reste , rien de changé dans mes pronostics , qui se réduisent à ces deux mots : le commun des martyrs , si tout est tranquille ; afin de pouvoir se persuader que l'on gouverne le duc de Brunswick , s'il y a de l'orage ou des circonstances difficiles.

Au nom des affaires & de l'amitié , n'oubliez pas un plan d'opérations de finance. On soutient Schulenburg ,

& j'ai lieu de croire qu'il est sauvé. J'influerois sur le travail des finances, que je ne chercherois point à le verser ; il nous vaudra mieux qu'un autre, le seul baron de Knyphausen excepté, & celui-ci ne fera jamais rien aussi long-temps que Hertzberg fera quelque chose.

Songez que vous avez un imbécille pour ministre en Bavière, qui devient une mission importante à la mort de l'Electeur. Si l'on compte me placer, & il le faut bien si l'on veut que je serve, ne feroit-on pas bien de me faire débiter ainsi ?

LETTRE XXV.

A Dresde, 16 Septembre 1786.

JE ne vous dirai encore rien de particulier sur ce pays, comme vous pouvez croire; car, que découvre-t-on en courant? D'ailleurs, je retrouve l'inconvénient de n'être point accrédité, & par conséquent de ne pouvoir avec décence parler affaires qu'en termes très-généraux & très-amphigouriques.

Le ministre des affaires étrangères, Stuterheim, chez qui j'ai dîné, est, dit-on, un puits de secret, & ses sous-ordres sont, par conséquent, très-réservés. Au reste, les ministres vont ici au *rapport* plutôt qu'ils ne travaillent. Aller au *rapport* est le mot consacré. Mais j'ai si bien vu sous Frédéric II, que le Roi qui gouvernoit le plus par lui-même, étoit

encore assez peu le maître, & infiniment trompé, que je fais à quoi m'en tenir sur ces *dictums* de cour.

J'ai vu M. d'Alvensleben; s'il va en France, je ne crois pas qu'il y vive long-temps; c'est un homme usé, qui ne se soutient que par son extrême sobriété & sa sequestration presque absolue de la société. Il a une assez grande connoissance de l'Allemagne; il passe pour un homme sage & mesuré, réussit où il se montre; & donne bonne opinion de son caractère moral. Cependant il n'est pas sans ruse, & peut-être voudroit-il être fin. Au reste, il n'est pas précisément tourné pour la France; mais c'est le fruit du terroir, & sous tout autre rapport il est en première ligne. Il me semble qu'il doit vous agréer.

Je tâcherai de me mettre au courant du pays; mais encore une fois, aussi long-temps que je n'aurois point de caractère, & qu'on me tiendra

si

si mal instruit de chez vous, je serai beaucoup plus propre à ramasser des notions littéraires & écrites, qu'à aucune autre chose; or le monde ne s'écrit pas. Et, par exemple, vous ne trouverez dans aucun livre qu'un ministre principal ait confié son fils aîné voyageant, à un fat subalterne nommé G***, & à un chevalier du V**, qui ne profère pas un mot sans dire une absurdité: encore s'il n'en disoit pas de dangereuses! mais pourquoi répandre qu'il a attendu à Hambourg cinq semaines pour avoir une permission de mener le vicomte de Vergennes à Berlin, vu l'avènement du nouveau Roi, & qu'on la lui a refusée? A-t-il peur qu'à Berlin on soit insensible à l'affectation d'avoir évité cette cour? Je ne finirois pas, si je vous citois ses balourdises, dont la moindre est du dernier ridicule.... En vérité, si je dois commencer par être bas-officier en diplomatie, je

vaudrois autant à Hambourg, où, indépendamment des grands rapports du commerce du Nord, que nous ne connoissons point, & sur-tout auquel nous ne participons point assez, on devrait, puisqu'on veut y avoir un ministre, placer un bon vedette, au lieu d'un homme à qui l'on ne peut rien desirer de plus favorable que d'être sourd & muet.

Les vastes relations des grands entrepôts de commerce sont telles, que ces postes ne sont jamais indifférens. Que ne donne-t-on à M. du V ** une place d'argent sans affaires?

L E T T R E X X V I.

Dresde , du 19 Septembre 1786.

IL y a peu d'hommes ici , & cependant la machine est passablement montée ; on ne sauroit mieux prouver qu'il faut plutôt de l'ordre et de la suite pour bien gouverner , que de grands talens.

On doit regarder comme un bruit populaire l'extrême crédit de M. Marcolini ; c'est un favori sans ascendant , (comme sans mérite) du moins dans le cabinet ; son influence ne passe pas la cour. Il est en Italie en ce moment , & tout suit l'ordre accoutumé. Probablement quelques graces dont il dispose , & que l'extrême dévotion de l'Electeur dirige plutôt vers les catholiques que vers les luthériens , sont la vraie cause de ces murmures , assez accrédités cependant pour que l'Empereur ait

fait une lourde école. Il a envoyé ici le plus imbécille des ministres, un certain Irlandois Okelly, parce que Marcolini a épousé sa niece. Il croyoit ainsi tout dominer ; le piège étoit si grossier , qu'on n'a pas même eu besoin de l'éventer.

Les vrais ministres influens sont MM. de Stuterheim & de Gudschmidt. Le premier est presque caduc ; d'ailleurs sage, mesuré, sachant ignorer ce qu'il ignore, s'éclaircir, consulter, s'informer ; mais, encore une fois, c'est un homme près de sa fin. Le second ne se montre point. On assure qu'il est homme du plus grand mérite ; qu'il a des connoissances infinies ; qu'il ne lui échappe pas une brochure en quelque langue de l'Europe que ce soit ; qu'il a la judiciaire nette, l'esprit vif & présent, l'humeur communicative, très-compatible avec la discrétion, d'autant plus sûre chez lui, qu'il en a la piété, & non la superstition. Il est

le premier dans la confiance de l'Électeur. C'est au reste un homme de soixante ans, très-maladif.

Il faut compter encore parmi les ministres un M. de Worms, homme très-instruit, qui a quelques principes d'économie politique, des connoissances peu communes sur les rapports généraux du commerce ; de l'activité, du travail, & de l'esprit à bonne dose, mais rarement juste, dit-on. Son caractère moral est entaché. On l'accuse de n'être pas pur du côté de l'argent. Il n'en est pas moins vrai qu'il sert bien dans l'intérieur. Il m'a paru fin & communicatif, persifflleur & rusé, malin & narquois, mais propre aux affaires de quelque pays que ce puisse être.

De tous les ministres étrangers, celui de Suede, M. de Saftzing, m'a semblé le seul au-dessus du médiocre, ou plutôt qui ne soit pas au-dessous. J'excepte le chargé d'affaires d'Angleterre, qui passe pour un homme

habile, & que je n'ai pas eu une occasion naturelle de sonder. Il est ouvert & accort jusqu'à l'affectation, vu son caractère d'Anglois. Le reste, si ce n'est Alvensleben, ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

L'Electeur est un homme à part dans le commun des princes. Il paroît pourtant avoir quelque chose du roi d'Angleterre; son esprit de suite qui est complet, participant un peu de l'opiniâtreté. J'ai peu causé avec lui, vu le *pêle-mêle* du dîner, qui est d'étiquette à la table des électeurs, & en conséquence duquel j'ai mis de l'attention & du soin à faire que M. de Vergennes se trouvât près de lui. Il parle nettement & avec précision, mais d'un fofset aigre & cassant. Son costume & sa physionomie semblent indiquer une jalousie dévote & pateline, mais active & implacable. La très-mauvaise éducation de l'Electrice, ses tons bruyans, son *laisser aller*, occupent beaucoup

ce prince & à son désavantage ; car, outre que ce genre de vigilance est toujours empreint d'une nuance de ridicule , sa figure sèche , enlaidie encore par un tic nerval dans les yeux , devient alors hideuse & inquiétante.

Tel & si peu gracieux que le voilà , c'est un prince digne , à beaucoup d'égards , d'estime & de respect. Depuis 1763 , sa volonté de bien faire , sa prodigieuse économie , son infatigable travail , ses privations sans nombre , sa persévérance , son assiduité , ne se sont pas démenties un instant. Il a payé toutes les dettes des électeurs ; il avance la liquidation de celles de l'état ; il suit ses plans avec une inflexible exactitude. Lent , mais non pas irrésolu ; difficile au travail , mais intelligent ; peu fécond en premiers apperçus , mais doué d'aptitude à la méditation ; il n'a de foiblesses que la dévotion , encore ne lui fait-elle point outre-

passer ses droits, ni négliger ses de-
 voirs. Un pas au-delà il feroit bigot ;
 en deçà il ne feroit pas dévot. Il
 est fort douteux que son confesseur
 Hertz ait le moindre crédit, si ce
 n'est pour distribuer quelques places
 de valets. L'Electeur soutient ses
 serviteurs avec une rare fermeté en-
 vers & contre tous ; en un mot ;
 ce pays étoit perdu sans lui ; &
 s'il a le bonheur de voir durer la
 paix, il le rendra très-florissant ; la
 population augmente à vue d'œil.
 L'excédent annuel des naissances sur
 les morts est de vingt mille dans une
 population de moins de deux mil-
 lions. Le commerce, qui pourroit
 être mieux, n'est point mal. Le mili-
 taire singe celui de Prusse, & il a sur
 lui l'avantage d'être purement na-
 tional, mais, à dire vrai, du canton
 le moins militaire de l'Allemagne.
 Le crédit est bon & même grand.
 Le papier de l'état est au pair, ou
 à peu près. L'intérêt de l'argent est

à quatre pour cent. Le cabinet de Dresde est le seul de l'Europe qui ait adopté les vrais principes sur les monnoies. L'agriculture est respectée passablement. Les manufactures y sont libres ; les droits des états sont intacts ; la justice est impartialement administrée. En un mot , & tout considéré , la Saxe est le pays le plus heureux de l'Allemagne. Cela est bien remarquable ; cela est admirable après les terribles fléaux , qui on successivement , & quelquefois tous ensemble , désolé ce beau pays si mal situé.

On est persuadé ici que nous animons le Turc : on l'est que les deux cours impériales sont en froideur : on l'est que la Russie manque d'argent , d'hommes & de chevaux ; & franchement son opération de banque est une triste opération. On croit que nous tâcherons , s'il le faut absolument , d'opérer une division en Allemagne , sans nous en mêler , sauf

à venir enfin au secours de celui qui se trouveroit trop en danger ; car on n'imagine pas que nous voulions que l'Allemagne soit à un seul ni même à deux ; & quant à la Turquie européenne , on pense que notre intérêt , se réunissant avec celui de l'Angleterre , elle sera sauvée de maniere ou d'autre.

J'ai vérifié que l'électeur de Bavière n'avoit point eu une attaque proprement dite ; il a tout simplement changé de maîtresse : lorsque cela arrive , il force son régime vénérien , & il en résulte des accidens de nerfs , qui ressemblent à de fausses attaques , & qui le conduiront un de ces jours à la paralysie. On ne compte point sur sa vie.

Les hostilités du Stathouder ont fait ici beaucoup de sensation à son détriment ; & moi , je ne pense pas qu'elles soient aussi désastreuses pour lui qu'on paroît le croire. Si nous compromettons province à province ,

nous perdrons de nos avantages ; & l'on a beau dire que le Statthouder ordonne en Gueldre au Statthouder , il y a là beaucoup de noblesse qui forme une opinion publique.

Je vous envoie le tableau militaire de l'électorat de Saxe , qui n'est point un secret ; mais j'y joindrai , le courrier prochain , celui des magasins , que je me suis procuré par une circonstance singulière , qu'il est inutile de détailler ici. Je remarquerai seulement que la coutume où est l'Electeur de se servir pendant plusieurs années dans ses bureaux de furnuméraires sans appointemens , doit donner lieu à des découvertes , quelque bien gardé que soit ici le secret.

Je remettrai à M. de V** , qui retourne à Paris , toutes les minutes de mes chiffres , bien & duement cachetées à votre adresse.

.
.

Il ne compte point revenir ici, & il espere l'ambassade de Suede.

Les mouvemens qui vont se faire dans les diplomaties, par le vuide de M. d'Adhémard, ne pourroient-ils pas me ménager quelque chose de plus agréable & de moins précaire qu'une commission non avouée, naturellement finie avec la vie d'un ministre qui court à la mort ? J'espere que votre amitié ne s'endormira pas. Franchement on pourroit faire plus mal. Si vous vous donnez la peine de relire mes dépêches, actuellement que les voilà non chiffrées & correctes, & que vous combiniez en même temps les difficultés de tout genre que j'ai à vaincre, & le peu de moyens que me donne ma position nébuleuse, vous ne ferez pas mécontent de ma correspondance. Et par exemple, depuis que Selle a fait paroître l'histoire de la maladie du Roi, j'ai la satisfaction de voir que je vous ai parfaitement instruit. Il

L E T T R E X X V I I .

Dresde , 21 Septembre 1786.

J E vous ai entretenu plusieurs fois , & notamment dans mes numéros XI & XIX , de ce Boden. Je ne puis que m'en référer à ces mêmes signemens & détails.

Quant au nommé Dufour , dont le vrai nom est Chauvier , & qui a été garçon perruquier en France , si je l'avois cru important je vous en aurois parlé plutôt ; & même à fond ; car c'est une des voies détournées que m'avoit indiqué le prince Henri. Certainement il avoit du crédit sur le prince de Prusse : ce crédit tenoit , 1^o. à la persécution du feu Roi , qui l'avoit chassé ; de sorte que , pour le faire revenir , il a fallu lui donner le nom de Dufour , qui est celui d'une famille de la Co-

lonie françoise ; 2°. à l'ennui ; il dînoit souvent en tête-à-tête avec le prince ; & même il est arrivé dans les derniers temps à l'ennuyé présomptif , de lui dire très-sécherement : **TAIS-TOI**. Dufour étoit un de ceux avec qui je devois me lier , si le Roi eût vécu encore quelque temps ; & je le comptois au nombre des objets de la course que je projetois à Potsdam. Mais outre que la mort étant survenue brusquement , il y auroit eu mauvaise grace à se tourner subitement d'un tel côté , les influences subalternes ont tout-à-fait disparu dans ces premiers temps. Le nommé Chapuis , homme qui n'est pas sans esprit & sans adresse , né dans la Suisse françoise , gouverneur du fils naturel du Roi , & le bien-aimé de madame Rietz ; ce Chapuis qui paroïssoit intéressant à connoître sous plusieurs rapports , & duquel en conséquence je me suis approché sous des prétextes purement littérai-

res ; ce Chapuis n'a lui-même aucun point de contact en ce moment. Courir après ces gens-là , dans cette occurrence , ce seroit se rendre suspect sans utilité. Je vous avois dit , au retour de Rheinsberg , numéro XI : « j'ai reçu une foule de communications , qui se développeront à » sur & à mesure du besoin. » L'avènement au trône a reculé ce moment. Ce n'est qu'au sein de l'hiver & du carnaval qu'on pourra frapper à ces portes dérobées avec utilité & sans danger.

En général , ce sont-là plutôt des ressorts d'espionnage que des moyens d'influer. Ces gens-là ne pourront jamais rien sur le système extérieur politique , ou la puissance prussienne est finie. Il ne faut pas calculer ce pays-ci d'après le nôtre ; il ne s'y trouve pas la même marge , ni pour les sortites , ni pour leurs compensations ; & comme l'homme est à un certain point ce qu'il a besoin d'être ,

d'être , le Roi de Prusse sera sage dans sa politique extérieure.

Tout ceci ne m'empêche pas de penser qu'il ne faille extrêmement surveiller une coalition de la Prusse & de l'Autriche ; car ce système aussi peut se défendre ; il est même le plus hâtif & le plus brillant , & le prince Henri n'en seroit peut-être pas si éloigné qu'il le croit lui-même à la moindre lueur d'espérance. Mais je ne vois pas jusqu'ici le plus léger prétexte à soupçon ; cependant je fonderai de près , à mon retour à Berlin , ce qui a pu y donner lieu. On peut bien croire que je ne m'endormirai pas sur cet objet , moi qui , depuis quatre ans , ai publié dans un livre imprimé mes craintes de ce genre , & qui n'ai commencé l'envoi des tables statistiques par l'Autriche , que pour vous donner à considérer attentivement l'immense base de puissance que possède l'Empereur , dont je ne saurois jamais

regarder l'alliance avec nous que comme le chef-d'œuvre de l'habileté de M. de Kaunitz , & le type de notre légèreté indélébile. Au reste , on s'exagère ailleurs peut-être la puissance de l'Empereur autant que nous nous la diminuons ; mais cela même est une raison qui pourroit porter à préférer au périlleux honneur d'être le champion de la liberté germanique , le profit facile & décevant d'en partager les dépouilles : & voilà pourquoi *voir venir* me paroît moins de faison qu'il ne l'a été ; car il est probable que le Roi de Prusse , une fois engagé , ne se dévoierait pas ; sa probité personnelle & sa haine pour l'Empereur , jointes à l'antipathie des deux nations , & à l'opinion universelle , qui fait regarder le chef de l'Empire comme un prince sans foi , paroissent du moins le garantir.

Certainement votre idée de Brunswick est lumineuse , & je n'épargnerai rien au monde pour la faire réussir :

mais l'homme est bien circonspect , Hertzberg bien véhément , & la crise bien urgente.

J'ai causé avec plusieurs Anglois qui reviennent des revues de l'Empereur ; il s'y est montré très-affable & très-parleur , & il a sur-tout distingué un officier françois , qui a fait le voyage à cheval pour ne pas laisser échapper sur sa route une seule position militaire. En général, les troupes autrichiennes manœuvrent bien par compagnie , passablement même par régiment ; mais, lorsqu'elles sont rassemblées, elles ont une infériorité prodigieuse sur l'armée prussienne : on est unanime sur ce point. Elles n'ont pas su garder leurs distances , pas même en défilant devant l'Empereur. Ce premier pivot de toute tactique leur est étranger, tandis que les Prussiens ont tellement l'habitude & la religion d'observer leurs distances , qu'il est inouï de les y voir manquer. On attribue l'infériorité de l'armée

autrichienne sur la prussienne; 1°. à ce qu'il y a dans son armée trop peu d'officiers & de bas-officiers en comparaison du nombre des soldats; 2°. à ce que , par une économie tout-à-fait anti-militaire, l'Empereur, dont les compagnies sont à deux cents factionnaires , garde à peine 50 à 60 hommes sous les armes , & renvoie les autres chez eux, même malgré eux ; de sorte que les trois quarts n'en sont jamais exercés; 3°. à ce que ses troupes sont dispersées, morcelées par très-petits détachemens , & ne manœuvrent jamais-ensemble , que dans les camps, où se font même les exercices de détail; 4°. à la très-inférieure espèce des officiers. Les capitaines sont l'ame de l'armée prussienne; ils sont la partie honteuse de l'armée autrichienne, &c. &c. En général, on prétend que le sort d'une guerre entre les deux nations, à généraux seulement égaux, est peu problématique, & doit presque certainement être

favorable aux Prussiens dans la première campagne : or , l'égalité de généraux n'existe pas. Laudhon, quoique vigoureux encore , ne peut pas durer long-temps ; & d'ailleurs il a souvent dit qu'il ne commanderoit jamais une armée qu'à quatre cents milles de l'Empereur. Lasçi , qui a toute la confiance de ce prince , & qui s'est rendu, dit-on, singulièrement nécessaire par la complication de la machine militaire , est d'une habileté douteuse. Personne dans cette armée ne peut lutter contre le duc de Brunswick , pas même contre Kalcreuth ou Moellendorf.

Des gens revenus assez rapidement de la Russie , assurent que l'Impératrice est bien , & que Ermenow l'a consolée de ses longues douleurs sur la mort de Lanskoï. On dit aussi que Bêlsborotko gagne du terrain sur Potemkin , & je fais plus qu'en douter.

Je ne crois pas à la facilité de deviner les chiffres à la cinquième dépêche ;

je pense qu'en général ils sont plutôt surpris que devinés. La voie par laquelle ils le font communément , est la communication officielle des piéces qu'une cour fait passer à une autre , & que le ministre a quelquefois la mal-adresse d'envoyer sous son chiffre ordinaire à jour connu. Je n'ai pas à craindre cet écueil. En général, cependant , il faudroit avoir beaucoup de chiffres ; & je vous prie de ne pas négliger l'occasion de m'en envoyer de nouveaux & de plus complets.

LETTRE XXVIII.

Dresde, 24 Septembre 1786.

VOTRE lettre du 4 septembre, que, par mégarde, vos secrétaires ont datée du quatre août, est venue me chercher ici assez tard, & je me hâte de répondre, sans renseignements écrits, & seulement de mémoire, dans la feuille ci-jointe, aux points principaux. Au reste, j'y avois répondu d'avance, & je ne crois avoir rien laissé échapper, du moins de ce qui étoit à ma portée; & je ne suis pas à me repentir d'avoir trop sacrifié aux égards & aux probabilités, lors de la mort du Roi. J'aurois eu, si j'eusse suivi mon plan, l'avance de quatre jours sur tous les couriers diplomatiques; mais, je vous le demande, la conduite de notre légation a-t-elle été susceptible d'être devi-

née ? Il en est des détails de la mort, comme de la nouvelle ; je n'ai pas pu croire que , n'étant plus un secret , & devenant si faciles à scruter & à décrire, on vous en laifsât chommer. Je l'ai pensé , d'autant moins que certains ministres , & en vérité la plupart , me paroissent si embarrassés de la rédaction de leurs dépêches, que j'ene les aurois pas soupçonnés de dédaigner la besogne aisée : content d'ailleurs de vous avoir instruit, grace à des circonstances heureuses , de la marche de la maladie , comme peu de cabinets l'ont été , j'ai méprisé les détails devenus publics ; mais il y en avoit d'assez piquans sur les deux derniers jours du Roi, dont on pouvoit se faire fête à bon marché , & qui ne sauroient être dépourvus de tout intérêt , même après la mort, lorsqu'il s'agit d'un mortel aussi extraordinaire au physique & au moral.

Sa maladie, qui auroit tué dix hom-

mes , a duré onze mois fans interruption & presque fans relâche , depuis le premier accès d'apoplexie asphyxique , d'où il revint par de l'émétique , & en proférant , avec un geste impérieux , pour premiers sons , ces deux mots : TAISEZ-VOUS. La nature tâcha de sauver cette composition rare , à quatre reprises différentes ; deux fois par des diarrhées , deux autres fois , par des éruptions à la peau ; de sorte que les adorateurs d'un Dieu , peuvent dire que le Créateur même a brisé cette forme , & que la nature n'a abandonné l'un de ses plus beaux ouvrages , qu'après la totale destruction des organes épuisés par l'âge , la contention continuelle d'ame & d'esprit , pendant quarante-six années , les fatigues , les agitations de tout genre , qui signalerent ce regne de féerie , & la maladie la plus terrassante.

Cet homme est mort le 17 août , à deux heures & vingt minutes du matin ; & le 15 , où il sommeilla , contre

son habitude constante, jusqu'à onze heures, il avoit fait encore son travail de cabinet, au milieu d'une très-grande foiblesse, mais sans manquer d'attention; & même avec une présence d'esprit & une concision rares pour tout autre prince, peut-être, en pleine santé: aussi lorsque, le 16, le Roi régnant envoya à Selle l'ordre de se rendre à Potsdam, le plutôt possible, parce que le Roi avoit perdu connoissance, presque depuis le midi du jour d'auparavant, & qu'il étoit dans un sommeil léthargique, ce médecin arrivant à trois heures, & trouvant à Frédéric II du feu dans les yeux, de la sensibilité dans les organes, & de la connoissance, au point, que n'étant pas appelé par lui, il n'osa pas se montrer; il jugea qu'il étoit sans ressource, moins à l'odeur cadavéreuse qu'exaloit sa plaie, qu'à ce que, pour la première fois, pendant tout le cours de son regne, il ne se rappella point de n'avoir pas expédié les affaires du cabinet, & c'étoit

bien conclure : ce n'est qu'en mourant qu'il pouvoit oublier son métier.
Les deux tiers de Berlin s'évertuent aujourd'hui à prouver que Frédéric II fut un homme ordinaire , & presque au-dessous des autres. Oh ! si ses grands yeux , qui portoient , au gré de son ame héroïque , la séduction ou la terreur , se rouvroient un instant , auroient-ils le courage de mourir de honte , ces adulateurs imbécilles ?

L E T T R E X X I X .

Dresde, 26 Septembre 1786.

EN causant avec un homme instruit, qui revient de Russie, j'ai appris un fait qui m'étoit tout-à-fait inconnu, que M. de Vergennes fait sans doute, mais, qu'à tout événement, il ne m'a pas paru inutile de consigner ici, & d'autant moins, qu'on pense plus que jamais à y donner suite.

Lorsqu'Ayder-Ali, s'avancant jusqu'au-delà de l'Orixa, étoit au plus haut point de ses succès, les habitans du nord du Bengale, dérangés dans leurs habitudes de commerce par le conflit des Anglois & de leurs ennemis, ont porté leur fer jusque sur les frontières de la Sibérie, pour l'y vendre. Ce fait extraordinaire a été l'occasion d'une entreprise remarquable qu'a tentée la Russie, en 1783. Elle envoya,

d'Astracan, une flotte pour s'emparer d'Astrabat, afin de former un établissement sur la côte septentrionale de la mer Caspienne, & de pénétrer aussi dans l'intérieur des Indes. Cette entreprise a échoué; mais elle n'est pas abandonnée, & si peu, que l'on voit en ce moment, à Pétersbourg, un plan en relief des ouvrages dont on veut fortifier Astrabat.

De tous les projets gigantesques de la Russie, celui-ci est peut-être le moins déraisonnable, puisque la nature des choses le lui a indiqué, & qu'il y a déjà une navigation intérieure complètement établie depuis Astracan, par le Volga, la Mita, le lac Jemen, le Wologda, le canal de Ladoga & la Newa, jusqu'à Pétersbourg. Si jamais ce plan étoit suivi avec succès & activité, il faudroit une de ces deux choses, ou que l'Angleterre songeât sérieusement à une coalition avec nous, contre le système du nord, ou qu'elle laissât prendre toutes sortes d'avantages sur

elle à Pétersbourg ; car on y auroit alors des intérêts tout-à-fait contraires, aux siens , & il pourroit s'y former de terribles orages contre sa puissance aux Indes.

Que de révolutions & de chocs d'hommes & de choses occasionnera le développement des destinées de cet Empire, qui asservit & domine successivement tout ce qui l'entoure & l'avoisine ! A la vérité, son influence sur chaque point, paroît devoir être en raison inverse de leur multiplicité. Mais combien le nombre de ces points de contact ne s'augmente-t-il pas pour l'Europe ? & , sans se hâter de deviner le sort de la Turquie européenne, pour se les exagérer, si la Russie prend l'Ukraine polonoise, comme la manière dont elle cerne la mer Noire & dispose son commerce, paroît indiquer clairement un dessein imminent, combien ne se multiplieront-ils pas encore ? Quelle tête a donc l'Empereur, s'il est impossible de lui démon-

trer qu'il lui vaut mieux & des Turcs & des Polonois pour voisins , que cette étrange nation , propre à tout , susceptible de tout , qui produit les meilleurs soldats de l'univers , & les hommes les plus malléables qui habitent ce globe !

Les différentes notions que j'ai acquises ici , où j'ai fait une moisson assez abondante , seront l'objet d'un mémoire particulier ; elles ne sont pas assez pressées , & sont trop nombreuses pour entrer dans des dépêches. Mais je n'ai pu résister à une tentation assez chère , que voici. L'Electeur fait faire , par ses ingénieurs , la topographie de la Saxe ; il en existe déjà vingt-quatre cartes ; elles sont tenues sous le plus grand secret , & cependant , moyennant quelques louis par carte , je puis les faire calquer & copier. Il m'est bien venu dans l'esprit que , puisque je le puis , M. de V*** l'a fait. Mais comme on fait rarement tout ce qu'on peut , & même tout ce qu'on doit , il est

Lélecteur de Baviere continue à n'être point mal. Sa nouvelle maîtresse paroît ne devoir être qu'une fantaisie éphémère, & la faveur retourne déjà à l'ancienne maîtresse madame de Toring-Seefeld, née Minuzzi.

L E T T R E X X X .

Berlin , 30 Septembre 1786.

V O U S aurez fu , fans doute , par le courier du mardi , ce qui s'est passé lundi à la premiere cour de la Reine ; mais , comme je crois devoir quelques réflexions à ce fujet , je commencerai par les détails exacts.

La princesse Frédérique de Prusse qui croyoit que , selon l'usage très-sensé du pays , la Reine joueroit avec des nationaux , & non avec des ministres étrangers , avoit arrangé M. d'Est** pour sa table ; (c'est elle qui distribuoit les parties.) Elle a demandé à la Reine qui elle nommoit pour la sienne. La Reine a nommé le prince Reufs , ministre de l'Empereur , & le prince de Goethe ; mais cette maniere d'éléphant imbécille , ayant , après quelques secondes ,

déclaré qu'il ne favoit aucun jeu, la Reine lui a substitué M. de Romanzow, ministre de Russie. La princesse Frédérique, très-surprise, n'a pas osé, ou n'a pas voulu faire de représentations, & la partie de la Reine arrangée, M. d'Est** a refusé très-positivement, très-énergiquement, & en mots fortement prononcés, celle de la princesse, disant que très-positivement il ne joueroit pas ce jour-là. Il s'est retiré aussi-tôt.

Tout le monde blâme la Reine & M. d'Est**. La première a fait une balourdise sans exemple; le second, dit-on à Berlin, ne devoit pas refuser la fille du Roi. Ce jugement est sévère peut-être. J'avoue cependant que je n'aurois pas refusé, parce qu'il ne faut, ce me semble, montrer l'insulte, que lorsqu'on veut se tenir pour insulté; or, il y auroit bien de la légèreté à prendre aussi sérieusement une gaucherie de la princesse la plus gauche qu'il y ait en

Europe. D'ailleurs M. d'Est** n'avoit , à la rigueur , pas plus à se plaindre que tous les ministres royaux , puisqu'il n'y a point de préférence entre ministres. Et peut-être seroit-il imprudent de vouloir l'établir ; car ce seroit assurément mettre tout au moins en question ce que la tradition , la tolérance universelle , nous accordent ; aussi , pour le dire en passant , milord Dalrymple , dès qu'il a su que M. d'Est** s'étoit plaint chez le comte Finckenstein , a-t-il été déclarer qu'il ne demandoit le pas sur personne ; mais qu'il ne souffriroit pas que personne voulût le prendre sur lui. J'aurois donc accepté la carte de la princesse , en disant très-haut , & montrant la table de la Reine : *Je vois que nous sommes ici pêle-mêle , & certainement le sort ne pouvoit mieux me servir ;* (il y a prétexte pour appeler la princesse jolie.) Si j'aurois cru devoir davantage à mon souverain , la cour d'après j'aurois refusé sur la

nomination de la Reine , mesure violente & hafardeufe toutefois , & la réparation eût eu un grand éclat ; au lieu de cela , ce n'est que l'insulte qui a fait sensation , & même une fort considérable dans le public. Maintenant M. d'Est** acceptera-t-il, ou n'acceptera-t-il pas à la premiere invitation ? S'il accepte , il fera constaté qu'ayant ressenti le procédé , il a pourtant joué le second. Et cependant comment refuser ? J'ai proposé au prince Henri , *ce mezzo-terme* , qu'il y eût cour chez la Reine douairiere , qui , par sa circonspection & sa dignité naturelle , compte plus que la régnante , & que là M. d'Est** fît sa partie avec le ministre de l'Empereur , distinction d'autant plus marquée , qu'il n'est jamais arrivé à cette Reine de jouer avec les ministres étrangers... Si le deuil d'épouse ne s'y oppose pas trop long-temps , il me semble que c'est ce qu'on peut faire de mieux. Au reste , la Reine a écrit

au comte Finckenstein , une lettre qui a dû être lue à M. d'Est * * , où le mot *excuse* est prononcé , & dans laquelle elle demande que le Roi ignore tout ; mais , dit-on , ce procédé a été public , & l'on veut que les excuses soient secrètes , puisqu'on demande le silence.

Au fait , l'important & le très-certain , est qu'incontestablement il n'y a eu nulle préméditation ; que l'instinct déraisonnable de la Reine l'a seul inspirée ; que le comte Finckenstein & toute la cour en ont été fâchés ; que si le Roi l'apprend , il en saura très-mauvais gré à la Reine , qu'il n'a pas vue depuis six semaines , qu'il la contrarie sur tout ; qu'il a traversé tous les arrangemens que , dans sa verve d'avènement , elle avoit fait avec le maître de sa maison ; qu'enfin , jamais reine de Prusse , c'est-à-dire , la plus insignifiante des reines n'a moins influé. Si donc il est vrai , d'un côté , qu'on n'a dans ce monde

que la place qu'on y prend ; que notre rang , très-déchu dans l'opinion , n'a pas besoin de déchoir encore , & que l'insolence russe , qui empiète infatigablement , a besoin d'être surveillée & traversée ; il est parfaitement sûr aussi que le procédé de lundi est un fait isolé , qui ne vaut pas même de la bouderie dans une circonstance où la bouderie peut amener la froideur , & la froideur d'assez grandes révolutions , ou du moins des faux-pas décisifs , que la cour de Vienne ou le cabinet de Saint-James voudroient bien occasionner , & dont ils sauroient profiter.

Tel est mon avis , puisqu'on me fait l'honneur de me le demander ; qu'il me soit permis d'y ajouter que Berlin n'est plus une mission indifférente ; il faut y être actif & mesuré , aimable & imposant , ferme & souple , loyal & rusé ; en un mot , tout ce qui ne se réunit pas aisément.

M. de V** va demander cette

mission , dans le cas où M. d'Est ** se retire ou passe ailleurs. J'en parle sans intérêt , puisque je n'ai pas lieu de présumer que , voulût-on décidément me placer dans cette carrière , je débutasse par une mission de cet ordre ; mais je dois dire que M. , & sur-tout madame de V*** , n'y conviennent pas. Lui est lourd & borné , plutôt turbulent qu'actif , timide que prudent , donneur de dîners que représentant ; il n'a ni formes , ni élocution , ni yeux. Elle , qui ne manque pas d'esprit , seroit trop gaie , même à Paris ; & , pour trancher le mot , son ton est mauvais & peu séant. Mais , comme elle a du caractère , elle a les prétentions de la dignité avec les formes de l'étourderie ; & comme elle mene d'autant mieux son mari , qu'il croit être chez lui maître absolu , elle le rend raboteux , cassant , heurtant , outre qu'elle le sequestre ; ce qui est par-tout , & sur-tout à Berlin , parfaitement disconvenant à un

ministre de France. C'est un des inconveniens de M. d'Est**.

Voici ce que j'apprends de plus capital sur le Roi & l'administration, soit en absence, soit au retour. Il est très-mécontent du Stathouder. On prétend que vous devez être satisfait des déclarations du comte de Goertz. Je me tue de répéter que c'est à présent qu'on ne peut plus suspecter nos intentions, puisqu'affûrément, si nous voulions la destruction du Stathoudérat, le prince d'Orange nous a fait beau jeu. Le prince Henri assure que, pourvu qu'on lui rende le droit de donner à la Haie l'ordre (& non pas des ordres,) & un peu d'argent, le Roi sera très-content. Je crois qu'il (le Roi) sent la nécessité de ne pas s'enfermer dans son premier pas politique. Mais un fait que je puis vous donner pour certain, c'est que l'avis de Hertzberg a été de faire marcher dix mille hommes en Hollande;

& qu'il a eu à cette occasion, en présence du Roi, une prise très-vive avec le général Moellendorf. Jugez par-là de ce qu'on peut attendre de la violence d'un tel ministre. Eh bien ! tout cela n'empêche pas qu'en Prusse il n'ait été fait comte, & que son crédit ne me paroisse bon.

Quant aux affaires intérieures, Schulembourg baisse, quoi qu'en dise le prince Henri, ne fût-ce que parce qu'il ne revient pas sur l'eau. On assure cependant qu'il va être fait comte avec beaucoup d'autres, car on n'est pas économe de titres. La commission pour la régie commence à frapper de grands coups, mais sur les individus & non sur les choses. D'abord on a déclaré à Launay que le Roi ne pouvoit lui donner désormais que six mille écus annuels, au lieu de vingt mille qu'il avoit, & qu'il falloit les accepter ou se retirer. Launay furieux, & d'autant plus que dès long-temps il deman-

doit son congé , de sorte qu'on pouvoit sans inconvénient le traiter plus poliment , dit tout haut qu'il va imprimer un compte rendu qui prouvera , non-seulement que chacune de ses opérations a pour piece justificative une lettre du feu Roi , dont il a tempéré l'humeur fiscale , beaucoup plus qu'il ne l'a provoquée , mais encore qu'il a refusé vingt marchés offerts par le Roi , qui lui auroient valu des tonnes d'or. Le scandale de ce compte rendu , s'il ose le publier , fera fort grand , & en dernière analyse , la commission sur ce pied fera plutôt l'examen du feu Roi que celui de la régie , que l'on pouvoit aisément prévoir s'être mise en règle. Les commissaires ont congédié Roux , le seul homme habile qui fût dans la régie , avec cinq cents écus de pension ; & Groddard , homme insignifiant , avec le même traitement. Ils ont mis à la place Koeperke & Beyer , à trois mille écus d'appointemens ,

tous deux ne sachant rien, avec cette différence que le dernier est un travailleur exact & assidu; mais l'un & l'autre sont sans instruction & sans principes. En général, il n'y en a point dans cette commission, & les commissaires ne savent pas du tout comment s'y prendre; il en sera de même ici de toutes les commissions, parce qu'indépendamment des inconvéniens qui y sont attachés dans tous les pays du monde, il y a de plus dans celui-ci, que l'instruction y étant très-rare, elles feront longtemps fort mal composées; mais on veut faire des contens; placer des protégés, & sur-tout ne point avoir de ministre principal. Tant que cela durera, il y aura de l'embargo; & j'ai plusieurs raisons de croire que, d'ici à quelques mois, personne ne fera encore à sa vraie place, à celle qu'il est de sa destinée de garder: il ne faut donc pas se presser de juger.

Mais on peut dire que le Roi a infiniment déplu au peuple , moins en refusant la fête préparée pour son retour , qu'en évitant de rentrer par où la bourgeoisie l'attendoit. *Il nous traite comme son oncle nous a traités au retour de la guerre de sept ans* , ont dit les poissardes. Mais *avant d'agir comme lui , il faut avoir fait les mêmes choses que lui*. En vérité , le peuple a quelquefois du bon sens !

Quant à la domesticité , on peut remarquer d'abord un désordre total dans l'intérieur de la maison. Nul maître , nul ordonnateur , nuls fonds assignés ; la valetaille & l'office gouvernent. Dufour ou Chauvier , je vous ai expliqué que ce n'étoit qu'un seul , sans influence aucune , & plutôt mal que bien traité , de même que tous les confidens subalternes. Le colonel Vartensleben , autrefois relégué en Prusse par son intimité avec le prince royal , prend de la faveur , à ce qu'on croit.

Mais les deux hommes à observer sont: Welner qui, à ce qu'on assure, a la communication de tous les papiers ministériels, le rapport de tous les projets, la rédaction de toutes les décisions; & Bishopswerder qui, outre le soupçon universel, dit avec trop d'affectation qu'il n'a aucun crédit sur le Roi, pour ne pas en déceler dans un pays où l'on n'en fait pas jusqu'à dire qu'on n'a pas ce qu'en effet on n'a pas pour donner à penser qu'on l'a.

Pour ce qui est des plaisirs, on s'humanise. Un arrangement très-remarquable, c'est un cuisinier donné à la princesse Frédérique de Prusse, fille du premier lit; elle aura ainsi une espèce de maison, ce qui n'est autre chose, ce me semble, qu'un moyen peu honnête de se procurer des entrevues fréquentes & décentes avec mademoiselle de Vofs qui capitule; car elle a déclaré qu'il n'y a aucun succès à espérer auprès d'elle,

aussi long-temps qu'on verra madame Rietz. Celle-ci a été au-devant du Roi à son retour; puis, traversant la ville comme un éclair, elle s'est rendue à Charlottenbourg, où le Roi se trouve, & où elle séjourne. Elle prend au reste le prudent parti de se charger de la direction des plaisirs de ce prince, qui paroît mettre beaucoup de prix à une nouvelle jouissance, quelle qu'elle soit.

Un fait que je ne saurois garantir, mais que l'on se dit à l'oreille, c'est que l'Angleterre prodigue les caresses & les offres réitérées de traité de commerce, sous les conditions les plus avantageuses, & que la Russie elle-même n'a pas épargné les avances; ce qui est certain, c'est que nos ennemis & leur parti font beaucoup sonner que nous venons de réformer dix mille hommes, ce qui prouve bien, disent-ils, que nous ne pensons pas à en imposer aux cours impériales.

Je puis certifier encore que le Grand-Duc & la Grande-Duchesse, qui, depuis long-temps, n'avoient pas donné signe de vie au prince Henri, lui ont écrit des lettres charmantes ; cela n'empêche pas Romanzow de redoubler de mauvais propos, & de même qu'il demandoit, la veille de l'enterrement du Roi dans un cercle, si on illumineroit le lendemain ; il appelle l'illumination de cinq chandelles, la nuit du deux, (journée des hommages) où l'on a ordonné d'illuminer. A propos d'hommages, le prince Henri est admis à prêter le serment par écrit, & cette faveur n'a pas peu redoublé ses fumées. Il parie toujours pour l'expulsion de Hertzberg, qui a lu hier à l'académie un pompeux compte rendu de son voyage en Prusse, & que tous les récipiendaires ont suffoqué d'encens ; cela est complètement maladroît.

Je finirai par un mot sur la Saxe.

Je

Je ne crois pas l'Electeur d'une bonne santé; il se desseche visiblement, & l'exercice violent qu'il fait par système, & qu'il soutient avec son invincible opiniâreté, l'avance; il n'aura point de garçons, & l'on ne sauroit exagérer l'imbécillité cafarde de ses frères, qui d'ailleurs ne sont point mariés, & d'où il suit que les futurs contingens menacent prodigieusement ce beau pays. Marcolini voyage en Italie, comme je l'ai dit, & l'on pense qu'une de ses commissions est de chercher une femme pour le prince Antoine. Le prince Henri, qui craint que le choix ne tombe sur la Toscane, ou quelque autre alliance autrichienne de l'Empereur, a eu l'idée de lui donner mademoiselle de Condé, ce qui nous assureroit de l'Electorat & de l'Electeur. Je donne ce projet comme je l'ai reçu.

1^{er} P. S. J'ajouterai, quant à la
Tome I. Q

carte que je me suis décidé à faire copier furtivement, qu'elle porte sur la partie la plus importante de la Saxe, & que tous les ministres étrangers sans exception, M. de V** à la tête, sont convaincus que l'Electeur ne la laisseroit pas voir à son frere. Une trouvaille plus précieuse encore, c'est celle du cadastre de 1783, rédigé avec une grande exactitude, & contenant une répartition détaillée de la richesse territoriale. Je le fais copier à la hâte, & crois n'être pas improuvé. M. de V*** quitte Dresde, & n'y veut pas retourner. C'est un joli poste, & très-bon pour observer l'Empereur & le Roi de Prusse.

Boden est en chemin pour venir ici; on le croit assez présomptueux pour solliciter la mission de France. Il échouera, ou le cabinet de Berlin se fera tort. C'est toujours M. d'Alvensleben que le Roi vous destine. Je vous en ai parlé de Dresde, où

j'ai beaucoup causé avec lui; c'est assurément un homme instruit & sensé. M. d'Entragues étoit intimement lié avec lui, & il est resté son ami. Il sera fort aisé de faire venir M. d'Entragues qui est à Montpellier, soit pour diriger, soit pour surveiller son début.

2^e P. S. Le prince Henri a été mandé ce matin par le Roi pour affaires, & prié d'aller dîner à Charlottenbourg. Il me l'a fait dire, & de me trouver à cinq heures chez lui. Je ne pourrai rien ajouter à ce chiffre énorme; mais je veux répéter ici que la nouvelle des dix mille hommes proposés par Hertzberg, est de toute certitude : elle m'a paru si importante, combinée avec l'affaire de Hattem & d'Elbourg, qui me semble démontrer invinciblement que M. de Hertzberg avoit promis dès long-temps dans cette correspondance secrète dont j'ai parlé, l'assistance

armée du nouveau Roi ; cette nouvelle , dis-je , m'a paru si importante , que j'ai cru devoir en faire avertir M. d'Est * * par une voie qu'il ne peut pas deviner me tenir.

Au reste , & relativement à l'intrigue de cour , ici , j'ai la preuve que le prince Henri dit tout au prince Ferdinand , qui dit tout à sa femme , qui trahit à beaux deniers comptans le prince Henri. Heureusement l'énorme stupidité de cette princesse émousse son influence , & glace la bienveillance que le Roi voudroit avoir pour elle.

L E T T R E X X X I.

Berlin, 3 Octobre 1786.

J'AI eu fort peu de temps pour le courier d'aujourd'hui, la journée d'hier ayant emporté pour la cour tous mes momens depuis six heures du matin jusqu'à la nuit. Cette cérémonie des hommages étoit imposante, malgré l'angustie du lieu où les Etats ont été reçus. Comme les idées morales entrent pour beaucoup, même à notre infu, dans nos sensations physiques, ce tribut d'égards, payé par le despotisme armé à la nation qu'il gouverne, cette espece de colloque paternel entre le Roi & ce qu'on appelle les Etats, qui établit en quelque forte une co-relation d'engagement, & auquel il ne manque qu'un peu plus de dignité du côté des députés. & du moins l'apparence d'une délibé-

ration, plaisent à l'ame & remplissent la tête de hautes & touchantes rêveries. A un prince qui sauroit penser, je ne voudrois que le contraste de cette cérémonie avec le serment militaire, & des émotions différentes qu'elles excitent, pour lui faire sentir s'il est donc vrai qu'une monarchie ne repose que sur la force, & si la pyramide doit porter sur la base ou sur la pointe.

Après le discours du ministre de justice (Reek) aux Etats, après la harangue du premier ordre (les ecclésiastiques), conduit par le prince Frédéric Brunswick, prévôt du chapitre de Brandebourg, le serment des nobles, l'énonciation & la confirmation des privilèges, la nomination des graces, fait par le ministre de Hertzberg (le ministre de Schu- lembourg est du nombre des nouveaux comtes); le Roi s'est avancé sur un balcon extérieur, où l'on avoit pratiqué un fort beau dais,

pour recevoir les hommages du peuple & son ferment. La bourgeoisie étoit rassemblée par tribus, jurandes & corps de métiers, dans la place vis-à-vis du château. Tous les symptômes d'une joie tumultueuse sont ici comme ailleurs l'effet sympathique, j'ai presque dit contagieux, d'un grand nombre d'hommes rassemblés pour en voir un élevé au-dessus de leurs têtes, qu'on appelle leur souverain & leur maître, & de qui dépendent en effet la plupart des biens & des maux qui les attendent. Il faut remarquer cependant que l'ordre a été meilleur & le jour & la nuit qu'on n'auroit droit de l'espérer dans toute autre grande ville. Il est vrai que l'on ne distribue ici ni vins, ni cervelas, ni argent; les largeesses se divisent par quartier, & par la main des pasteurs & des magistrats. Il est vrai aussi que les passions de ce peuple ressemblent à peine aux émotions des autres.

Le Roi a donné à dîner à six cents & tant de personnes. Tout ce qui étoit noble a été invité. Sur la proposition qu'on m'a faite d'y rester, j'ai répondu qu'il n'étoit question apparemment que des nobles nationaux, & que, si l'on eût voulu admettre les étrangers à cette faveur, en leur auroit sans doute fait l'honneur de le leur dire. Tous les Anglois & presque tous les François se sont retirés comme moi & avec moi.

Les illuminations étoient médiocres; on en a remarqué une, où l'on avoit enveloppé de crêpe tous les lampions; de sorte que leur lumière étoit pâle, triste, & vraiment funéraire. Cette idée est d'un juif, & c'est devant sa maison qu'elle a été exécutée. Ceci me rappelle un beau trait du sermon qui a précédé la cérémonie : il étoit prononcé dans l'église luthérienne; le ministre de la communion dominante a invoqué

long-temps, & même avec assez d'onction & d'énergie, la tolérance, *cette heureuse & sainte moisson que les provinces prussiennes doivent à la maison qui les gouverne.*

Je vous envoie les meilleures médailles qui aient été frappées ; gardez-les pour vous , car on en va distribuer aux ministres étrangers , qui sans doute les feront passer. Il y en a en or , mais je les ai trouvées trop chères pour leur beauté. Chaque général en activité de service , en a reçu une grande , dont le prix est de quarante-huit écus. Chaque commandant d'un régiment en a reçu une petite , dont le prix est de six ducats. La grande est bonne , la petite très-médiocre. (Je parle de celles qui ont été distribuées hier , & seulement de la ressemblance.)

4 Octobre 1786.

La journée des hommages , & ses

préparatifs ont consumé tout le temps & obstrué toutes les sociétés depuis le dernier courier; ainsi peu de choses à mander aujourd'hui. Le prince Henri avoit été invité l'autre jour, principalement, je crois, & quoi qu'il en dise, parce que M. de C**, pere, dînoit avec le Roi. Cependant avant le dîner, le Roi parla au prince de la Hollande, & se plaignit de ce que les paroles de M. de Veirac, qui avoit dit à M. de Goertz ne pouvoit se mêler de rien, étoient en contradiction avec les promesses du cabinet de Versailles. La Hollande donne de l'humeur, cela est naturel; & cependant, comme je le dis sans cesse, « quelle plus belle occasion » de se déintéresser, que celle où » le Stathouder, contre toute rai- » son & toute convenance, a pris » un parti violent & décisif, peu de » jours avant l'arrivée du conseil que » lui destinoit le Roi? » J'ai eu une scene fort vive sur la Hollande, avec

M. de Hertzberg ; patience , fermeté ; un peu d'astuce de ma part , violence , emportement & déraison de la sienne. Il me paroît clair qu'il suit en Hollande une marche secrète.

A-propos de M. de C***, il fit attendre une heure le Roi pour dîner. C'est une triste destinée qu'a la France , d'être toujours , en quelque sorte , représentée par certains voyageurs , dans des circonstances délicates. Un duc de la F**, au milieu d'une société ennemie , demande au duc de Brunswick : *à propos , avez-vous servi , vous , Monseigneur ? ... A Dresde , en pays cérémonieux & circonspect , où votre légation a fort déplu , ce même questionneur impitoyable , venant de voir la collection de pierres précieuses , la plus immense qu'il y ait en Europe , dit à l'Electeur , en plein dîner : cela est bien ; oui , fort bien : combien cela vous a-t-il coûté , Monseigneur ?* Un M. de P**, à Potsdam , huit jours avant la mort

du Roi, dînant avec le prince de Prusse, entend nommer M. de H***; il s'écrie : *à propos, j'oubliois que j'ai une lettre de lui à vous remettre*; & cette lettre, il la jette au prince au travers de la table. Il aura regardé sans doute cette familiarité comme toute simple, lui qui, à Prague, en prenant congé de l'Empereur, a faisi & secoué sa main, & témoigné toute sa satisfaction d'avoir vu ses manœuvres, & renouvelé connoissance avec lui, & c'est M. de *** qui raconte ici cette anecdote, que dix Anglois présens n'auroient au reste pas laissé à terre, quand il ne se seroit pas donné la peine de la ramasser. Pourquoi laisser voyager de telles gens, qu'il est aisé de retenir par leurs places? Il est impossible de s'exagérer le tort que font ces ridicules pasquinades, dans un moment où les malveillans sont si nombreux, & où ils voudroient faire juger la nation sur ces échantillons. Remarquons, au reste,

à propos de MM. de C***, qu'autant le pere est fou, physiquement fat, fou d'une manière démesurée & dégoûtante, autant le fils est un sujet d'une grande espérance, & réussit universellement. Je ne connois pas un aussi jeune homme qui joigne à plus de modestie, plus de raison; à une timidité plus décente, un plus grand talent d'observation; à des formes plus agréables & plus douces, plus d'activité sage & mesurée. Sans doute ces qualités ressortent mieux par l'extravagance du pere; mais elles existent toutes, & sur des bases solides, puisque c'est probablement le spectacle continuel des travers du pere, qui en a fait naître l'aversion au fils. C'est un des plançons que je connoisse les plus propres à être transplantés dans la diplomatie.

Le Roi fut, tout hier, froid & taciturne; pas une émotion, pas un mot gracieux, pas un sourire. Le ministre de Reek, qui harangua les

Etats au nom du Roi, promet dans son discours, que sous ce regne on ne mettroit jamais de nouvel impôt, & qu'on diminueroit même ceux qui existoient. Lui a-t-on dit de le promettre ? ou l'a-t-il pris sur lui ? C'est ce que j'ignore, & ce qu'on met en doute.

Le Roi avoit eu avant-hier des tracasseries domestiques, & une scène de jalousie à Charlottenbourg, de la part de madame Rietz ; il s'en ressentoit peut-être encore hier ; quoi qu'il en soit, le discours de son ministre de justice valoit mieux que sa contenance, quelque belle représentation physique qu'il ait en effet. Il part toujours le 4 pour la Silésie, & n'en revient que le 17.

On meuble une partie du château, mais très-simplement.

On a fait publier que ceux qui avoient des expectatives de fiefs se présentassent ; que leur expectative étoit anéantie, & qu'ils ne pourroient

revenir à la charge, que lorsqu'il y auroit un fief vacant à solliciter, mais non demander une expectance, comme cela se dit.

J'ai vu une relation de ce qui s'est passé en Prusse. Celui qui l'a écrite, a rencontré des expressions très-exaltées pour peindre l'enthousiasme, & à côté ce mot du Roi : *je trouve la Prusse bien malade, mais je la guérirai.*

Le comte de Kaizerling, qui avoit beaucoup perdu dans la guerre de sept ans, & éprouvé de mauvais traitemens du feu Roi, après en avoir été très-accueilli, a reçu en prêt cent-cinquante mille écus sans intérêts, pour trente ans.

L'évêque de Warmie sera ici, dit-on, sous trois semaines; c'est un homme très-aimable, & léger comme un Polonois, qui a été fort bien avec le prince de Prusse. Le Roi paroît s'en souvenir; il est, de beaucoup, celui que le Roi a le mieux traité en Prusse.

C'est en novembre que le Roi arrêtera les états de dépense & de recette.

1^{er} P. S. J'oubliais de vous dire que le prince Henri a été fort caressé hier, pour un jour aussi nébuleux. Il a dîné & soupé avec le Roi, & l'a conduit en tête-à-tête voir les illuminations.

2^e P. S. Je reviens de la cour ; les ministres étoient pèle-mêle ; mais comme les deux ministres impériaux étoient ensemble, le Roi a tenu une marche rétrograde assez singulière. Le hasard faisoit que, vu la quantité d'Anglois à présenter, milord Dalrymple étoit le plus près de la porte du Roi, & précédoit les ministres impériaux. Le Roi a débuté par ceux-ci, puis il a retourné à milord Dalrymple, après quoi il

a

a descendu beaucoup plus bas vers M. d'Est** , & ne lui a parlé que pour remercier en général les ministres étrangers de leurs illuminations. Cela n'est peut-être que hasard ; mais tout est remarqué. Si cette intervention des usages duroit , je crois qu'il faudroit faire sentir qu'elle déplaît ; car le bruit de la haine du Roi pour les François se renforce tous les jours, & ces bruits-là produisent quelquefois la réalité de ce qu'ils annoncent.

L E T T R E X X X I I .

Berlin , du 4 Octobre 1786.

IL paroît très-probable que c'est l'habitude qui aura raison , & que Frédéric-Guillaume ne fera jamais que ce que son oncle , le pénétrant , l'avoit deviné. Il est impossible de s'exagérer la turpitude des détails de son intérieur , quant au désordre & à la perte de temps. Les valets redoutent sa violence , mais ils sont les premiers à tourner en dérision son incapacité. Pas un papier n'est en ordre , pas un mémoire apostillé , pas une lettre personnellement ouverte ; nulle puissance humaine ne lui feroit lire quarante lignes de suite. C'est tout à la fois la secousse de la violence , & la torpeur de la nullité. Son fils naturel , le comte de la Marche , le tire seul de sa léthar-

gie; il l'aime à l'adoration. Son visage rayonne lorsqu'il l'apperçoit, & tous les matins il s'occupe longtemps de cet enfant (1); c'est-là même, dans ces plaisirs, la seule chose périodiquement régulière; car les heures sont d'ailleurs absolument interverties & imprévoyables. L'humeur de l'autre jour, par exemple, que j'ai cru la suite de l'orage de la veille à Charlottenbourg, m'a fait remonter aux détails occasionnels: c'étoit une querelle de musique. Le Roi vouloit un concert de chambre; il avoit demandé vingt-deux musiciens; il comptoit exécuter lui-même; sa basse étoit prête & d'accord. Quatorze musiciens seulement arrivent; emportemens, menaces, violences. Les valets-de-chambre se rejettent sur Kalikan, chargé de commander la musique. Kalikan est mis en prison. Duport, le fameux violoncel, & par consé-

(1) Mort l'année dernière.

quent le musicien favori , est venu au secours de Kalikan ; il a remis au Roi la lettre que les valets-de-chambre avoit interceptée. La colere a été furieuse ; tout le monde a fui ; mais cette prévarication subalterne n'a d'ailleurs eu aucune suite. Pauvre regne ! pauvre pays !

Je crois deux choses : l'une , que le Roi a conçu l'idée & l'espoir de devenir un grand homme , en se faisant Allemand , purement Allemand , & narguant ainsi la supériorité françoise ; l'autre , qu'il est déjà résigné au fond de l'ame à laisser les affaires à un ministre principal : peut-être ne se le dit-il pas tout haut à lui-même ; mais au moins se dit-il tout bas : eh bien ! le pis aller sera d'appeller le duc de Brunswick ou mon oncle.

La premiere de ces conceptions est l'ouvrage & le chef-d'œuvre de Hertzberg. Cet homme a dit & pu dire : « Il ne vous reste qu'une maniere
« d'être quelque chose , c'est de don-

» ner une impulsion à votre nation ,
 » qui doit dater de votre regne un
 » nouveau genre de gloire ; vous ne
 » pouvez la donner , cette impul-
 » sion , qu'en vous mettant à sa
 » tête ; que ferez-vous jamais comme
 » François ? le foible imitateur de
 » Frédéric II. Comme Allemand , vous
 » ferez original , vous ferez vous-
 » même révéré dans la Germanie ,
 » adoré de votre peuple , prôné par
 » les gens de lettres , considéré en
 » Europe , &c. &c. » Le mot de
 l'énigme est que Hertzberg a cru ce
 chemin le plus court pour être le
 ministre principal.

Mais la force des choses en de-
 mande ou elle en demandera bien-
 tôt un autre. Ce pays-ci , quoique
 servile , n'est pas façonné à l'escla-
 vage ministériel ; & Hertzberg , long-
 temps subalterne , plus astucieux qu'ha-
 bile , plus faux que fin , plus violent
 que tranchant , plus vain qu'ambi-
 tieux , vieux , infirme , ne promet-

rant pas une longue durée , ne fau-
 roit les y affouplir. Il leur faut ,
 quelque loïn que pousse ses préten-
 tions , ce Welner , tant écouté aujour-
 d'hui , qu'on ne peut discerner que
 de très-près son influence ; il leur faut
 un homme dont l'existence domine
 toutes les hiérarchies , & le nombre
 n'en est pas grand. Encore une fois ,
 je ne vois que deux hommes en me-
 sure , le prince Henri & le duc de
 Brunswick. Au désavantage de n'être
 pas ici , ce dernier joint celui de
 devoir être bien redoutable à un
 prince foible & inappliqué , mais
 vain & jaloux , qui peut croire que
 le prince Henri ne fera pas à sa ré-
 putation le même tort qu'un prince
 qui ne peut se déplacer , & vivre ici
 habituellement que comme premier
 administrateur , & sans qu'on puisse
 élever le moindre doute à cet égard :
 aussi les actions du prince Henri hauf-
 sent-elles tous les jours , malgré ses
 mal-adresses moins jactancieuses pour-

tant depuis quelques semaines ; & au lieu de ne revenir du Rheinsberg, où il retourne pendant l'absence du Roi , qu'à la mi-décembre , comme il y comptoit , il fera ici le même jour que son neveu.

Cependant , indépendamment des défauts personnels du prince Henri , & des écoles qu'il fera indubitablement , comment concilier ce système allemand & la haine des François , avec la confiance accordée à ce prince ? Les symptômes de cette haine , soit systématique , soit naturelle , se confirment mieux tous les jours. En renvoyant Roux & Groddart ; Roux dont le vrai crime , peut-être , est d'avoir entretenu une juive que le prince de Prusse desiroit , & de s'être obstiné à ne se prêter à aucun accommodement , le Roi a dit : *voilà donc un de ces B..... dont je me suis défait.* Un marchand françois lui apporte des gentilleffes ; il répond durement : j'ai pour sept millions de ces dro-

gues-là , tourne le dos , & ne rouvre la bouche que pour dire : *qu'il n'aille pas chez la Reine au moins , car il ne seroit pas payé.* Sans doute le trait n'est pas blâmable ; je ne note que la forme. Boden , passablement reçu , à cela près que pour toute consolation de sa fièvre quarte , on lui a dit : *allez-vous en à Berlin , & tenez-vous y en repos , car vous en avez pour trois mois ;* ce Boden lui disoit : *j'aurois eu deux mille commissions pour votre majesté , si j'eusse osé m'en charger.....* Vous avez bien fait de les refuser , lui a répondu le Roi , & d'un ton si rogue , que Boden n'a pas même osé remettre les lettres de Dufaulx & de Bitaubé. Launay est traité avec dureté & même tyrannie ; il a été détenu dans sa chambre lors de la visite de ses papiers , indépendamment des arrêts généraux qui lui ont été donnés dans la ville de Berlin. C'est un Délàtre , son ennemi personnel , qu'on lui oppose sans cesse ,

& qu'on a fait venir pour lui servir de délateur; homme sans honneur & sans foi, soupçonné de grands crimes, dilapidateur des deniers du Roi, libelliste forcené, dénoncé par notre cour même à celle de Berlin, qui la fit remercier ministériellement il y a deux ans de ses procédés à cet égard. Je dis qu'on l'a fait venir; car, devant quatre-vingts mille écus au Roi, se feroit-il hasardé sans sauf-conduit & provocation? Il est clair que Launay est persécuté comme régisseur & comme François. A ce propos on croit le projet de congédier la régie à la Trinité, époque où l'on appure les comptes, décidément arrêté. C'est-là le grand holocauste qu'on offre à la nation, mais qui couvrira les vuides des revenus. Car, enfin cette régie a rendu l'année dernière six millions huit cents mille écus d'Allemagne; & non-seulement il est impossible de remplacer ce déficit immense, mais il est aisé, quand on connoît ce pays, de prévoir que des régisseurs

allemands percevroient à peine la moitié de cette somme.

Que produira la convocation des conseillers provinciaux & de finances, & des députés des négocians? Des plaintes, & pas un projet qui ne soit isolé, partiel & en contradiction avec le système général, tel du moins que l'offre la nature des choses; car d'ailleurs il n'en existe assurément pas encore.

Je reviens & dis: tous ces procédés & ces projets sont contre le système personnel du prince Henri. Fait-il passer son ambition avant tout? (il est bien loin d'en avoir la force) ou dissimule-t-il pour arriver? Je ne crois pas qu'il en soit capable avec suite; je crains plutôt qu'il ne soit encore une fois la dupe des caresses qui, cependant, il faut l'avouer, sont plus substantielles & plus marquées qu'elles ne l'ont été jusqu'ici. Je crains sur-tout qu'il ne se hâte trop, & qu'avidement de recueillir la

moisson du moment, il ne néglige les semailles pour l'avenir.

Le Roi a donné au ministre de justice de Reek, une boîte de coquilles pétrifiées, enrichie de superbes diamans (estimée douze mille écus); pareille boîte au ministre de Gaudi & dix mille écus; pareille boîte au général Moellendorf; un beau solitaire au marquis de Luchéfini, & une bague de diamans au lieutenant de police Philippi. Il a fait aussi démonter trois boîtes garnies de diamans, dont on a fait trente bagues, qu'il a emportées pour les distribuer en Silésie.

N. B. Launay n'a point eu l'alternative d'accepter six mille écus ou son congé; il a reçu seulement, sous la forme d'ordre, avis que ses appointemens étoient réduits à six mille écus.

M. de Hertzberg a donné aujourd'hui un grand dîner d'étrangers, où se trouvoit le nouveau ministre d'Espagne, & où n'étoit invité ni M.

d'Est **, ni aucun François : affectation d'autant plus marquée, que tous les Anglois, Piémontois, Suédois, & non-seulement les ministres étrangers, mais les envoyés pour complimenter, y étoient rassemblés. M. d'Est ** s'en venge convenablement : il donne demain un très-grand dîner où M. de Hertzberg est invité.

P. S. M. Ewart, secrétaire de la légation angloise, m'a dit hier devant quinze personnes, M. de Hertzberg appuyant du geste & de la voix ces propres mots : *le Stathouder est, par la constitution, le pouvoir exécutif en Hollande, ou, pour le dire plus clairement, il est précisément en Hollande ce qu'est le Roi en Angleterre.* J'ai répondu du ton le plus froidement ironique : *il faut espérer cependant que les Hollandois ne lui couperont pas la tête.* Les rieurs n'ont pas été du côté de M. Ewart.

Bodén m'a fait remettre vos paquets. Les extraits des plaidoyers Linguet,

qui sont excellens, (je parle des extraits) ont parfaitement bien réussi. Ne manquez pas, je vous en prie, de m'en envoyer la suite. Vous ne pouvez pas mieux m'achalander que par les choses de ce genre.

Il y a un accroc sur Alvensleben ; c'est Hertzberg qui soutient Goltz.

Le numéro LXXVIII du courier du Bas-Rhin est si insolent pour le Roi de France & son ambassadeur, qu'on feroit bien, je crois, d'en porter des plaintes ministérielles : cela réprimeroit un peu Hertzberg qui est le compere de Manson, & qui en fera bien écrire d'autres, si cette lubie passe impunément. Or, on ne fait pas ce que font les Gazettes pour les Allemands.

L E T T R E X X I I I .

Magdebourg , 9 Octobre 1786.

LE hasard m'a découvert en sortant de Berlin , que l'homme qui est resté quatre jours enfermé dans l'appartement du prince de H * * (de R * * * *) n'est autre chose que ce C * * * , autrefois Saint-H * * , ancien mari de notre célèbre Saint-H * * , dont le mariage a été cassé ; conseiller Bonneau du prince de Prusse , & , pour le compte de sa propre femme , banqueroutier , faussaire ; en un mot , chevalier d'industrie de l'ordre le plus méprisable , & dont tous les étrangers nous disent : comment cet homme peut-il être officier chez vous ? Je ne m'étonne plus si le prince de H * * a été froidement reçu par le Roi. Venir tout exprès pour s'efforcer d'exploit-

ter la mine de corruption, qu'on croit s'être assurée par la connoissance des foibleffes d'un souverain; fonder des succès sur la mauvaise opinion qu'on a de lui, & l'afficher en quelque sorte par une course rapide de Paris à Berlin; dépourvue de tout autre prétexte, puisque le prince de H** & son menin ne sont restés que cinq jours, & sont déjà repartis pour Paris. C'est tout à la fois une conduite bien méprisable & une intrigue bien gauche. Je crois qu'il importe que l'on dise très-haut & avec un ton de dédain fort ironique, tout ce qui peut faire sentir, sans s'abaisser à le dire nettement, que notre cabinet est complètement étranger à cette manœuvre; car des demi-mots que j'ai entendu lâcher à des malveuillans, me persuadent qu'on ne demanderoit pas mieux que de lui imprimer cette tache.

J'ai fait route de Brandebourg à Magdebourg avec le comte Hatzfeldt,

envoyé de l'électeur de Mayence, pour complimenter le Roi & le baron de G***, envoyé du duc de Deux-Ponts pour le même objet. Celui-ci, ancien capitaine de hussards à notre service, est un bel imbécille, qui ne peut avoir été choisi que comme frere de madame d'Eisbeck, maîtresse du duc. L'autre est un homme rempli d'aménité, & dont l'esprit & les connoissances méritent de l'estime. Il paroît qu'il restera quelque temps à Berlin pour démêler le chaos. J'ai beaucoup causé sur Mayence; l'Electeur est mieux, & cependant il ne promet pas une longue durée. Il paroît que les deux prétendans les plus en mesure d'arriver après lui, sont M. Feckenberg (tout-à-fait Autrichien) & M. d'Alberg, homme de l'habileté duquel on a la plus haute idée, dont on connoît peu les affections politiques, & qui dissimule comme Sixte-Quint encore moins.

Cette cour semble, quant à présent,

sent , très-montée contre l'Empereur qui ajoute au reste chaque jour par une foule de traits particuliers & publics , réellement inconcevables , à la haine universelle. On ne sauroit s'exagérer l'effet qu'ont produit sa réponse à la requête des Hongrois : *pueri sunt pueri : pueri puerilia tractant* , & l'abolition violente de tous leurs privilèges : ... mais d'un côté les grands propriétaires sont à Vienne enchaînés par leurs places , presque gardés à vue , & véritablement les otages de l'esclavage des Hongrois. De l'autre , l'aristocratie étant infiniment odieuse au peuple , il n'y a dans ce superbe & redoutable pays , ni unité d'intérêts , ni centre de réunion ; & les troupes réglées sont postées & munies d'artillerie , soutenues de vétérans , de colonistes , &c. &c.

Au reste , un Anglois , fort mon ami & très-bon observateur , que je viens de retrouver ici , & qui a fait tous les camps de l'Empereur , en

s'exaltant sur les formidables bases de sa puissance, la Hongrie, la Moravie, la Bohême, la Galicie, &c. avoue que l'infériorité de ses troupes sur l'armée prussienne a infiniment passé son attente; il assure qu'il est impossible, soit relativement à l'instruction, ou à la composition des officiers; soit quant aux talens militaires de l'Empereur, qui sont précisément nuls, & tellement que son esprit paroît obstrué pour ce genre de combinaisons, qu'il est impossible, dis-je, de comparer les deux nations, avec cette différence cependant que l'Empereur peut faire sortir autant d'hommes de la terre, que Cadmus, & que l'armée prussienne anéantie ne peut plus renaître que de son trésor. Si jamais un homme paroît sur le trône autrichien, c'en est fait de la liberté de l'Europe. La santé de l'Empereur paroît mauvaise; son activité se ralentit peu à peu; cependant, il outre-passe encore de beaucoup ses forces person-

nelles ; mais ses projets ne paroissent plus que les vellétés d'un agonisant qui rêve la convalescence. On le croit dans ce moment très en froid avec l'impératrice de Russie.

L E T T R E X X X I V .

Brunswick , 14 Octobre 1786.

SI je cours la poste, vous voyez que ce n'est pas par dissipation. Eh! de bonne foi, quelle vie convient moins à mes goûts naturels que cette activité oiseuse, si je puis parler ainsi, qui, me précipitant dans toutes les cohues, dans les sociétés les plus fastidieuses, dans la perte de temps qu'entraîne en général le tourbillon des cercles allemands, qui s'appellent des *entre-nous* quand on n'est que trente personnes, me ravit à l'étude, à mes recherches favorites, à mes propres pensées, & me force à me plier sans cesse à des formes qui m'étoient si étrangères, pour ne pas dire si odieuses. Vous qui menez une vie fort agitée, mais du moins dans des sociétés d'élite, vous devez éprouver malgré tout l'à-plomb que

vous a donné la nature, combien il est difficile de passer brusquement de la dissipation sociale à la méditation du cabinet. Cette première est cependant absolument nécessaire pour connoître, sinon les hommes, du moins tels ou tels hommes, indépendamment de ce qu'elle est indispensable, pour se ménager les *à parte* qui instruisent des faits courans, & font deviner ceux qui les suivront : il faut galoper cinq jours avec un prince, & le suivre dans toutes les sinuosités physiques & morales de sa vie publique & privée, pour avoir le droit ou l'occasion de faire une question ; ou, ce qui est préférable, pour lui surprendre un mot qui équivaille à la question & à la réponse. Mais, qui fait cela mieux que vous ? Je ne veux que vous faire sentir que mes excursions ne sont pas le fruit du hasard, encore moins celui de la fantaisie. Ajoutez que chacune de mes courses complète des connois-

fañces locales , sur lesquelles je me suis imposé de n'être pas satisfait légèrement. J'espère que vous verrez entr'autres , par mon mémoire sur la Saxe , & par celui sur les Etats prussiens , qui sont de vrais ouvrages , & qu'à la vérité vous ne recevrez que dans quelques mois , que j'ai soigneusement approfondi les pays que je veux connoître , & que je les ai étudiés autant dans les hommes que dans les livres , avec cette différence cependant , que j'ose à peine me confier à l'affertion orale de l'homme le mieux instruit , lorsqu'il ne m'apporte point de preuves écrites. La nécessité de cette espee de conscience superstitieuse que m'impose presque machinalement l'acte de prendre la plume , m'a été démontrée dans trop de circonstances , pour que j'y renonce jamais.

Cependant où marchai-je dans cette route pénible ? Si je m'en rapporte au peu de comptes rendus que votre

amitié a daigné me faire de la sensation qu'ont produit mes dépêches épurées, arrangées, embellies par vous, (car comment soigner ce qu'on écrit au moment, au jour le jour, avec la rapidité de l'éclair, & sans avoir le temps de relire) on en est content; si j'en juge par les symptômes redoublés de l'extrême inattention que supposent les longs silences sur les questions les plus importantes, sur les demandes les plus instantes, & quelquefois l'oubli absolu de la plupart de ces choses, je dois croire qu'on lit mes lettres, tout au plus avec l'intérêt d'un bulletin assez bien rédigé, & que cette lecture n'a pas la plus légère suite ultérieure. Si cela est vrai, est-ce donc bien la peine, je vous le demande à vous, dont les sentimens énergiques & les hautes pensées échappent par tant de côtés à la contagion de légèreté, d'insouciance, d'égoïsme & d'inconscience, qui s'exhale de tous les

pores du pays que vous habitez ? est-ce bien la peine que je sacrifie à un intérêt aussi subalterne que celui de la curiosité, mon temps, mes goûts, mes forces & mon talent ? Vous savez, je crois, que je ne suis pas charlatan ; vous savez que mon usage n'est pas d'exagérer ma peine & mon travail. Eh bien ! mon cher ami, je vous jure que j'en prends & que j'en fais beaucoup. J'occupe trois hommes tout entiers de la seule exécution mécanique de ce que j'ai rédigé. Je m'aide du travail & des connoissances de plusieurs autres ; tous mes momens & presque toutes mes pensées sont là, partent de là, & y retournent. . . . Si cela ne produit pas davantage, (& à dire vrai vous ne pouvez pas encore évaluer ce que cela produit, car mes plus grands travaux sont dans mon porte-feuille) c'est la faute, ou de mon insuffisance ou de ma position, peut-être de toutes deux, peut être aussi seu-

lement de cette dernière. Mais j'y suis tout entier, & ce n'est pas à près de trente-sept ans que je dois être tout entier à des riens; or, ce sont des riens, si cela ne produit rien, & que cela ne mène à rien, ni moi, ni les autres.

Si donc cela produit quelque chose, qu'on me le prouve; qu'alors, par exemple, que je fais une question pour le bien de ma commission, elle soit répondue; qu'alors que je dis, il importe que j'aie un plan d'opérations de tel & tel genre à proposer, parce qu'on me questionnera incessamment sur cela, & que je perdrois une occasion que je ne retrouverois peut-être jamais, si j'étois pris au dépourvu, on m'envoie ce plan d'opérations.

Si cela me mène à quelque chose, qu'on me le dise; car j'ai bien, dans ma position, quelque besoin d'encouragemens, ne fût-ce que pour pouvoir me livrer sans folie aux impulsions de mon propre zèle! Je dis sans folie,

car, pour ne parler que du plus grossier, mais aussi du plus palpable des intérêts, quand je vois que je suis à une assez grande distance de pouvoir joindre les deux bouts avec ce qui m'est assuré, (& comment assuré? on est tellement en arrière, que j'ai tout lieu de craindre qu'un changement de ministre n'aggravât mes dettes personnelles, des sommes dont mes amis m'ont fait l'avance, pour le compte de ceux qui ne peuvent pas ignorer que je ne saurois en faire, moi) ne dois-je pas enrayer? Et si j'enraie, ma moisson & mon utilité ne sont-elles pas finies? Me restera-t-il autre chose alors que le regret du temps perdu, & le chagrin profond & très-onéreux dans les suites, d'avoir attaché à mon sort des gens pour qui je ne pourrai rien qui les dédommage que mal & à mes dépens de ce qu'ils m'auront sacrifié? Pardon si je déborde; mais à qui confierai-je mes inquiétudes, si ce n'est à vous, mon ami, mon conso-

tateur, mon guide, mon soutien? A
 qui dirai-je : que me rapporte tout
 ceci ? pas même de l'argent ; car il
 va tout à la chose, & nullement à
 ma satisfaction personnelle. Vérita-
 blement je ne serois susceptible d'au-
 cune autre, si mon avenir étoit arri-
 vé, & que je n'eusse point d'entours.
 Vous savez bien que l'argent ne me
 fera jamais rien, du moins quand j'en
 aurai. Où vais-je ? où menerai-je les
 autres ? Ai-je fait un bon marché de
 troquer ma vie, même orageuse, mais
 si mêlée de jouissances, qu'il n'étoit
 pas au pouvoir des humains de me
 dérober, pour une activité stérile, qui
 m'arrache jusqu'aux fréquens épan-
 chemens de votre amitié ? Vous n'êtes
 plus qu'un homme d'Etat pour moi ;
 vous, pour un serrement de main du-
 quel je donnerois tous les trônes du
 monde.... Ah ! je suis beaucoup plus
 propre à l'amitié qu'à la politique.

Post-scriptum *commencé à Hemstadt ;
fini à Brunswik , le 14 Octobre
1786.*

On écrit de Silberberg en Silésie , que la voiture du Roi a été renversée , & qu'il s'est blessé à la tête & au bras. Le cocher , ajoute-t-on , est mort sur la place. Cette nouvelle m'est arrivée hier à Magdebourg , & l'on en a écrit autant au général Pritwitz : elle est probablement exagérée , mais il y a un fond de vérité. L'extrême saisissement du duc de Brunswik , & ma propre émotion , m'ont donné profondément à sentir quelles destinées sont attachées sur cette tête. Le duc a envoyé sur le champ un courier ; & comme je le suis à Brunswik , où il veut me parler à fond de la Hollande , j'aurai des détails sûrs & de la première main. Je n'ai pas le temps d'ajouter un seul mot ; c'est d'un changement de chevaux que j'écris.

De Brunswick, 14 Octobre 1786.

N'ayant pas trouvé d'occasion de faire partir ce peu de lignes, je continue.

Je suis arrivé ici deux heures avant le duc. Aussi-tôt qu'il a été à Brunswick, il m'a écrit au crayon sur un carré de papier.

« J'ai parlé hier au soir avant de
» partir, au ministre comte de Schu-
» lembourg, qui avoit quitté Berlin
» le 11. Il ignore absolument la nou-
» velle alarmante qui nous a tant affec-
» tés; & comme je n'ai rien appris là-
» dessus ici, je commence à me rassu-
» rer; j'espere que mon courier fera
» ici de grand matin. C'est de chez
» ma mere que je vous griffonne ceci,
» M. le comte: j'espere que vous me
» ferez l'amitié de venir me voir de-
» main au matin, & de dîner avec
» nous. »

Il devient fort probable qu'il n'y a du moins point eu de catastrophe.

Le duc a été parfaitement brillant de talens & d'aménité à Magdebourg : rien de plus imposant que ses manœuvres ; rien d'instruit comme son école ; rien de fini , de complet & de suivi , comme sa conduite en tous points : il a été l'objet de l'admiration d'un grand nombre d'étrangers qui fourmilloient à Magdebourg , & certes il n'avoit pas besoin du contraste des princes de Weimar (duc) & de Dessau : celui-ci le plus foible des hommes ; celui-là travaillé de l'envie d'être quelque chose , & peu pourvu de moyens , si l'on en juge sur les apparences. Il peut & doit devenir un prince important. Cependant si , comme toutes les probabilités y font , la Saxe lui échoit , faute d'enfans dans la branche électorale , c'est une affligeante perspective , que le renversement de tous les travaux du digne prince qui gouverne aujourd'hui ce pays , & qui , tourmenté

fonderie, a fait exécuter deux canons à Hanovre : ils ont si mal réuffi, qu'il a fallu les renvoyer auffi-tôt. On ne fauroit fuppofer, vu les relations entre le duc & le roi d'Angleterre, que cela vienne de la mauvaife volonté des fondeurs. Ce fait femble donc une preuve de leur mal-adrefle.

J'efpere vous donner, le prochain courier, des réfultats exacts fur les difpofitions de Berlin & du duc, relativement à la Hollande. Il m'a promis de m'articuler nettement les propofitions qui lui paroiffoient convenables, & il ne s'eft point caché de l'extrême defir qu'il avoit de les voir accepter. Ces agitations bourgeoifes menaçant tous les jours davantage le repos de l'Europe, finon dans le moment préfent, du moins dans les futurs contingens, par les refroidiffemens & les méfiances auxquelles elles donnent lieu.

LETTRE

L E T T R E X X X V .

A Brunswick , 16 Octobre 1786.

LES deux conversations que j'ai eues avec le duc , n'ont encore été que vagues , quant à la Hollande , & même presque absolument étrangères à cet objet. Son courier lui ayant apporté la nouvelle d'un espoir d'accommodement , la retraite de celui des co-opérateurs de M. de Veirac , que l'on regarde comme le boute-feu ; enfin des détails qui lui auront fait regarder , peut-être , son entremise comme inutile ou tardive ; il a parcouru rapidement ce pays , pour passer à un qui lui importe infiniment plus , je veux dire la Prusse. Seulement s'est-il montré très-anti-Stathoudérien , très-convaincu que le droit de présentation ne doit rester que ce qu'il étoit

dans son origine. Que la constitution de Gueldre , de Frise & d'Utrecht étoit évidemment à retoucher au moins , quant à l'incroyable disposition des magistrats révocables *ad nutum* ; qu'en un mot , le prince , qui de l'autorité monarchique la plus absolue , laquelle il possédoit de fait , en étoit venu au discredit le plus complet , par la conduite la plus abjecte & la mal-adresse de poser , au mépris de toutes les loix , de toutes les décences & de tous les préjugés en prétention de droit , ce qu'il avoit en réalité , ne méritoit pas le moindre intérêt ; mais que pour la Prusse , & sur-tout afin de retarder ces ébranlemens , il falloit lui rendre le *decorum* des honorifiques , sauf à surveiller ses liaisons. Il s'est à ce propos expliqué sur Harris & même sur le prince de Brunswick (Louis) comme je l'aurois fait à peu près. En résultat cependant , non-seulement il ne m'a

rien appris sur tout cela , mais il a décliné imperceptiblement le débat qu'il avoit provoqué il y a quelques jours. Je répète que quelques nouvelles que j'ignore sont la cause de ce changement de marche. En général j'en fais beaucoup trop peu , (de nouvelles) & par exemple il est fort singulier , non moins embarrassant , & , pour trancher le mot , passablement ridicule , que ce soit le duc qui m'apprenne la signature de notre traité de commerce avec l'Angleterre , que je n'en connoisse pas un des articles , & que je ne sache aucunement quelle contenance faire à cet égard. Comme ma méthode usuelle n'est pas de me couvrir de l'enveloppe mystérieuse dont se voile la nullité de certains ministres , je n'ai pas été médiocrement intrigué de mon rôle en ce moment. J'apprendrois mille fois davantage , si j'étois mieux instruit. En cela , comme dans tout le reste , la fortune ne va guere qu'à celui qui a.

Pour la Prusse, comme j'en fais autant que le duc., ç'a été toute autre chose. J'ai eu des épanchemens de confiance, d'autant moins limitée, que je l'ai mis à son aise & bien vite sur le prince Henri, qu'il n'aime pas plus qu'il ne l'estime. Je vois avec inquiétude qu'il a les mêmes craintes & les mêmes opinions que moi. Il est mécontent de la plupart des démarches & des opérations du Roi, de cette foule de titres & d'ennoblissemens accordés par masse & avec une telle prodigalité, qu'il sera désormais beaucoup plus aisé de trouver un noble qu'un homme dans les états prussiens, de la promesse faite au prince de Dessau, (dont l'unique attrait est un tel goût pour les visions & la mysticité, que lors du voyage de Lavater à Brême, il lui adressa les plus instantes supplications de passer chez lui, afin qu'il pût L'ADORER) & peut-être au duc de Weimar, (qui aux mêmes goûts tempérés par des

passions plus vives , joint plus d'esprit , mais dont les affaires sont trop obérées pour qu'on regarde ses velléités militaires autrement que comme une spéculation de finance) de réintégrer l'un , & de faire entrer l'autre au service de Prusse , ce qui nécessite des passe-droits , décourage & vicia l'armée ; systême bien opposé à celui de Frédéric II , qui disoit du peu de grands seigneurs en activité de son temps : *au nom de Dieu , mon cher Moellendorf , débarrassez-moi de ces princes* ; de cette vacillation qui fait tâter à la fois vingt systêmes ; du désordre intérieur ; de la plupart des choix ; des rites domestiques ; des anecdotes qui deviennent tous les jours plus sinistrement caractéristiques , &c. &c. : en un mot , si je recopiois toutes mes dépêches , je transcrirois nos conversations. « Croyez-moi , m'a-t-il dit ; je » puis à un certain point vous ser- » vir de thermometre ; car si je

» sens qu'il n'y a point d'espoir d'un
» régime ferme & noble , & qu'ainsi
» le jour de la maison de Brande-
» bourg soit arrivé , je ne ferai pas
» le dernier à faire retraite. Je n'ai
» jamais reçu un sou du roi de Prus-
» se , & je suis dans la ferme réso-
» lution de n'accepter jamais rien de
» lui. Son service me coûte très-cher ,
» comme vous avez vu. Je suis indé-
» pendant. Je voudrois payer un tri-
» but à la mémoire du grand homme ;
» je suis tout prêt à consolider de
» mon sang son ouvrage ; mais je
» ne ferai pas complice même par
» ma présence de sa démolition. On
» ne doit que ce qu'on peut ; je
» fais de mon mieux les affaires
» de mon pays & de mes enfans ;
» je les laisserai dans un grand or-
» dre. J'entretiens mes combinaisons
» de famille. Nous ferons probable-
» ment des derniers frappés dans
» le bouleversement du corps germa-
» nique , à cause de la confraternité

» des deux maisons qui lie l'électeur
 » de Hanovre à nos intérêts. Je ne
 » suivrai donc le sort de la monar-
 » chie prussienne, qu'autant que son
 » gouvernement aura de la sagesse
 » & de la dignité, &c. &c. : » au
 reste, il ne désespere de rien encore,
 & il a raison. Il croit que personne
 n'est à la place qu'il gardera : je pense
 comme lui, & j'entrevois qu'il espere
 que son tour pourroit bien venir,
 & je n'en doute presque pas, si l'anéan-
 tissement de la puissance prussienne
 n'est pas décrété.

Il m'a appris le fait très-singulier
 que M. de G*** pere avoit de-
 mandé du service au roi de Prusse,
 & prétendu lui déployer tous les
 plans hostiles de l'Empereur, dont
 ce même M. de G*** dit pourtant
 tout haut que son alliance avec nous
 fera finie le jour de la mort du prince
 de-Kauniz.

Le duc n'est rien moins que ras-
 suré sur les plans de l'Empereur, dont

il redoute infiniment la puissance & les entours. Il est bien vrai que son insuite doit dérégler ses projets , & faire avorter leur exécution ; que la déraison de sa conduite personnelle doit hâter sa fin ; que l'archiduc François paroît n'être rien ; que parmi les hommes influens il n'en est pas un de redoutable , sur-tout dans le militaire ; que Alventzy , faiseur pour l'infanterie , Kinsky , faiseur pour la cavalerie , n'ont que des talens disputés , &c. ; mais il paroît des hommes au moment où l'on s'y attend le moins ; il ne faut que des événemens pour les mettre à leur place. Condé , Spinola , le duc de Brunswick lui-même , prouvent qu'on peut naître général. Dans l'armée autrichienne , il est un prince de Waldeck , qui annonce , dit-on , de grands talens. La foule de petites anecdotes que nous nous sommes apprises mutuellement , seroit trop longue à déduire , & d'ailleurs hors de son

câdre. Une anecdote n'a ni grace ni résultat; elles trouveront leur place à leur tour; mais il en est une qui tient trop au système de la Russie pour la passer sous silence.

La Czarine s'est appropriée depuis quelques mois la possession & les revenus des postes de Courlande, en laissant seulement au duc un petit bureau, afin qu'il n'y soit pas sensé totalement étranger. Ainsi cette Russie, qui entretient un ministre en Courlande, tandis qu'il n'y en a point de Courlande à Saint-Petersbourg, & qui, là comme en Pologne, fait annoncer ses volontés comme autant de loix, au duc & aux états, par son ministre qui est le vrai souverain du pays; cette Russie qui, depuis quelques années, a déclaré purement & simplement que tel canton de la Courlande lui appartenait, & cela sans chercher un autre prétexte que celui de tirer sur ses limites une ligne plus droite, ne se cache point

de ne connoître d'autre code, d'autres titres, d'autres manifestes que celui qu'alléguoient les Gaulois aux Etrusques: « notre droit, nous le portons » dans nos armes; tout ce que les » hommes forts peuvent saisir leur » appartient. » Un de ces jours elle déclarera que la Courlande, que l'Ukraine polonoise est à elle, que la Finlande est à elle, & par exemple, cette dernière révolution qui lui sera très-salutaire, parce qu'alors elle sera vraiment inattaquable & presque inaccessible à toute l'Europe réunie, sera opérée au moment où elle la tentera, si nous n'y prenons garde. Quelque soit le jour où j'apprenne que cela est consommé, & même que le nouveau système de la Suède est totalement bouleversé, je ne serai pas surpris.

Le duc m'a dit aussi que l'Empereur perfectionnoit beaucoup son artillerie; que ses pièces de six équivaloient en force à nos anciennes pièces de huit, & qu'à cet avantage elles réunissoient

tellement celui de la légèreté, qu'il ne falloit que quatre chevaux pour les traîner, tandis qu'en Prusse même il en faut encore six. Il attribue, autant que je m'en souviens, cette double perfection, à la construction de la chambre faite en poire. Je ne mandé ce fait que pour vous en conseiller la vérification par les gens de l'art, l'économie de deux chevaux sur six étant infiniment importante, & d'autant plus qu'elle entraîne celle d'un valet par attelage.

Ma maniere d'être avec le duc a été infiniment aimable de sa part, quoique participant un peu, quant à la conversation intime de mon existence équivoque à Berlin. Je crois pouvoir assurer sans présomption que je ne suis pas désagréable à ce prince, & qu'accrédité par une commission quelconque, je ferai un des hommes les plus propres à traiter & faire réussir quoi que ce soit avec lui. Ce prince habile ne me paroît avoir qu'un foible;

c'est la prodigieuse crainte de voir entamer sa réputation même par le plus méprisable Zoïle ; il vient de s'exposer cependant à un éclat fâcheux, par une déférence pour son ministre principal (M. de Féronce), que je ne comprends pas. Ce M. de Féronce, & M. de Munchausen, grand-maître de la cour, & homme réputé peu délicat sur l'argent, sont les fermiers de la loterie. Chose honteuse en soi, & que je ne comprends pas de la part de Féronce, qui est véritablement un homme de mérite ! Deux négocians nommés Oeltz & Nothnagel, ont gagné un quaterne qui leur faisoit un profit de dix-huit mille écus ; non-seulement on en a refusé le paiement, mais comme il falloit pour cela trouver une fraude, ces hommes ont éprouvé un grand nombre de vexations ; ils ont même été emprisonnés ; & tous ces détails, ils viennent de les révéler dans un recueil imprimé, qui ne contient que les faits du procès, & qu'ils

ont publié, en se pourvoyant contre le duc ou ses juges au tribunal de Wetzlar. Je n'entends pas cette absence de force ou de circonspection.

17 Octobre 1786.

P. S. Je viens de recevoir des nouvelles authentiques & positives du roi de Prusse; c'est un de ses chasseurs qui a eu un accident très-grave; pour lui, il est en fort bonne santé, & il arrive du 18 au 19 à Berlin.

J'apprends en même temps que le comte de Finchestein se meurt d'une fluxion de poitrine, dont il a été saisi à la suite d'une très-vive altercation avec M. de Hertzberg au sujet de la Hollande. On désespère de sa vie; c'est une grande perte pour nous, soit parce qu'il étoit absolument des nôtres, soit parce que, temporisateur de sa nature, il auroit retenu le prince Henri, soit parce qu'il auroit du moins dirigé mademoiselle de Voss après la chute, soit enfin parce que Hertzberg n'aura plus de contrepoids. Quant à ce dernier

point cependant, je ne suis pas éloigné de croire qu'il n'en accélérera que plus vite le moment où cet homme présumptueux doit être absolument en discrédit ; mais outre la disette des sujets, qui retardera cette époque, comment répondre qu'un homme aussi violent, & tout imbu de la haine que nous portent en général les Allemands, ne fera pas hasarder quelques faux pas décisifs ?

Le duc d'Yorck est arrivé ce soir ici, & l'Empereur n'auroit pas été traité avec plus de respect, & sur-tout par la duchesse sa tante & les courtisans. A la vérité elle est toute angloise, par les goûts, par les principes & par les manières, au point que son indépendance presque cynique fait avec l'étiquette des cours allemandes, le contraste le plus singulier que je connoisse. Au reste, je ne crois pas qu'il s'agisse du mariage de la princesse Caroline, princesse tout-à-fait aimable, spirituelle, jolie, vive, fémillante. Le duc

d'Yorck, puissant chasseur, puissant buveur, rieur infatigable, sans grace, sans contenance, sans politesse, & qui a du moins à l'extérieur beaucoup de la tournure physique & morale du duc de L**, ressent une espece de passion pour une femme mariée à un mari jaloux, qui le tourmente & le détourne d'un établissement. Je ne fais point encore s'il va à Berlin. Il y a plusieurs versions sur son compte. On dit qu'après avoir été libertin effréné, il lui vient quelque velléité de faire son métier. Pour moi, je lui trouve toute l'encolure d'un prince allemand, doublé d'insolence angloise, mais dépourvu de la libre cordialité de cette nation.

LETTRE XXXVI.

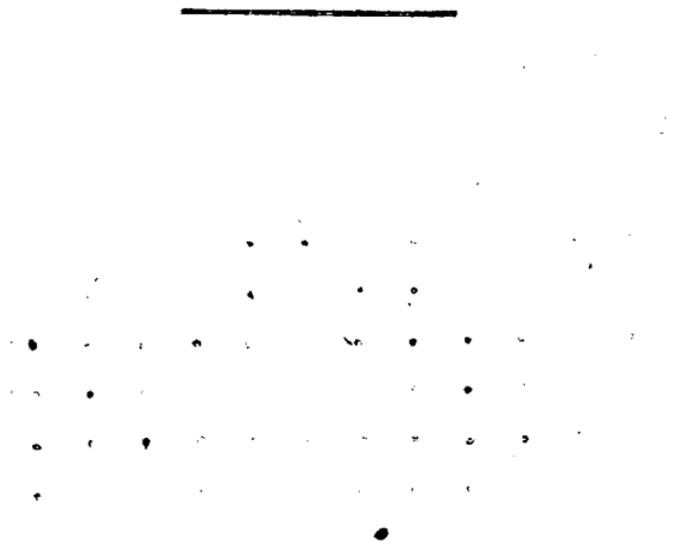
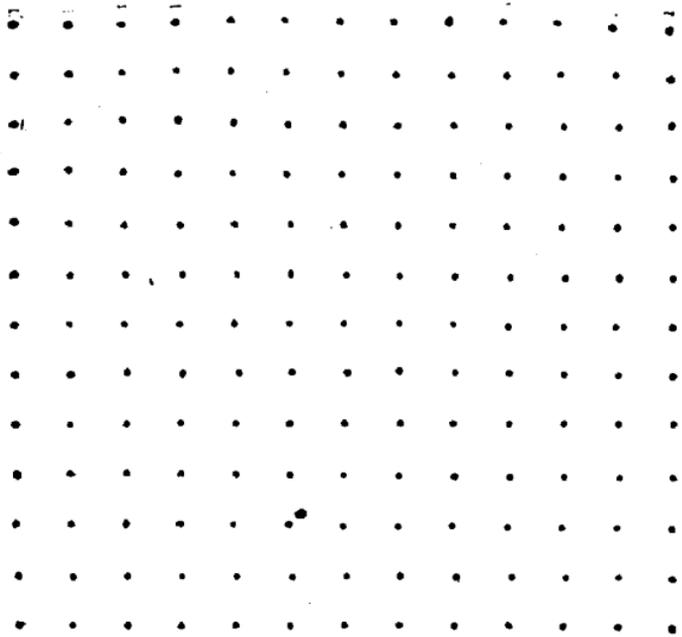
Brunswick, 17 Octobre 1786.

J E vous envoie la suite & la fin de la dépêche précédente. J'y joins la traduction d'un pamphlet, d'autant plus singulier, qu'il a paru à Vienne avec la permission de l'Empereur, qui a apostillé la communication du censeur de ces propres mots : *que celui-ci passe avec les autres.* Ceci n'est rien encore auprès de la bizarrerie qui trois jours après a fait relâcher l'infortuné Szekely, que toutes les représentations du monde n'avoient pu sauver, & dont la cause est assez mal défendue ici; car, quel parti n'y avoit-il pas à tirer de la confiance qu'il avoit été faire à l'Empereur de la situation de sa caisse, du désordre qui l'y avoit conduite, des supplications instantes d'acheter
pour

pour le compte du public un secret chymique bien constaté au prix nécessaire pour achever de remplir le déficit de la caisse (je dis achever, car Szekely & sa famille avoient couvert la plus grande partie du vuide); de la réponse de l'Empereur : *me parlez-vous comme ami ? Me parlez-vous comme Empereur ? Si comme ami , je ne saurois l'être d'un depositaire infidèle : si comme Empereur , je vous conseille d'aller faire vous - même votre déclaration aux tribunaux* Ce fait , que je connois depuis mon arrivée à Berlin , & dans ses circonstances les plus aggravantes , est un des plus odieux qui me revienne dans la mémoire , & j'en pourrois raconter cinquante de tout pareils. . .

.

(304)



Observations libres sur le crime & la punition du lieutenant-colonel des gardes, SZEKELY, par un ami de la vérité, 1786.

QUE la vérité se fasse entendre ! qu'elle se montre aujourd'hui sans fard , sans voile , dans son imposante nudité ! Juges incorruptibles , écoutez ; je vais vous parler du délit & de la punition de Szekely. Mon cœur est attendri , mais ma parole sera impartiale. Vous jugerez moi , Szekely & ses juges.

Szekely annonce un déficit dans la caisse du régiment des gardes & le désordre de sa manutention. On l'arrête sur le champ , & après quelques informations simulées il est mis au conseil de guerre. Quatre-vingt-dix-sept mille florins d'Empire ont disparu de sa caisse ; mais Szekely avoit placé toute sa confiance dans

le feu sieur Lakner, seul dépositaire des clefs du trésor. Plus d'une fois Szekely avoit déclaré qu'il étoit peu propre à conduire des affaires pécuniaires, & que jamais il n'avoit revu ni vérifié les comptes de la caisse confiée à ses soins. On ne peut donc le soupçonner d'infidélité personnelle, sur-tout lorsque son corps rend justice à ses mœurs, & désigne unanimement le caissier Lakner avili par des bassesses, suspecté par des dépenses infiniment au-dessus de sa fortune.

Une négligence très-coupable, il est vrai, voilà le seul crime de Szekely ; aussi le conseil de guerre le condamne-t-il à passer six ans dans une forteresse. Cette punition, suffisante sans doute, puisque Szekely n'étoit effectivement, & selon le langage des jurisconsultes, *nec confessus, nec convictus* d'aucune prévarication, devint plus forte par la sentence du conseil de guerre aulique, chargé

de la révision du procès, qui porta à huit années le temps de sa détention. Ce tribunal ignoroit-il donc que notre très-gracieux monarque est dans l'habitude d'aggraver toutes les sentences prononcées contre les criminels ? il faut croire que les juges n'obéirent dans cette occasion qu'à la rigueur des loix : mais ce qui assurément paroîtra inconcevable, c'est la décision de l'Empereur sur cette affaire. Voici l'arrêt que ce monarque a proféré, & il n'a pas rougi. . . .

« On doit casser Szekely sans ba-
 » lancer, le déclarer incapable de
 » servir militairement, & le remettre
 » à la justice civile, qui le fera pla-
 » cer ensuite à Vienne, dans le
 » lieu du délit même, au carcan,
 » pendant trois jours consécutifs,
 » sur l'échafaud du haut marché,
 » où il restera deux heures chaque
 » jour, pour donner un exemple
 » utile. — Je fixe par grace les

» huit-années de prison qu'on lui a
 » dictées , en faveur de son âge , à
 » quatre , pendant lesquelles il sera
 » enfermé à Segedin , lieu pénal de
 » l'état civil pour les Hongrois , &
 » on lui donnera la nourriture comme
 » aux autres coupables. »

Le tribunal fit des représentations à l'Empereur ; il démontra que cette punition étoit beaucoup trop sévère , & entièrement contraire aux loix & à l'équité ; mais l'Empereur fut inflexible , & il confirma ainsi sa sentence :

« Tout préposé de caisse pourroit
 » dire comme Szekely , qu'il ne fait
 » point ce qu'est devenu l'argent ,
 » quand même il l'auroit volé. Dès
 » qu'il manque de l'argent dans une
 » caisse , & sur-tout une somme
 » aussi forte que quatre-vingt-dix-
 » sept mille florins , le juge n'a pas
 » besoin de démontrer à l'accusé
 » que c'est lui qui l'a détournée ;
 » c'est à l'accusé à prouver qu'il ne

» l'a pas volée ; & dès qu'il ne peut
 » pas le prouver , c'est lui qui est
 » le voleur. — Dès que Szekely fera
 » cassé , & qu'il cessera par-là d'être
 » officier , on exécutera la sentence
 » portée contre lui , & on lui atta-
 » chera au cou un écriteau , portant ,
 » *préposé infidele.* »

Portons un regard attentif sur ces décisions suprêmes.

Szekely est punissable pour avoir été très-négligent ; il l'est encore pour avoir donné toute sa confiance à un caissier mal-honnête dont il ne pouvoit ignorer le luxe & le faste , puisque tout le corps des gardes en étoit scandalisé. Il étoit facile d'entrevoir qu'un tel homme ne pouvoit mener ce genre de vie sur les fonds de son patrimoine : il est même probable que Szekely s'apercevant du désordre & du déficit de sa caisse , effrayé des peines infamantes qu'encourent ces sortes de délits , sacrifia beaucoup à l'alchimie & aux sciences

secrètes , dans l'espérance de faire de l'or & de se tirer ainsi d'embaras. C'étoit une folie , sans doute , dont tout homme sensé gémita ; mais elle n'en est pas moins très-possible. Il est certain que l'amour de la chymie étoit la passion dominante de Szekely , & qu'il se livroit d'autant plus à ses goûts , qu'il croyoit réparer un jour ainsi les pertes qu'il avoit éprouvées. Ajoutez à cette excuse l'ignorance extrême dont il s'accusoit lui-même pour toute manutention pécuniaire.

Il est vrai qu'avec ce sentiment de son incapacité il n'auroit jamais dû se charger d'une caisse ; mais si tous ceux qui possèdent des emplois au-dessus de leurs forces étoient obligés de les abdiquer , quels vastes déserts ne nous offriront pas les chancelleries ! Rabner encourage trois différentes especes d'hommes , quand il leur dit : *à qui Dieu donne un emploi , il confère aussi de l'esprit en dose*

nécessaire pour l'exercer : certes Szekely n'auroit point adopté cette opinion , s'il eût prévu les suites funestes de sa présomption.

N'étoit-elle donc pas un témoignage authentique de l'honneur de Szekely , cette lettre flatteuse que lui adressa Marie-Thérèse , de glorieuse mémoire , dans laquelle en donnant les plus grands éloges à sa probité , à sa loyauté ; cette auguste souveraine lui confioit sans aucune caution la caisse de son régiment des gardes ? A-t-on voulu , par l'oubli de cette distinction , ajouter un nouvel outrage à toutes les ingrattitudes dont on s'est souillé envers cette immortelle princesse ? Auroit-on voulu la taxer de cette légèreté , de cette folle crédulité , que produit une aveugle confiance ? Ah ! malgré tous les défauts que l'envie lui impute si gratuitement , Marie-Thérèse n'avoit pas autour d'elle cette armée de fripons dont toutes les rigueurs de notre

Monarque actuel ne peuvent nous préserver : tant il est vrai que la douceur & l'amour d'un prince pour ses sujets sont des moyens plus efficaces de les contenir, que toutes les violences de la tyrannie.

Je reviens à Szekely, & je dis : il est impossible que ce billet de l'Impératrice reine, quoiqu'en quelque sorte garant de la fidélité de Szekely, puisse servir d'excuse au prince d'Estterhazy, dont la négligence personnelle ne peut être justifiée. Sa qualité de chef des gardes, ne lui imposoit-elle pas la loi d'examiner la caisse de Szekely ? Cette infraction aux devoirs de sa place n'est-elle pas très-repréhensible ?

Encore moins voudroit-on se dissimuler la faute de la chancellerie Hungaro-Transilvayne, puisque, suivant son instruction, elle devoit également surveiller l'administration de Szekely : mais rien ne doit étonner de ce tribunal supérieur, où l'on ne

se distingue plus que par le désordre & la mauvaise foi ; où la comptabilité n'existe plus que de nom ; où l'on a des idées aussi justes d'une combinaison exacte de recette & de dépense , que Brambille (1) de médecine.

Juges , vous condamnez Szekely ! eh bien ! soyez dignes de votre ministère ! punissez aussi ses surveillans , qui , par leur inexactitude , l'ont placé au bord de l'abyme où vous le plongez sans humanité & sans pudeur.

Tous les rois de l'Europe se sont réservés la plus douce des préroga-

(1) Ce Brambille est premier chirurgien de l'Empereur, qui l'a ennobli, & lui a donné l'inspection des écoles de médecine & de chirurgie. On le dit un charlatan ignorant ; & on a écrit une violente satire contre lui, en dernier lieu , qu'on dit fort plaisante. Cette satire a passé à la censure , & a été publiquement vendue à Vienne : autre fait singulier, qui tend à prouver qu'en Autriche on souffre plutôt les pasquinades, que les ouvrages instructifs & libres.

tives , celle de faire grace aux coupables , ou d'adoucir la peine annoncée par la sentence qui les condamne. Joseph seul , fuit d'autres principes plus conformés à son cœur ; il aggrave la punition infligée aux malheureux. Ah ! sans doute , c'est pour jouir du plaisir ravissant d'effrayer son peuple par l'exercice du despotisme le plus illimité. Pauvre Szekely , homme infortuné , que je te plains ! Victime de l'humeur d'un Monarque , peut-être dans le moment où il prononça sur ton sort , une mouche incommode fouloit son front , & ton déshonneur devint sa vengeance. Déplorable victime d'un cœur tyrannique & barbare , ô vous , ames sensibles ! ô vous , ames justes & honnêtes ! parlez : dites quel Monarque peut aggraver des sentences ? Un tyran ! — Quel Monarque peut fouler aux pieds les droits de l'humanité ? Un tyran ! — Quel Monarque peut se faire un jeu des loix & de la justice ? Un tyran !!! Quel Monarque

peut , dans des affaires criminelles , n'agir que selon ses caprices ? — Un Joseph !!!! Un Joseph ! Dieu ! grand Dieu ! Qu'est-ce donc que l'homme ? Pauvre & foible créature qu'une tête dominatrice peut tous les jours écraser dans la poussière , pour lui faire exhaler son dernier soupir au sein des tourmens des sept mille douleurs déchaînées au gré de l'hydre aux sept mille têtes qui l'étrangle ! ... O image terrible & déshonorante pour l'humanité , & cependant trop vraie , trop exacte , trop confirmée par l'expérience ! un Souverain qui aggrave les sentences , ne dit-il pas hautement : « Vous , » Juges , que j'ai institués pour juger » selon les loix & l'équité , vous êtes » des prévaricateurs ; vous avez trahi » votre devoir , votre conscience ; » vous m'avez voulu tromper. » Alors de tels magistrats ne sauroient être conservés , il faut les destituer ; ou , si on les maintient dans leurs fonctions , c'est approuver leur conduite

& confirmer leur jugement. Mais que, comme un foudre destructeur, le Monarque leur crie : « Votre sentence est trop douce , je veux » l'aggraver arbitrairement, comme » maître de la vie & de la mort. » Ciel ! quel langage dans la bouche d'un Roi que tu fis notre protecteur , & non pas notre tyran !

Jamais Szekely n'eût été condamné, s'il ne s'étoit pas lié d'intimité avec les francs-maçons. Lorsque l'Empereur prononça l'arrêt de cet infortuné, il s'oublia jusqu'à dire : « *Je* » *montrerai bien à ces gens-là* (les » francs-maçons) *que leur protection* » *ne sert de rien.* » Quelle est donc l'équité d'un Monarque qui profite ainsi la puissance du plus fort , en étouffant un des membres de la société qu'il déteste ? Ne riroit-on pas d'un paysan qui , après le crépuscule , iroit trouver son voisin pour lui donner une chiquenaude , sans être reconnu ; se sauver ensuite , & se divertir

de lui avoir joué ce jolie tour ? *O justice ! justice ! auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir ?*

Oui , certes ; elle étoit bien avilie , bien corrompue , la bouche qui aggrava la sentence de Szekely , destiné à languir huit ans dans les prisons. Joseph supprime la moitié de sa détention. Eh quoi ! bourreau couronné , ce font-là tes faveurs ! La grace de ces quatre années , accordées à un homme de ~~qualité~~ , expose , par tes ordres , trois jours de suite au carcan , ressemble à celle que recevoit un criminel , condamné au gibet , à qui tu permettrois d'être roué vif , parce qu'il seroit trop foible pour monter l'échelle ! Aurois-tu survécu à la honte d'un tel attentat , si ton peuple même n'eût applaudi à tes fureurs ? La curiosité avec laquelle tout Vienne favora le spectacle du malheureux Szekely , prouve que les mœurs de ton peuple tiennent déjà de ta barbarie ; mais qu'ils tremblent,

(318)

les esclaves affervis à ton sceptre !
un nouveau Néron leur promet de
nouveaux crimes, de nouvelles hor-
reurs.

Fin du premier volume.



